

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 9, Number 2

September / Septembre 2013

Is Good Governance a Pre-requisite for Africa's Development?
JOMO KWAME SUNDARAM and ANIS CHOWDHURY

Quel (s) rôle (s) pour la sociologie en Afrique ?
AHMED YALAOUI

The Mad and Impossible Poetry of Lagos
SANYA OSHA

**Penser la Révolution en Tunisie et dans le Monde arabe :
quel contenu pour un compromis historique ?**
HASSAN REMAOUN

Adwa: 'A Milestone in the Creation of Modern Ethiopia'
BAHRU ZEWDE

**Revisiter la production scientifique de langue arabe dans
l'Afrique du Nord et Subsaharienne**
BENNACEUR BENAOUEDA

Editor / Editeur	Bahru Zewde
French Editor / Editeur Francophone	
Hassan Remaoun	
Managing Editor	
Asnake Kefale	
Editorial Assistant / Assistante éditoriale	
Nadéra Benhalima	
Text layout / Mise en page	
Konjit Belete	
Cartoon design / Artiste	
Elias Areda	

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana
 Tade Aina, Carnegie Corporation, New York
 Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France
 Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco
 Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin
 Thandika Mkandawire, London School of Economics and Political Science, London, UK
 Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal
 Issa G. Shiyji, University of Dar es Salaam, Tanzania
 Paul Tiyambe Zeleza, Bellarmine College of Liberal Arts, Loyola Marymount University, Los Angeles

© CODESRIA 2013. All rights reserved.

The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are to facilitate research, promote research based publishing and create multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist* and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, reviews of articles and essays that are in line with the above objectives. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of the reviews is 2,000 words, with occasional exceptions of up, to 3,000 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Contributions should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN.

Contributions are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on CD in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for inclusion in the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the *Review* in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to the Editorial Office:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies (FSS)
P.O. Box 25864 Code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: +251-11-6297888/91
 E-mail: arb.fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL

(in US Dollar) (en dollars US)

Africa Afrique	Rest of the World Reste du monde		
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
 Envoyez vos demandes d'insertion publicitaire ou d'abonnement à :

Publications Programme
 CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
 BP 3304, cP18524/ Dakar, Senegal
 E-mail: codesria@codesria.sn
 Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2013. Tous droits réservés.

Les opinions exprimées dans les numéros de la *Revue Africaine des Livres* sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani*, qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie*; la *Revue Africaine des Relations Internationales* et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la revue *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique*, ainsi que la *Revue Africaine des Médias*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont diffusés par l'intermédiaire des « Documents de travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. À ce titre, la *Revue* souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres selon les objectifs ci-dessus. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les contributions est de 2 000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les contributions devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et ISBN.

Les contributions devront être envoyées par courrier électronique de préférence en tant que fichier attaché. Si elles sont envoyées par poste, elles devront être accompagnées d'une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu de leur plus récentes publications) qui pourra être insérée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la *Revue* dans laquelle paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes-rendus) devront être envoyées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir ORAN, BP 1955 El Menaouer
Oran, Algérie

Tel: +213(0)-41-560473 à 76 / Fax: +213(0)-41-560463
 E-mail : ral@crasc.org / crasc@crasc.org
www.crasc.org

Contents/ Sommaire

Jomo Kwame Sundaram and Anis Chowdhury	Is good governance a pre-requisite for Africa's development?	4
Sanya Osha	The Mad and Impossible Poetry of Lagos	7
Bahru Zewde	Adwa: 'A milestone in the creation of modern Ethiopia'	10
Elísio Macamo	An Imaginative Biography of Samora Machel	12
Bhekinkosi Moyo	Swimming against the Tide	13
Kathryn A. Bard	A New Look at Aksum	14
Ahmed Yalaoui	Quel(s) rôle(s) pour la sociologie en Afrique ?	15
Hassan Remaoun	Penser la Révolution en Tunisie et dans le Monde arabe : quel contenu pour un compromis historique ?	17
Bennaceur Benaouda	Revisiter la production scientifique de langue arabe dans l'Afrique du Nord et Subsaharienne	20
Abdelouahab Belgherras	La contribution de la femme musulmane à la culture de paix	23
Mohamed Brahim Salhi	Confréries religieuses et processus de sécularisation au sein de la société sénégalaise	24
Soraya Mouloudji-Garroudji	Algérie : ce que citoyenneté veut dire	25
Mustapha Medjahdi et Souad Guerguabou	Les voies et les voix africaines sur l'écran de la FOFA	27

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

KATHRYN A. BARD is Professor of Archaeology at Boston University where she has taught for more than 25 years. She is a Fellow of the American Academy of Arts & Sciences. Bard has directed excavations with Rodolfo Fattovich at Bieta Giyorghis, Aksum, and at the Bronze Age harbor of Mersa/Wadi Gawasis, on the Red Sea in Egypt.

ABDELOUAHAB BELGHERRAS est docteur en philosophie, chercheur au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Oran). Il a publié : « La formulation des compétences entre le programme et le manuel scolaire du 2^{ème} année secondaire de philosophie »; « L'Emir Abdelkader face à la crise de captivité ».

BENNACEUR BENAOUEDA est enseignant à l'Université d'Oran, Faculté des Sciences, Département de mathématiques. Il travaille essentiellement sur l'épistémologie, la didactique des mathématiques et l'histoire des mathématiques. Parmi ses publications : « Apprentissage, compétences et approche par compétences en mathématiques » et « L'approche par compétence, situations-problèmes et apprentissage ».

ANIS CHOWDHURY, prior to joining the United Nations, was Professor of Economics at the University of Western Sydney, Australia, and founding managing editor of the *Journal of the Asia Pacific Economy*. He has published extensively on macroeconomic and developmental issues, including industrial restructuring and human development.

SOUAAD GUERGABOU-ABDELOUHAB est chercheuse au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Oran). Doctorante en traduction, elle s'intéresse aux méthodes de doublage dans le Monde arabe.

JOMO KWAME SUNDARAM has been Assistant Director General, Food and Agriculture Organization since August 2012. He was Assistant Secretary General of the United Nations for Economic Development from January 2005 until June 2012. He has authored and edited over a hundred books and translated 12 volumes besides writing many academic papers and articles for the media.

ELÍSIO MACAMO is Professor of African Studies and Director of the Centre for African Studies at the University of Basel in Switzerland. He served two terms as a member of the Scientific Committee of CODESRIA and is co-editor of the *African Sociological Review*.

MUSTAPHA MEDJAHDI est Docteur en sociologie, Maître de recherche au CRASC. Parmi ses dernières publications: « Jeunes et usage politique de l'Internet »; « Jeunes et NTIC. Usages et appropriation de l'Internet à Oran ».

SORAYA MOULLOUDJI-GARROUDJI est chercheure au Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC, Oran), traductrice et membre du comité de rédaction de la revue *Insaniyat*, s'intéressant à l'étude de la traduction vers l'arabe des sciences sociales, en général, et l'anthropologie du Maghreb en particulier. Elle a coordonné le Cahier *Insaniyat* N° 4, 2013. (À paraître en Juin 2013).

SANYA OSHA is a research fellow at the Institute for Economic Research on Innovation, Tshwane University of Technology, South Africa.

HASSAN REMAOUN est enseignant à l'Université d'Oran et chercheur au Centre de Recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC). Editeur francophone de la *Revue Africaine des Livres* et membre du comité de rédaction de la revue *Insaniyat* (CRASC), il est connu pour ses travaux sur le mouvement national algérien et sur les questions de mémoire et d'histoire de l'Algérie contemporaine.

MOHAMED BRAHIM SALHI est professeur en sociologie et en anthropologie à l'Université Moulay Mammeri Tizi-Ouzou (Algérie) et Directeur de recherche associé au CRASC. Parmi ses publications : « La fidélité aux sources fondatrices : un enjeu des luttes religieuses. Confréries, réformisme et islamisme en Algérie »; « La religion comme cadre de lecture et d'interprétation de la modernisation à travers Mémoires d'un témoin du siècle de Malek Bennabi ».

AHMED YALAOUI est Maître de conférences au département de sociologie et de sciences politiques à l'Université d'Oran (Algérie), membre du Comité de rédaction de la revue *Insaniyat* et directeur de l'Unité de recherche sur la traduction et la terminologie.

BAHRU ZEWDE is Emeritus Professor of History at Addis Ababa University and Editor of the *Africa Review of Books*. He is author of several books and articles, notably *A History of Modern Ethiopia 1855-1991* and *Pioneers of Change in Ethiopia: The Reformist Intellectuals of the Early Twentieth Century*.

BHEKINKOSI MOYO is currently the deputy executive director of the Southern Africa Trust, based in Johannesburg, South Africa. His interests are in civil society, governance and African philanthropy.

***Africa Review of Books* (ISSN No. 0851-7592)** is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

***La Revue Africaine des Livres* (ISSN No. 0851-7592)** est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

The 2012 African Governance Outlook, a flagship publication of the African Development Bank, notes (p. 7):

There is now a general consensus on the role that good governance plays in achieving equitable and sustainable development in Africa. Empirical evidence confirms that good governance is critical for sustainable economic growth as measured by high per capita income. Countries with better governance profiles tend to attract higher levels of foreign direct investment and faster economic growth rates than others. Empirical evidence also confirms the causal linkage between good governance and the decline in absolute poverty levels, infant mortality, literacy rates, gender equality, access to clean water and other Millennium Development Goals. These broad empirical findings confirm the casual wisdom that good governance does play an important role in achieving positive development outcomes.

This seems to reflect the views of influential sections of the donor community. The donor community, especially the World Bank and some OECD member governments, has been telling Africans to ensure ‘good governance’ since the 1980s. The agenda of good governance refers, broadly speaking, to institutional arrangements that have supposedly proven their worth in OECD countries.

Contrary to this view, leading development experts on Africa believe that ‘African countries badly need to embark on processes of economic transformation, not just growth, and they are not helped to do so by insistence on prior achievement of good governance, meaning adoption of the institutional “best practices” that have emerged in much richer countries.’¹ Our views are inclined to support them. The purpose here is to highlight some problems of the influential hegemonic view which the African Development Bank refers to and is based on our recently published volume: *Is Good Governance Good for Development?*

Governance and growth: Conceptual, methodological and measurement issues

Effective government or good governance matters, but it is not obvious or clear what that means. The World Bank’s Worldwide Governance Indicators (WGI) project has attempted to define the indicators as corresponding to what the authors consider to be ‘fundamental governance concepts’ (Kaufmann, Kraay and Zoido-Lobato [KKZ] 1999:1). However, the definitions of the indicators have changed over time since the indicators were first introduced. The World Bank’s 1997 *World Development Report* advised developing countries to pay attention to 45 aspects of good governance. By 2002, the list had grown

Is Good Governance a Pre-requisite for Africa’s Development?

Jomo Kwame Sundaram and Anis Chowdhury

to 116 items! Even allowing for considerable synergy among these items, it seems that countries needing to improve their governance must undertake a great deal more to do so, and that the longer they wait, the more they will need to do.

The World Bank’s widely used WGI have come under severe criticism on methodological and conceptual grounds. For example, Thomas (2010) is highly critical of the definitional changes which have taken place. As she points out, there is a substantial difference between measuring something and measuring perceptions of it. For example, perceptions of crime risk have been shown to be quite different than actual crime levels. Likewise, perceptions of corruption differ from actual corruption levels, and trust in government does not necessarily match administrative performance. The changed definitions should mean discontinuation of the previous series of governance indicators, but the new indicators used confusingly bear the same names, with no qualifications offered to justify the changes in definitions while implying continuity. Meanwhile, the WGI authors continue to interpret changes in their data as reflecting changes in governance itself, rather than as changes in perceptions of governance.

Thomas also points out that the WGI’s methodology assumes that its variables are noisy signals of unobserved governance, and questions why variables measuring perceptions should be interpreted as noisy signals of something else when perceptions are being measured. When direct measurement of observable variables is impractical, social scientists often use proxies instead. But a (proxy) measure of a construct needs to be validated – first, by showing that it correctly represents the theoretical definition of the construct, and then, by seeing whether the proposed measure has the same relationships with observable variables that the theory predicts the construct has. According to Thomas, the WGI fail on all counts, and hence, the WGI do not measure what they purport to measure.

Research at the World Bank itself has also raised similar doubts about the WGI. For example, Langbein and Knack (2008) have challenged the measurement validity of the WGI. An indicator that purports to measure an abstract concept should systematically and reliably relate to that concept (and not to other, different, concepts),



regardless of how convincing the measurement may appear logically or conceptually. In other words, an indicator should measure the hypothesized abstract concept with minimal systematic (non-random) and random error. They conclude ‘there is little if any evidence on the concept validity of the six WGI indexes’ (p. 3). They tested whether the six governance indicators measure a broad underlying concept of ‘effective governance’, or whether they are separate, causally related concepts. They conclude that the indicators are consistent with both, i.e., they are causally related, separate indexes, but represent a single underlying concept. That is, the six indicators seem to say the same thing, with different words, and hence, amount to tautology.

Andrews (2008) argues that the WGI lack acceptable definition and are *ahistorical*. They are also ‘context-neutral’ in the sense that they do not take into account country-specific challenges and environments which could be very different, not only among developing countries, but also among them as a group and among developed countries as a group. Essentially, the WGI combine many different measures drawn from many different underlying theories, normative perspectives and viewpoints. Hence, this eclectic mix simply combines ‘personal ideas of governance’ – or prejudices – of those developing the indicators.

Andrews also notes that the authors of the WGI identify the foundations of their good governance work as ‘[t]he norms of limited government that protect private property from predation by the state’ (Kaufmann, Kraay and Mastruzzi [KKM] 2007:2). They also assert that government should be limited to responsibility for producing key ‘inputs’ to growth and development – such as education, health care and transport infrastructure. Their arguments on how such inputs should be supplied have since changed, by invoking both Weberian bureaucracy and New Public Management (NPM) arguments.

Critics of the WGI have raised other issues, such as the limits and biases of perceptions-based subjective measures. For example, Kurtz and Schrank (2007) point out that the WGI’s reliance on perception surveys assumes that the interests of investors and those of countries are the same. Moreover, these surveys typically contain substantial biases, for example, that investor-

friendly liberalization, deregulation or privatization will improve governance, as they generally down-size and weaken the effectiveness of governments. Rothstein and Teorell (2008) criticize the recent literature on ‘good governance’ and quality of government (QoG) for inadequately addressing the issue of what constitutes QoG in the first place. They identify at least three problems with existing definitions: they are *extremely broad*, or are *functionalist* (e.g., ‘good governance’ is ‘good-for-economic-development’), or only deal with *corruption*. The problem with broad definitions is that if good governance or ‘QoG is everything, then maybe it is nothing’ (Rothstein and Teorell 2008:168). They also argue that the literature fails to distinguish between issues that concern *access* to power and those related to the *exercise* of power.

The functionalist definitions raise two problems. First, many important non-economic attributes of good governance, such as trust and subjective measures of well-being, are left out. Second, one cannot define a country’s ‘quality of government’ level without first measuring its effects. It also does not distinguish between the *content* of specific policy programs on the one hand and governing procedures or *processes* on the other. Thus, the functionalist approach borders on tautology. As *The Economist* (June 4, 2005) noted, defining ‘good governance’ as ‘good-for-economic-development’ may generate tautological explanations and meaningless policy implications: ‘What is required for growth? Good governance. And what counts as good governance? Whatever promotes growth. And what is required for growth?’

Huther and Shah (2005:40) attempt to define governance as ‘a multifaceted concept encompassing all aspects of the exercise of authority through formal and informal institutions in the management of the resource endowments of a state. The quality of governance is thus determined by the impact of this exercise of power on the quality of life enjoyed by its citizens.’ However, this seemingly different definition of ‘quality of governance’ also suffers from tautology: ‘What is required for the quality of life enjoyed by citizens? Quality of governance. What is quality of governance? That which promotes the quality of life. . .’ (Rothstein and Teorell 2008:169).

The definition of governance or quality of government that focuses only on corruption, or its absence, presumes that government policy discretion and interventions necessarily lead to corruption and abuse. However, according to Rothstein and Teorell (2008), there is no empirical support for this presumption. Small governments are not synonymous with the absence of corruption, while countries with very low levels of corruption have relatively large governments, as in Scandinavia and the Netherlands. In any case, defining good governance simply in terms of the absence of corruption is not very useful. While considerable corruption is clearly antithetical to good

governance, good governance implies much more than merely the absence of corruption, or even clientelism, nepotism, cronyism, patronage, discrimination, and regulatory or policy capture. Rothstein and Teorell reject the view that evidence of corruption or government failures imply that minimalist government is best for development or for eliminating corruption.

Aron (2000) did an early survey of the varied literature on growth and institutions, to assess the strong claims found in studies causally linking growth to governance. He notes methodological and measurement flaws that can overestimate the impact of governance and institutions on growth. Methodologically, most cross-country econometric studies suffer from selection bias, as African countries – where institutions are generally weak and growth performance has been poor, especially in the 1980s and the 1990s – are over represented. Secondly, most cross-country regressions use reduced-form equations where some measures of institutional or governance quality are used along with other variables, such as investment, assumed to directly affect growth. Such regressions can overestimate the impact of institutions on growth, if institutional or governance quality also affects the efficiency of investment. It is difficult to disentangle the direct effects on growth of institutional quality variables and their indirect effects – through their impact on investment.

Moreover, many institutional indices used are ordinal indices, which rank countries without specifying the degree of difference among countries, with numbers ascribed to ranking. However, to be used meaningfully in a growth regression, such an index needs to be transformed into a cardinal index, where the degree of difference matters, not just the order. There is no reason to assume a one-for-one linear conversion from an ordinal to a cardinal index. For instance, the quality of the judiciary in country A may be twice as good as that in country B, where the judiciary is three times better than in country C. But ordinal ranking on a scale, say from 1 to 10, of countries will not necessarily reflect the intensity of institutional quality differences among them. The often arbitrary aggregation of different components of many indices is also problematic as, typically, the components are simply added up or averaged with the same weights.

Reviewing some conceptual issues in the complex relations between institutions and economic development, Chang (2005) concludes that definitional issues, the failure to distinguish between institutional forms and functions, excessive focus on property rights, and the lack of a plausible, let alone sophisticated theory of institutional change are major problems of this influential literature. While it is unlikely that we will soon have a comprehensive theory of institutions and economic development that will adequately address such theoretical and methodological issues, recognizing and

addressing these problems is imperative. More carefully developed key concepts and better knowledge of historical and contemporary experiences will also be necessary.

Is good governance necessary for development?

Meisel and Ould-Aoudia (2007) note that no theories of economic development support the claims of ‘good governance’ advocates. Nevertheless, it has to be acknowledged that the good governance agenda has defined policy reform goals for developing countries that are widely supported in some developing countries and, especially, by foreign financiers and donors. Such goals include strengthening protection of property rights, rooting out corruption, achieving accountable and democratic government, and imposing the rule of law.

However, the evidence conclusively shows that countries have only improved governance through development, and that what is termed good governance is not a necessary precondition for development (Khan 2009, 2010; also Kurtz and Schrank 2007a). All developing countries do poorly on good governance indicators, but some perform much better than others in terms of economic development. This underscores the urgent need to identify key governance capabilities that will help developing countries accelerate economic development and thus eventually improve governance more generally on a sustainable basis.

According to Sachs *et al.* (2004), many African countries are actually well governed once governance indicators are adjusted for income level. Poorer African countries do more poorly on governance measures than richer countries; after all, doing well on good governance measures requires resources. After adjusting for income levels, this conclusion also holds when countries are ranked in terms of the Corruption Perceptions Index of Transparency International or the Economic and Political Freedom Index of Freedom House.

The study also finds a weak relationship between governance improvements on the one hand and growth on the other, when all countries are considered together. It also challenges the common claim that Africa’s development problems are due to poor governance. While there undoubtedly are poor African countries suffering from poor governance, the authors believe that this diagnosis is wrong and instead point to many well-governed African countries stuck in poverty.

Sachs *et al.* (2004:121-122) thus concluded, ‘Africa’s crisis requires a better explanation than governance alone. Our explanation is that tropical Africa, even the well-governed parts, is stuck in a poverty trap, too poor to achieve robust, high levels of economic growth and, in many places, simply too poor to grow at all. More policy or governance reform, by itself, will not be sufficient to overcome this trap’.

However, these findings could also mean that ‘the governance capabilities that the good governance approach focuses on may be less important for developing countries and the governance weaknesses that African countries suffer from may be very different from the ones identified in the good governance approach’ (Gray and Khan 2010). This interpretation is more consistent with the historical analyses of the governance capabilities that have enabled a few developing countries to develop from poverty to prosperity in the last half century. Kim and Jachó-Chávez (2009) find that regulatory control, reduced corruption and government effectiveness were insignificant for growth, while the empirical relationship between voice, accountability as well as political stability, and growth are highly nonlinear. Specific, targeted reforms to improve governance, rather than wholesale reform, may be more effective in accelerating economic growth.

Implicitly, many ‘good governance’ proponents presume a binary world in which all countries have the same set of institutional characteristics, but poor countries score badly due to pathologies that prevent them from ‘catching up’ with the wealthy countries, such as corruption, lack of democracy, state failures, market failures, etc. But developing countries are not simply countries that would be ‘wealthy if they were not ill’. Rather, they are structurally and systemically different in many ways, and it is therefore not analytically or even practically useful to characterize development problems as ‘pathologies’. Not surprisingly, the imposition of formal rules from wealthy countries in low-income countries has not worked. According to Meisel and Ould-Aoudia (2007), the universal ‘good governance’ prescription has actually had modest or even no impact on growth. As governance reforms may destabilize existing social and political orders, they have often engendered resistance which has often become insurmountable in the short to medium term and may also adversely affect the feasibility of other much-needed reforms and changes.

The evidence that improved or good governance accelerates growth is unconvincing. Instead, the statistical correlations using good governance measures actually suggest that growth and development improve governance, rather than vice versa. Kurtz and Schrank (2007a) note that a number of developing countries have fallen short on the most widely used World Bank good governance benchmarks, but yet have performed well in terms of growth, equity and structural transformation. Their development experiences suggest that capacity and ‘market governance’ better explain their unusually high growth rates and their higher levels of education, social equality and investment rates despite their modest, compromised or even corrupt administrative capacity.

Governance may not be significant in the way proponents of good governance claim. The extremely dire

conditions typically associated with failed statehood or state failure probably preclude most economic or social progress, and can lead to declining productivity and output as well as falling living standards. However, not all good governance reforms are similarly feasible or beneficial, let alone necessary or desirable in all circumstances. Contrary to the usual exaggerated claims about how much ‘institutions matter’, greater transparency, accountability and participation are often a consequence, rather than a direct cause of faster development (Goldsmith 2005).

The incontrovertible long-run association between good governance and high incomes provides very little guidance for appropriate strategies to induce high growth (Rodrik 2008). Large-scale institutional transformation of the type entailed by the good governance agenda is hardly ever a prerequisite for getting growth going. Poor countries suffer from many constraints, and effective growth accelerating interventions address the most binding among them. According to Andrews (2010), countries with more effective governments grew at an average annual rate of less than 2 per cent between 2000 and 2006, whereas countries with ‘ineffective’ governments (scoring below zero) actually grew by an average rate of about 4 per cent annually, despite facing much more daunting challenges, such as higher population growth.

According to Fukuyama (2008), even if economic growth is not underpinned by a strong developmental state, it would require ‘just enough’ development-accelerating governance capacity. He thus disagrees with the good governance orthodoxy of the World Bank and other donors which continue to presume that since good governance accelerates growth, comprehensive institutional reform is a pre-requisite for development. Growth accelerations can and have occurred under a wide variety of institutional and policy regimes (also see Hausmann, Pritchett, and Rodrik 2004). Fukuyama (2008) notes that virtually every country and region in the world experienced higher growth during 2003-2007.

Corruption and economic growth

Corruption can adversely affect development in many different ways, especially if it diverts resources that would otherwise be invested productively, if it deters investments by increasing uncertainty. However, the historical evidence does not show a significant role of anti-corruption measures in accelerating economic growth. The large differences in growth rates between fast and slow growing developing countries in the 1980s and 1990s were not associated with significant differences in corruption indicators (Khan 2006). In fact, the median corruption indices for both fast and slow growing developing countries were similar in the 1980s and 1990s, with both groups scoring significantly worse than advanced countries.

There are many perspectives on the causes of corruption in developing countries. First, the most influential view is that corruption is principally due to the greed of public officials who abuse their discretionary powers in their own self interest, i.e. self-seeking bureaucrats or politicians. Second, weaknesses in enforcing legal rights, including property and contractual rights, result in higher costs for negotiating, enforcing and protecting contracts. Weakly protected property rights or poorly enforced contractual rights – and associated corruption – seem widespread in developing countries, including Africa. Anti-corruption strategies therefore require strengthening government enforcement capacities.

Third, rents can provide important incentives for innovative behaviour, often deemed essential for economic progress, which cannot be ensured simply by privatization or liberalization. Such rent creation was also important in many African development strategies prior to economic liberalization in the 1980s (Mkandawire 2001). But often, state-created rents served to augment incomes for state functionaries and politicians. The major policy challenge then is to better motivate innovative and entrepreneurial behaviour, while limiting related rent-seeking. However, the efforts to eliminate all state created rents have reduced the institutional capacity of many African governments to address market failures (Gray and Khan 2010).

Fourth, patron-client relations are often associated with ‘political corruption’ involving efforts by politicians and others to retain or gain power. Developing countries’ governments, political parties, factions, movements, business interests and politicians may use such measures, often because the factors conducive to clientelism cannot be addressed by more conventional measures, e.g. owing to fiscal constraints. Clientelism needs to be regulated to limit its most damaging consequences; meanwhile, the ability of governments to budget and spend according to their own priorities – rather than according to those imposed through aid or debt conditionalities – should be enhanced.

In the course of economic transformation, low productivity assets and resources get re-allocated to emerging productive sectors through non-market processes as property titles are either missing, poorly defined or much contested. These non-market processes can be legal (such as privatization or land redistribution), quasi-legal (politically influenced market transfers) or even illegal (asset

grabbing). Therefore, the relevant governance policy question for many African countries is why such accumulation persists without the consolidation of a more productive and less contested asset distribution. Would registering property titles or other more well-defined property rights be the solution? One cannot be confident in light of the very mixed experiences of the legal titling campaign in many African countries (Nyamu-Musembi 2007).

While all corruption is damaging in some way, and is hence undesirable, some types are much more damaging than others. Claiming to fight corruption in developing countries generally and in Africa in particular (by implementing a laundry list of desired governance reforms) sounds impressive and deserving of support, but such efforts often ignore more feasible and focused policies that can improve economic performance. As it is virtually impossible to address all types of corruption simultaneously, good policy should focus on the types of corruption most damaging to development such as those that waste precious investment resources. Reform priorities should respond effectively to actual challenges and circumstances. Otherwise, governance reform efforts can set unattainable targets, inadvertently causing disillusionment and reform fatigue as failure becomes apparent.

Reform implications and priorities for Africa

Many donors have instrumentalized good governance indicators as key criteria for disbursing development aid. Having become central to donor conditionality, the governance reform agenda has become the ‘conventional wisdom’ in much of the African development discourse. ‘It taps into the popular aspirations of millions across the continent who face the burden of poor governance on a daily basis and who want their leaders to be held to account through genuinely democratic political systems’ (Gray and Khan 2010). The good governance agenda is now firmly lodged in NEPAD and the AU. Thus, it is especially difficult to confront the argument for the good governance agenda in Africa. However, current understandings and measures of governance, especially in relation to economic development, are not only imperfect, but also problematic.

Furthermore, no guidance exists on how to prioritize and sequence governance reforms.

Unfortunately, there is typically little guidance on appropriate prioritization,

sequencing, feasibility and what can be achieved in the short term and what can only be achieved over the longer term (Grindle 2004). The good governance agenda is particularly demanding on African governments that are poor, badly organized, politically unstable or lacking in legitimacy. But reluctance to pursue any particular prescribed reforms could result in poor performance scores, likely to adversely affect support by donors (Grindle 2004).

African policymakers receive confusing signals as donor policymakers condition aid allocations on such performance standards. Compliant African governments are rewarded for good behaviour with more generous aid, while non-compliant governments are punished. But what constitutes good behaviour for donor governments, and if inappropriate, what should it be? What policies will improve governance effectiveness scores? And will such policies foster development?

The answers are unclear. Aid recipients are rewarded for pursuing policies that are not coherent, including stabilizing polities, deregulating markets, lowering tax rates, ensuring citizens’ health and well-being, maintaining macroeconomic stability, providing reliable infrastructure, and guaranteeing civil servants’ capabilities and integrity. What, then, should aid recipient governments do? Raise taxes to enhance fiscal space and provide better health care and education? Risk social and political stability by cutting spending? Raise living costs by liberalizing prices and eliminating subsidies? Almost every seeming solution aggravates another problem, just as many supposed good governance measures may also adversely affect economic development.

Instead, ‘good enough governance’ implies a more realistic, pragmatic, nuanced, better prioritized and sequenced understanding of the evolution of governance capabilities. Hence, ‘good enough governance’ may be more realistic for countries seeking to accelerate development. Such an approach necessarily recognizes priorities, pre-conditions and trade-offs in a context in which everything desirable cannot be pursued simultaneously. This implies acting on knowledge of what is most important and achievable, rather than trying to fill all supposed governance shortfalls or gaps at the same time, and designing and implementing public policy reforms mindful of conditions and context (Grindle 2004).

Similarly, Meisel and Ould-Aoudia recommend ‘governance for

development’, a new, broader concept of governance including various institutional arrangements that inspire confidence which, they suggest, vary with the country’s income level and other factors. Reform priorities should be determined by recipient countries, instead of donor requirements, while reforms should take account of context and realities. DFID (2003) suggests that better understanding of context could help policymakers avoid making superficial judgements about development performance and its determinants which aid donors make in allocating concessional finance. Donors need to avoid being overly influenced by short-term trends, or to equate ‘good’ performance with implementation of a favoured policy priority. The desirability of such an approach has also been recognized by the African Governance Initiative (AGI). Many now agree that institutional reforms in Africa should not aim at compliance with global ‘best practices’, but at a ‘good fit’ with countries’ needs and potential.

History provides a useful longer term perspective on good or poor government, and on ways to improve it (Khan 2010). It also provides useful insights into processes of change, including inter-connections among the economic, social, political and institutional dimensions of development, as well as for improving government. However, such historical insights do not lead to easy solutions or simple formulas for better government or economic development, but nevertheless suggest small, but important ways to enhance the cumulative development effects of policy reform efforts.

Regardless of their political structure, successful developing countries have had high levels of political corruption, typically necessary for political stabilization through patron-client networks (Gray and Khan 2010). Hence, adapting governance capabilities to the specific conditions of African countries is very different from the exclusive focus on democratization, decentralization or anti-corruption that the good governance approach espouses. Besides emphasizing country context or political economy, this implies significantly shifting away from telling African countries what they should do to eliminate poverty, to support instead the changes required for accelerating development. This would imply being less preoccupied with implementing a specific policy or institutional reform agenda while better understanding what seems to work in particular circumstances, and why.

Note

1. *The political economy of development in Africa: A joint statement from five research programmes*, April 2012. The five research programmes are: Africa Power and Politics Programme; Developmental Leadership Programme; Elites, Production and Poverty: A Comparative Analysis; Political Economy of Agricultural Policy in Africa; Tracking Development. The statement is available from <http://differenttakeonafrica.files.wordpress.com/2012/04/joint-statement.pdf>

References

- Andrews, Matthews, 2008, ‘The Good Governance Agenda: Beyond Indicators without Theory’, *Oxford Development Studies*, 36 (4): 379-407.
 Andrews, Matthews, 2010, ‘Good Government Means Different Things in Different Countries’, *Governance: An International Journal of Policy, Administration, and Institutions*, 23 (1): 7-35.
 Aron, Janine, 2000, ‘Growth and Institutions: A Review of the Evidence’, *The World Bank Research Observer*, 15 (1): 99-135.

- Chang, Ha-Joon, 2005, 'Understanding the Relationship between Institutions and Economic Development - Some Key Theoretical Issues', paper presented at the WIDER Jubilee Conference, Helsinki, 18-19 April.
- DFID, 2003, 'Better government for poverty reduction: More effective partnerships for change', Consultation document, London: Department for International Development.
- Fukuyama, Francis, 2008, 'What Do We Know about the Relationship between the Political and Economic Dimensions of Development?' in World Bank, *Governance, Growth, and Development Decision-making: Reflections by Douglass North, Daron Acemoglu, Francis Fukuyama, Dani Rodrik*. Washington DC: World Bank.
- Goldsmith, Arthur, 2005, 'How Good Must Governance Be?' paper presented at the conference on 'The Quality of Government: What It Is, How to Get It, Why It Matters', Göteborg University: Quality of Government Institute, 17-19 November.
- Gray, Hazel Sophia, and Mushtaq Khan, 2010, 'Good Governance and Growth in Africa: What can we learn from Tanzania?' in Vishnu Padayachee [ed.], *The Political Economy of Africa*, London: Routledge, 339-356.
- Grindle, Merilee, 2004, 'Good Enough Governance: Poverty Reduction and Reform in Developing Countries', *Governance: An International Journal of Policy, Administration, and Institutions*, 17 (4): 525-548.
- Hausmann, Ricardo, Lant Pritchett and Dani Rodrik, 2004, 'Growth Accelerations', NBER Working Paper No. 10566, Cambridge, MA: National Bureau of Economic Research.
- Huther, Jeff, and Anwar Shah, 2005, 'A Simple Measure of Good Governance', in Anwar Shah [ed.], *Public Services Delivery*, Washington, DC: World Bank.
- Kaufmann, Daniel, Aart Kraay and Massimo Mastruzzi, 2007, *Governance matters VI: Aggregate and individual governance indicators 1996-2006*, Washington, DC: World Bank.
- Kaufmann, Daniel, Aart Kraay and Pablo Zoido-Lobato, 1999, *Governance matters*, Washington, DC: World Bank.
- Khan, Mushtaq, 2006, 'Governance and Anti-Corruption Reforms in Developing Countries: Policies, Evidence, and the Way Forward', G-24 Discussion Paper Series No. 42, Geneva: UNCTAD. Available at www.unctad.org/en/docs/gdsmdpbg2420064_en.pdf (accessed 16 April 2009).
- Khan, Mushtaq, 2009, 'Governance, Growth and Poverty Reduction', DESA Working Paper No. 75, New York: United Nations, Department of Economic and Social Affairs.
- Khan, Mushtaq, 2010, 'The Illusory Lure of Good Governance and the Hard Realities of Growth in Poor Countries', Seminar paper, Copenhagen: Danish Institute for International Studies, 24 June.
- Kim P. Huynh, David T. Jacho-Chávez, 2009, 'Growth and governance: A nonparametric analysis', *Journal of Comparative Economics*, 37: 121-143.
- Kurtz, Marcus J., and Andrew Schrank, 2007, 'Growth and Governance: Models, Measures, and Mechanisms', *The Journal of Politics*, 69 (2): 538-554.
- Kurtz, Marcus J., and Andrew Schrank, 2007b, 'Growth and Governance: A Defense', *The Journal of Politics*, 69 (2): 563-569.
- Langbein, Laura, and Stephen Knack, 2008, 'The Worldwide Governance Indicators and Tautology: Causally Related Separable Concepts, Indicators of a Common Cause, or Both?' Policy Research Working Paper 4669, Washington, DC: World Bank.
- Meisel, Nicolas, and Jacques Ould-Aoudia, 2007, 'Is "Good Governance" a Good Development Strategy?' Working Paper No. 2007/11, November, Paris : Direction générale du trésor et de la politique économique (DGTE).
- Nyamu-Musembi, Celestine, 2007, 'De Soto and Land Relations in Rural Africa: Breathing life into dead theories about property rights', *Third World Quarterly*, 28 (8): 1457-1478.
- Rodrik, Dani, 2008, 'Thinking about Governance', in World Bank, *Governance, Growth, and Development Decision-making: Reflections by Douglass North, Daron Acemoglu, Francis Fukuyama, Dani Rodrik*. Washington, DC: World Bank.
- Rothstein, Bo, and Jan Teorell, 2008, 'What Is Quality of Government? A Theory of Impartial Government Institutions', *Governance: An International Journal of Policy, Administration, and Institutions*, 21 (2): 165-190.
- Sachs, Jeffrey D., John W. McArthur, Guido Schmidt-Traub, Margaret Kruk, Chandrika Bahadur, Michael Faye and Gordon McCord, 2004, 'Ending Africa's Poverty Trap', *Brookings Papers on Economic Activity* 1: 117-240.
- Thomas, Melissa A., 2010, 'What Do the Worldwide Governance Indicators Measure?' *European Journal of Development Research*, 22 (1): 31-54.



It is extremely difficult to rhapsodise about a city built around a jigsaw of lagoons and islands that never sleeps and where everyone has a short fuse because every available space has been taken and where the heavy humidity provides a good reason to curse and swear endlessly. It is hard to adore a city that has been so brutally abused and that like a cornered, maimed, feral cat lashes out with the fury of fangs. But Kaye Whiteman, who first stepped on Lagos in 1964, has succeeded in conveying what he admires most about Lagos, the commercial capital of Nigeria and perhaps the entire West African region. He received some unsympathetic glances from those who believe, as so many others, that writing a book about Lagos is a lost cause and can only be dreamed of by the insane. Lagos derives its name from the Portuguese word for lake which is *lago*, while the plural is *lagos*. Also, the Portuguese word for lagoon is *laguna*.

Femi Okunnu, a one time federal commissioner of works in the military regime of General Yakubu Gowon, has written a foreword for the book in which he draws attention to the fact that Whiteman does not mention the pioneering work he had done in building the highways and bridges he claims makes Lagos a major city. This seems unnecessary. But Okunnu's view that Lagos both has a 'soul' and 'a state of mind' is one that is echoed throughout the book. Indeed Whiteman's overriding inclination is to conceive of Lagos as a triumph of the imagination rather than

The Mad and Impossible Poetry of Lagos

Sanya Osha

Lagos: A Cultural and Historical Companion
by Kaye Whiteman
Oxford: Signal Books, 2012, ISBN 9781908493057, 256 pages

as a veritable 'hell-hole of crazy slums, endless traffic jams, con-men and chaos' (p.xvii), as would be the immediate reaction of an uninformed beholder. In this regard, the opinions of writers, journalists and poets are highly valued by Whiteman, who in various ways explores the realities of the city as transformed by its authors in the manner Dublin is re-imagined by James Joyce, London by Charles Dickens and Paris by Emile Zola. This, undoubtedly, is an arresting manoeuvre.

In spite of the sheer physical and conceptual challenges involved in attempting to capture the soul of Lagos within the limited spine of a book, the town is rich in history, folklore and myth and should ordinarily fire the imagination of a gifted and enterprising literary artist or even a historian. It is believed that



Lagosians originally descended from Ogunfunminire, a hunter who had ventured from the ancient town of Ile Ife. Having first settled at Isheri, he later became the chieftain of Ebute Metta meaning 'three wharves'. The traditional name of Lagos is Eko, believed to be a derivative in Bini language meaning 'meeting place'. The king or *oba* of Eko was called the Eleko. However, it eventually became more common to call him the *Oba* of Lagos, as is often the case in Yoruba and Bini languages. Trade with Portuguese and British merchants changed the fortunes of Lagos by drawing actors of different backgrounds, interests and skills. These ingredients boosted the commercial potential of the burgeoning town. From the hinterlands of the savannah country, the Nupes also arrived and, in time,

would make an indelible mark on the historical evolution of Lagos.

The slave trade in the eighteenth century played a very significant role in diversifying the gene pool of Lagos in that, after its abolition, the Saros (Sierra Leonean Creoles) and returned Brazilians (locally called *amaro* and *aguda*) settled to give it its highly distinctive flavour and complexion. The colonial configuration of Lagos was defined by the activities of Samuel Ajayi Crowther, a Saro and freed slave who by dint of his intelligence became a bishop. Crowther wanted to see the end of the slave trade in Lagos which, under the reign of Oba Kosoko, had become somewhat intractable. Ajayi Crowther, who later became a legendary subject for historians and even playwrights such as Femi Osofisan, appealed to the British Foreign Secretary, Lord Palmerston, to intervene in halting the trade. It is interesting that Crowther is often cast as a nationalist when a crucial part of his activities was as a British collaborationist that resulted in the destruction of Lagos through 'gunboat diplomacy'. Indeed, as he ended his tenure as a bishop, he was increasingly at odds with the authorities of the church who viewed, with hostility, his efforts to introduce African and syncretic elements to the conventional modes of worship. The abolitionist movement was not motivated by purely altruistic reasons as such but rather was a result of the diversification of the British economy from a mercantilist orientation to industrial production.

Thus, instead of requiring slaves, Britain now needed cotton for its cotton mills and palm oil for its industrial plants.

On Boxing Day in 1851, Oba Kosoko was deposed in a bitterly fought battle and Akitoye was installed in his place. In the following year, the Consulate of Lagos was proclaimed. Kosoko fled to Epe, where he employed the ports of Lekki and Palma for trade in palm oil and slaves. With the Lagos Consulate firmly established, the colonial penetration was well on its way as missionaries entered the scene beginning with the Church Missionary Society (CMS) which acquired some land in 1859, where it eventually built a church in 1880. The Wesleyans also built a chapel. The CMS Grammar School was established in 1859, the Methodist Boys High School in 1879, St. Gregory's College, a Catholic institution, in 1886 and Baptist Academy in 1891. Many Saros sought the benefits of education in these various institutions which they believed would propel them to the upper echelons of the colonial administration. Some prominent Lagosian families of Saro origin include: Coker, Williams, Johnson, Cole and Macaulay.

However, alongside the Christian presence, there was also a marked increase of Muslims involved in the socio-cultural existence of Lagos brought on by the twin factors of war and trade. Prominent Muslim figures included Saliu Shitta of the famous Shitta-Bey family, who first arrived at Lagos in 1844, Muhammed Savage, Amudu Carew and Abdallah Cole. This compelling mix of Muslims and Christians peacefully cohabitating had always been a unique feature of Lagos and contributed to its particular brand of vernacular cosmopolitanism. Currently, 'the French and other Europeans, the Lebanese/Syrians, the Cypriots, other Arabs, the Indians and Pakistanis, the Chinese and even Japanese, Iranians and Turks' (p.31) continue to deepen the city's cosmopolitan feel which had begun many generations earlier.

Whiteman mentions that 'no one would have planned to build an enormous city on the basis of such an unusual configuration of lagoon and island' (p.35). This is indeed true. Being a major commercial centre in West Africa, Lagos has always drawn huge numbers of people pursuing different business interests, fortunes and dreams. But the way in which these various goals have been pursued have been particularly brutal on the landscape of Lagos. With concerted industrial development beginning in the 1950s, suburbs such as Apapa and Surulere emerged. So did the seedier settlements of Mushin, Ajegunle, Somolu, Bariga, Idi-Oro and Agege. Indeed, there has been 'considerable urban overspill in all directions northwards, westwards and eastwards, which are parts of what might be called the Lagos conurbation' (p.53). This tremendous overspill has created immense problems regarding transportation. To ease some of these problems, the nineteen mile Third

Mainland Bridge, one of the longest bridges in the world, was constructed by the ubiquitous Julius Berger Construction Company.

Before the modernist intrusion of the Third Mainland Bridge, Lagos was dotted with other sights of architectural accomplishment. The Brazilians, unlike the Saris, did not immediately make their mark on education and instead became skilled artisans and craftsmen. For instance, a gifted mason, Juan Baptist da Costa headed the collective that constructed the Shitta-Bey Mosque in Martins Street which opened in 1894. The Brazilian connection in Lagos has always been particularly strong. There are prominent similarities, for instance, in the architecture of Brazilian cities like Salvador de Bahia and Recife and some of those to be found in old central Lagos. In 1910, J. Laotan published *The Torchbearers*, documenting the achievements of the Brazilian community in Lagos. Antonio Olinto, who had worked as a cultural attaché to the Brazilian Embassy in the 1960s, published a novel, *The Water House* (1969). Olinto's work bears more than a passing resemblance to the saga of Joao Esan da Rocha who had been captured as a slave and taken to Brazil. He regained his freedom and returned to Lagos with his wife and child in the 1870s and was granted land on Kakawa Street, where he built the non-fictional Water House. The da Rocha family subsequently made their mark in the fields of medicine and business. Other notable Brazilian families include: Fernandez, Pereira, Medeiros, Gomez, da Costa, da Silva, da Rocha, Pedro, Agusto. These various families have been part of the cultural life of the city. The Carreta festival that originated from the Brazilian connection is practiced to this day. Frechon, an amaro meal eaten on Good Friday and prepared from a recipe of fish, rice, black beans and coconut milk, is another legacy of the Portuguese/Brazilian link.

It is claimed that crops such as cashew, cocoa and cassava became cultivated in West Africa as a whole as a result of the Brazilian connection. The migration of the cocoa bean into what eventually became Nigeria is quite interesting. Historians believe that cocoa was first smuggled into the area from the secretive Spanish plantations located in Fernando Po. Also, a Niger Delta merchant, Squiss Ibanango, is believed to have first planted the crop in Opobo. These historical details cement the city's links to other sites of innovation and culture and add to its highly intriguing pedigree.

Apart from the Brazilian architectural influence, there are other notable contributions as well. John Godwin, a long time Lagos-based British architect pioneered the method of blending tropical architecture with modernism thereby coming up with a distinctive style that has in turn had an impact on the likes of architect/artist Demas Nwoko. Godwin has also been in the forefront of drawing attention to the achievements and legacies of Brazilian architecture in various parts of Lagos.

The inhabitants of Lagos have not always been kind to its natural endowments and its architectural history. The pressures of unrestrained commercialisation have disfigured many of the more inclusive features of the city. As Whiteman writes, 'one of the worst effects the "Bergerization" of Lagos was on the Marina itself. It was, alas, a frustration of the dream of modernization because it destroyed the urban togetherness of central Lagos that had always focused on the Marina. However hard the efforts at re-beautification, the early special ambience of the Marina can never really be recovered' (p.80). Indeed this is quite a pity. If great wealth could be made in Lagos, it could also be a virulent site of mass dispossession as evidenced in the rise of 'area boyism'. Area boys are more or less street thugs who roam about the city extorting pedestrians and motorists alike with a not uncertain hint of menace and violence. From the 1980s onwards, they became a permanent feature of the city as they were able to create a subculture and their nefarious activities transformed both the business and cultural life of the city, in most cases for the worst. An entrenched form of social Darwinism sort of became the norm in Lagos and when the federal capital shifted to Abuja, a noticeable institutional vacuum was created. The Lagos island on which the aforementioned Marina is located 'is now a bizarre and dysfunctional mix of the wilderness of skyscrapers, street markets, old shops and residences, all under pressure from the ubiquitous and extortion-demanding "area boys"' (p.81).

Within the graphic sights and instances of urban decay are often to be found 'trappings of consumerism and modernity' (p.86) in the shape of fast-food franchises which come and go as trends of fashion. In order for global franchises to make an impact, local considerations are usually quite significant and Whiteman observes that 'the resistance of Nigeria to certain brands [...] is a refreshing mark of individualism' (p.86). The distinctiveness of the city is further underscored by the fact that it is also a magnet for flamboyant socialites who always make their presence felt at lavish weddings, elaborate burial ceremonies and dazzling birthday parties. Whiteman suggests that creative writers haven't really succeeded in capturing aspects of the city that have not gotten much to do with squalor, crime and decay, but that was not for want of trying. Indeed, he attempts a rather usual and commendable move in exploring the various authors who have attempted with varying degrees of success to pay homage to the more worthy facets of Lagos. A central part of Whiteman's efforts is geared towards re-discovering the humanity of the city and, in so doing, the inventiveness and uniqueness of its culture provide the best possible avenues.

Chinua Achebe, Wole Soyinka, Ben Okri, Helon Habila, Seffi Atta, Chris Abani have all addressed different realities of Lagos. But none of them has

captured the broadest spectrum of its existence and realities. Lagos seems to surpass the imagination of the best Nigerian writers. Achebe never really felt comfortable with living in Lagos. During the colonial era, he felt isolated in the mostly white neighbourhood of Ikoyi, which was dull and uninviting when compared to colourful hot spots such as Abilene, which was filled with life, sounds, conviviality and vigour. During the postcolonial era, he complained that Lagos was the most uncreative place a writer could be because of the superabundance of the very qualities that had marked out Obalende in the colonial era. The cities depicted in Okri's novels are a composite of towns from probably mid-western Nigeria and parts of Lagos and critics have noted they strive after a universalism in which most of the signs of Lagos are lost. In his first book, *Waiting for an Angel*, Helon Habila depicts parts of Lagos that often overwhelm the senses. Observers have noted that the book is fragmentary, episodic in structure, and have sought to know the reason behind its apparent disjointedness. Habila on his part has revealed that the sheer existential conditions surrounding the writing of the book is responsible for its random structure. Lagos is a place of incessant power outages, irregular water supply, chaotic transport systems and a host of other difficulties; so he had had to adopt a guerrilla approach to writing his work rather than tackle it with a settled, measured mindset. Perhaps this disjunctive narrative is especially resonant because it is true to the random nature of the city.

Chris Abani gained considerable notoriety in Nigerian literary circles by passing himself off as a former inmate of the nefarious Kirikiri Prisons in Lagos. He had claimed that on account of his novel, *The Masters of Board*, which is about a Neo-Nazi invasion of the country, he was detained in the infamous prison for predicting a military coup. Many well informed followers of the Nigerian literary scene have strongly debunked Abani's unproven claims and this has consequently tarnished his credibility as a literary artist. Uncharacteristically, Whiteman does not dwell upon these distressing developments and he takes Abani's word for it. More credible authors who have focused extensively on Lagos are Maik Nwosu in *Invisible Chapters* and Seffi Atta in *Everything Good Would Come*. Nwosu's novel is about the destruction of Maroko, a squalid informal settlement that used to be on the 'elite slum' of Victoria Island. Atta, on her part, tries to capture the ambience of old Ikoyi, the former colonial upscale neighbourhood which was where she had lived out her formative years. Bernadine Evaristo's poetic novel, *Lara*, explores the continuities between a Nigerian-British and the Brazilian community in Lagos. The theme of biculturalism or even multiculturalism is increasingly preoccupying a number of Nigerian – as well as African – authors.

Arguably, this bicultural shift in focus vitiates some of the vitality of Lagos as a site for self-making. Obviously, this cannot be said of the 1950s novels of Cyprian Ekwensi, notably *People of the City* and *Jagua Nana*, both of which, while conveying the ruthless truths of metropolitan life, never fail to unveil what makes the city ineluctably attractive. However, it should be mentioned that, apart from Ekwensi with his early novels, most of the other novelists have written their works while living as far away as possible from Lagos. Seffi Atta lives in the United States, Evaristo is based in London and Abani now lives in the United States. The point is, how many truly creative endeavours can be accomplished in Lagos given its current fiery and chaotic pace? Arguably, the city has been transformed into a ramshackle treadmill that gobbles up everything and everyone on it. Of course, it isn't solely responsible for its Manichean character; it was created by the get-up-and-go imagination of generations of its inhabitants as well as by circumstances of nature, both of which have granted it an almost fully independent impetus of its own.

In the past, Lagos had been the birth place of different kinds of music since the nineteenth century, notably *sakara*, 'a form of praise song and dance music performed exclusively and patronized primarily by Yoruba Muslims [...] by Bello Tapa, probably a Nupe immigrant' (p115). On the other hand, *asiko*, which 'incorporated an adaptation of Brazilian samba styles brought in by the Agudas who came back to Lagos from Brazil' (p.116), was the Christian equivalent of *sakara*. Eventually, in terms of sheer appeal and longevity, the music forms of juju and highlife are probably the most important. However, the acceptance of juju as a form of popular music was not immediate as its practitioners were regarded as 'low-class ragamuffins' (p.118). The form began as creative protest against the inherent segregationism and repression of colonial rule. It appealed to a wide section of colonial subjects who worked dead end jobs within the colonial machine by mixing gospel, Yoruba traditional song craft and popular idioms of the day to create a distinctive brew of gyrating rhythms. While highlife reached the apogee of its popularity in the 1950s, juju continued to be dominant by virtue of its association with Yoruba ethno-nationalism and the unquestioned mastery of the form by musicians such as Sunny Ade and Ebenezer Obey.

Whiteman mentions the role appropriate and adequate venues play in relation to the evolution of popular music. Just as fast-food franchises, venues come and go at a bewildering rate, yet Lagos's famous *owambe* parties, in which entire public roads are closed, continue to be held each and every weekend. These carnivalesque parties have made and broken many a musician.

Another creative hub of global dimensions is Nollywood, of which Lagos remains its major site of

production. Whiteman notices parallels between the industry and Onitsha market literature in striving for the unapologetic authenticity of local colour. As with so many observers, he accepts that Nollywood

has become a huge business. From having a few years ago the third largest global film industry (in terms of output) after Hollywood and Bollywood, Nigeria now appears to possess on its doorstep a world industry leader. According to a 2009 report by UNESCO, Nigeria, with 872 productions (in video format) has outstripped the US (with 485) in numbers of films made, hard on the heels of India with 1,081 feature length films (p. 131).

Apart from being the venue for pioneering cultural activities, Lagos is also replete with great historical stories that deserve attention, such as the aforementioned gunboat diplomacy incident of 1851 and the memorable visit of the Prince of Wales in 1925, the booing of Northerners who objected to the motion for national independence in 1953, independence day celebrations in October 1960, the treason court case of Obafemi Awolowo and his co-defendants in 1963, the succession of military coups de'tat of 1966, the Biafran capitulation after the civil war in 1970, the All-African Games of 1973, the assassination of the Head of State, General Murtala Mohammed, in 1976, the unsolved murder of journalist Dele Giwa in 1986, the botched Gideon Orkar coup of 1990 that almost deposed the slippery General Ibrahim Babangida, and the seismic bomb explosions that occurred at Ikeja Barracks in 2002, which had people jumping in fear and ignorance into canals and lagoons. These major incidents, which all had multi-regional repercussions, have contributed significantly in lodging the city deep within the national psyche as a place where nothing is impossible.

Lagos also played host to the Black and African Festival Arts and Culture (FESTAC) in 1977. A new national arts theatre was built for the occasion by the Bulgarian company, Technoexports, which had been selected through a non-transparent bidding process. The festival has been described as unduly profligate, misguided and muddled due mainly to incompetent handling by military authorities and civilian bureaucrats. Shortly after the festival, Fela Anikulapo-Kuti, who had also publicly criticised the mismanagement of the military handlers, had his Lagos compound razed to the ground by soldiers. The venue of the festival, which was the national theatre, has since become a depressing eyesore, as Whiteman complains: 'A visit to the National Arts Theatre today is a sobering exercise. Compared with what it was and what it might be, it presents a pathetic sight. Only a few of the auditoria are now in use, and the whole complex has suffered from the Nigerian sin of lack of maintenance' (p.172).

Lagos has produced an almost endless list of illustrious personalities in an equally daunting variety of fields not necessarily beginning with Oba Kosoko, the king who dared to oppose the British and became a victim of their gunboat diplomacy. Kosoko is credited with immense courage and intelligence by Giambattista Scala, the Sardinian consul whose accounts of the major figures of the era are unusually vivid. His description of Kosoko bears citing:

It has pleased nature to shape in him the true model of an African king. He is tall, of Herculean stature, and endowed with uncommon muscular strength, a quality which is greatly prized in these countries, and which excites the admiration of his subjects, and makes him the more respected and revered by all who come into his presence... he can, when he pleases, express his inmost feelings or else remain silent and impassive according to the circumstances. His eyes are black and lively, his gaze is acute, and when he looks into the face of the person he is speaking to, he bores into his heart and easily discovers his secrets (p.172).

Kosoko's continued involvement with the slave trade was the reason for his deposition and he fled to Epe in December 1851 with his supporters and some Portuguese/Brazilian slave dealers. Together they continued the trade in slaves and palm oil using the ports of Palma and Lekki. Dosunmu, who succeeded Kosoko, maintains a less distinguished place in history for having the misfortune of signing the Treaty of Cession with the British in 1861.

Another very distinguished figure in the history of Lagos is Efunroye Tinubu, a woman of varied and considerable gifts. She is believed to have been born in 1805 and was an Egba native who as a girl was sold as a slave to a chief. Early in life, her considerable ambition and intelligence had marked her out and she was able to negotiate her way out of slavery. She eventually married three times and her second husband became the Oba of Lagos. Her third husband, Yesufu Bada, was a supporter of Kosoko and fled with him into exile. Tinubu herself was forced into exile at Abeokuta by Consul Campbell over allegations connecting her with slave trading. But she was also able to become a major merchant of palm oil trade and during the 1860s she was recalled to Lagos where she was appointed Iyalode (First Lady). However, towards the end of her life, Abeokuta became her abode and the site of most her business activities even though she retained her connections with Lagos. She died in 1887 after a long and productive life. Scala's description of her is just as vivid as the one he offers of Kosoko:

...tall, slender and well-proportioned; her bearing was proud, but not lacking in grace and subtlety; she had the art of

expressing by various movements of her body and by all her postures an indescribable voluptuousness which few could resist. The lines of her face were not at all delicate or regular; her nose was rather thick with very wide nostrils, her lips were full, her mouth large and her eyebrows very thin; nevertheless these features, combined with two large, black, brilliant eyes which had the fascination of a serpent, and two rows of very white teeth formed a wonderfully harmonious example of African beauty which was immediately pleasing and which continued to hold the beholder's gaze for a long time. It is not therefore surprising that this extraordinary woman endowed with so many natural gifts and with an uncommon intelligence, soon came to lord it over these rough men and to find numerous supporters and admirers throughout the tribes (p.180).

Today, the central square on Lagos island is named after her and many Lagosians have adopted her name even though she had no children of her own.

Another personage of considerable stature in Lagos history is Oshodi Landuji Tapa. Originally a Nupe indigene by birth, he was also a slave who rose through the royal court by virtue of his military and administrative prowess. He became the military commander of Kosoko's army and led the opposition to the British which failed. He then fled with Kosoko into exile. He returned in 1862 to the area known as Epetedo, near the Oba's official residence and was installed as the Oloja of Erika, in which position he continued to exert his influence over the affairs of Lagos. Other important personalities of the nineteenth century include Samuel Ajayi Crowther, Mohammed Shitta-Bey, John Augustus Otunba Payne, who had changed his name from the Ijebu name of Adepeyin – an index of how the colonial encounter not only radically transformed broader consciousness but also the contours and subjectivities of personal identity.

The twentieth century also produced several influential personalities whose impact can be felt either on the landscape of the city or its collective unconscious. Among them are Herbert Heelas Macaulay, grandson of Samuel Ajayi Crowther, who was a formidable opponent of colonialism, and Isma'il Babatunde Jose, the doyen of modern Nigerian journalism. Whiteman, among others, also names Fela Anikulapo-Kuti as a major figure of twentieth century and devotes an entire chapter to him. Unfortunately, much of what he has to say about Kuti is already common knowledge. His discussion centres on the musician's formative years and the existential and cultural admixture that led to making him the type of artist he eventually turned out to be. Newer information has started to emerge about not only Kuti's infamous lifestyle but also the mechanics of music itself. For

instance, the role played by his equally creative drummer, Tony Allen, is now beginning to become more widely acknowledged. Ginger Baker, of rock combos Cream and Blind Faith, claims that Allen was the real organiser behind the band as well as being the band leader. Baker himself was the only white man in Kuti's political party, the Kalakuta Party, during the 1970s. Kuti had the unexplained habit of never playing his hits once he had recorded them, to the consternation and frustration of recording companies. He and his entourage, sometimes numbering up to eighty individuals, were banned in virtually every major hotel in Europe. Kuti also composed all the arrangements to his music which he painstakingly taught each member of his band. In other words, creative freedom began and ended with him. At the end of his life, he forsook politics for spiritual concerns which were every bit as idiosyncratic as his art, and his recording output reduced drastically as it became increasingly apparent that he was in ill-health. However, in many ways, Kuti was a 'Lagos boy' as Whiteman posits since he lived most of his life there and was also buried in the city.

By the time Whiteman pieced together the historical and cultural mosaic that makes Lagos so inimitable,

it doesn't seem like the glaringly inhabitable hell-hole it is often made out to be after all. Instead, the tantalising cauldron of its myth, history and culture has obviously powerfully redeeming properties. But the challenges of living within the city should not be forgotten under the almost euphoric cloud of its legend. For instance, the United Nations estimates the population of Lagos to be currently between fifteen and eighteen million with local estimates putting the figures much higher. It is expected that by 2025 the figures may reach twenty-five million, thus making the city one of the largest on earth. It is daunting to think what such a large population would obtain from planners in terms of social services, transportation networks, maintenance and urban management. Although, Whiteman does not mention this, increasingly, it can be expected that informal self-regulatory mechanisms would be instituted and become dominant, as indeed they already are in most parts of the city. It is likely that, if the inhabitants of Lagos look after it, it would be perhaps more willing to look after its own. As Whiteman correctly observes, Lagos is constantly being undermined by 'relentless functional philistinism and the lack of apparent lack of awareness of how crude and ugly a city can be' (p.246).

Whiteman makes an important point that Lagos, just as Calcutta, may be regarded as a mega-city but it isn't a world city in the way Amsterdam and Zurich are. P.J. Taylor writes that 'world cities are the loci not just of services in the central place sense, but of knowledge complexes' (cited in pp. 251-252) that involve a wide variety of stocks of knowledge as required by the post-Fordist age. Lagos has not met these requirements and does not seem to be able to in the immediate future.

Whiteman writes about Lagos like a metropolis that ought to be visited at least once in a lifetime even though its obviously chaotic energies appear to renounce sustainable modes of living. But experiencing its transformative and earth-shaking impact is attractive for many reasons. Whiteman eloquently puts forth this point of view without the merest hint of condescension. However, perhaps it is necessary to adopt a less than complimentary stance to the city Whiteman had done so much to admire.

There is something enervating about Lagos's insatiable appetites for everything: people, capital, commodities and culture. Whiteman tries quite hard to make Lagos a city of culture and creativity. Indeed, it may be a place where a wide range of cultural products and activities may be enjoyed but it is

hardly a place in which to make them at any sustainable rate. There is simply too much going on. At all times. It is difficult to imagine where the city's super-abundant energies would eventually lead. The city and its inhabitants lurch constantly in all directions, in quest of diminishing returns and resources in relation to its spiralling population, hungering after a piece of land, a little bit of space to breathe, struggling for virtually everything. The city has not been able to grow leisurely while it coolly observed the tumultuous tantrums of the Atlantic ocean. Instead multitudes from everywhere invade each and every one of its pores, choking every artery. Simultaneously as elixir, redoubtable carcass and resurrected phantom, Lagos has defiantly returned to claim retribution. In this almost triumphal rejuvenated state, it now extracts every ounce of energy, every drop of sweat and blood from millions and millions of the living, many of whom can be called the living dead, who are charred daily by the inexhaustible fire raging in the city's innards. Lagos too writhes between the living and the dead as its infrastructure changes constantly, shedding off its memories like cast off skin. When signs of its eroded memories re-appear like listless bubbles on a filthy lagoon, they also possess the look of proud and colourful rags.

Introduction

Few events in the modern history of Ethiopia have had such a defining influence on future developments in the country as its victory over Italy on 1 March 1896. Commemoration of this landmark event has taken place since its seventh year. Its centenary was occasion for a series of celebratory events both inside the country and outside, including a conference organized in Piacenza by the veteran anti-Fascist Italian historian, Angelo del Boca. The victory was significant not only for Ethiopia but also for the black world as a whole, injecting new spirit and drive into the separatist religious movement known as Ethiopianism and inspiring the pan-African movement in North America and the Caribbean. As the OAU/AU is celebrating its Golden Jubilee this year, these pan-African reverberations of Adwa have come to assume great contemporary relevance. Indeed the climactic celebration on 25 May, 'Africa Day', was preceded by a series of international conferences exploring the genesis and trajectory of pan-Africanism and its pertinence for the much-heralded 'African Renaissance' as well as the challenge of updating the eight-volume UNESCO *General History of Africa*.

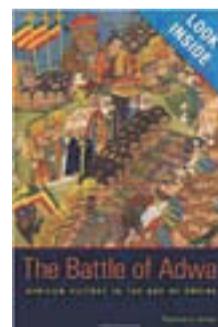
Thus, Raymond Jonas's elegant account of the Battle of Adwa, or, as he symbolically dubs it, 'the battle for Africa', could not have come at a better

Adwa: 'A Milestone in the Creation of Modern Ethiopia'

Bahru Zewde

The Battle of Adwa: African Victory in the Age of Empire
by Raymond Jonas

The Bellknap Press of Harvard University Press, 2011, 413 pp.,
ISBN 978-0-674-05274-1



time. It is a book written after painstaking research and with considerable sensitivity to the drama of the encounter. Jonas considers Adwa a 'signal moment' not only for Ethiopia but also for the world at large, of greater import in defining the twentieth century than the

Japanese victory over Russia in 1905 and the American victory over Spain in 1898. The book was written, so the author emphasizes, 'not to explain away the exception of Adwa but to embrace it' (p. 6). Adwa was not so much an anomaly in the era of partition as a trend-setter of the liberation of Africa that was to come some half a century later.

The Setting

The nineteenth century was characterized by the vigorous expansion of European influence in Africa, symbolized by the trinity of the consul, the merchant and the missionary. Ethiopia was no exception. The standard tools for that penetration were what were somewhat deceptively dubbed as treaties of commerce and friendship. It soon became quite evident, however, that the accent was more on the commerce than on the friendship. The confrontation between Ethiopia and Italy, which culminated in the Battle of Adwa, was traceable to one such treaty, the Treaty of Wechale, signed by the Ethiopian emperor Menilek II (r. 1889-

1913) and the Italian envoy Count Pietro Antonelli on 2 May 1889. The author rightly points out that Article 17 of that treaty, which had conflicting meanings in the Amharic and Italian versions was at the root of the disagreement that ultimately led to the Battle of Adwa. The issue of whether the discrepancy was a canny stratagem of the Italian envoy Antonelli or whether he did it in good faith was the subject of a celebrated debate in the 1960s in the Journal of African History between the Swedish historian Sven Rubenson and the Italian scholar Carlo Giglio. The author does not seem to be at all aware of this grand debate but tends to suggest that both Menilek and his de facto foreign minister Ras Makonnen were complicit to the Italian ploy. The author would also have done well to consult arguably the most authoritative reconstruction of the diplomatic history of Ethiopia preceding the Battle of Adwa, i.e. Richard Caulk's *Between the Jaws of Hyenas*.

Like many others who have written about the Wechale treaty, he is oblivious of Article III, which had defined the boundary between Ethiopia and the soon to be declared Italian colony of Eritrea. This had put a good proportion of the Eritrean highlands under Menilek's jurisdiction and had even guaranteed the medieval monastery of Debre Bizen, on the edge of the escarpment, as an Ethiopian enclave. It was the steady Italian encroachment on Ethiopian territory, in clear violation of this article,

that had induced Menilek's final mobilization of the Ethiopian forces in September 1895. As the historic edict, which the author would have done well to reproduce at some length rather than just have passing references to it, puts it graphically: 'the enemy has been eating into our territory like a mole'.

Another fateful backdrop of the Adwa confrontation is what historians have come to call the Maqdala complex. This is a reference to the Battle of Maqdala (1868), when a mammoth British expeditionary force marched deep inside Ethiopian territory and chastised the Ethiopian emperor Tewodros II (r. 1855-1868), who had dared to hold hostage a number of Europeans, including two British envoys. The emperor denied the British the ultimate satisfaction of dragging him to England in chains by committing suicide. But the ease with which they had executed their rescue mission had given other Europeans a false sense of superiority over Ethiopian arms.

The Italians fell prey to this illusion and paid dearly for it. Their avid exertions to occupy Ethiopia began in earnest with the occupation – with British collusion – of the Red Sea port of Massawa in 1885. Ethiopia was then ruled by Tewodros's successor, Emperor Yohannes IV (r. 1872-1889), who started his political career as Bezz Kasa (a name which the author erroneously assigns to Tewodros: p. 15). The task of checking Italian incursions into the Ethiopian highlands fell to Yohannes's governor of the maritime province, Ras Alula. Not even his rout of their expeditionary force in January 1887 at the Battle of Dogali could temper the Italian bravado. The death of Yohannes in 1889 in a battle with the Sudanese Mahdists cleared the way for their occupation of a good chunk of the highlands, which they christened Eritrea in January 1890.

The successes that Italian forces, commanded by General Oreste Baratieri, registered in late 1894 and early 1895 (at Koatit and Sanafe, respectively, both inside Eritrea), when they inflicted a crushing defeat on the forces of Ras Mangasha Yohannes, hereditary ruler of Tigray, emboldened them to go even deeper into Ethiopian territory. The author is thus right on the mark when he writes: '... Baratieri's victories of late 1894 and early 1895 lay the foundation for his defeat at Adwa' (p. 105). For that was what finally prompted the almost incredulously patient Emperor Menilek to issue the famous call to arms.

How was it possible for an African ruler to inflict such a decisive defeat on a European force? What were the factors that helped Menilek achieve the most important military victory in modern Ethiopian history? Jonas points to a number of them, including the fruitful partnership with his Swiss advisor, Alfred Ilg, who served as his dependable barometer to the political pressures of Europe, and the steadfast support, not to say goading, of his powerful spouse, Taytu. Most important,

however, were the resources that he was able to bring under his control thanks to his territorial expansion in the two decades preceding Adwa. The author erroneously gives pride of place to the emperor's Walayta campaign of 1894. Indeed, his focus on that campaign borders on the obsessive (pp. 3, 50, 149). To begin with, the Walayta were neither Muslim nor pastoralist. Secondly, the Walayta campaign may have provided food to Menilek's famished soldiers and plenty of slaves to his commanders. But, it did little to augment his stockpile of modern arms, which was what proved decisive in the final encounter with the Italians. Those arms were acquired thanks to the resources that he could muster and the commercial outlets he controlled in the course of his earlier campaigns. His incorporation of the resource-rich southwestern provinces in the first half of the 1880s represented the former; the conquest of Harar in 1887 the latter.

The Encounter

The Battle of Adwa was actually a fairly long campaign. In the longer durée, it can be traced back to the rebellion of the Italians' erstwhile loyal vassal, Bahta Hagos of Akkala Guzay, in 1894. That triggered the above series of military confrontations between the Italians and Ras Mangasha Yohannes. Those confrontations, resulting in the steady retreat of Mangasha to the south and Italian penetration deep inside Ethiopia, provoked Menilek's famous edict of mobilization in 1895. In the shorter durée, the campaign began with the mobilization in September 1895 and ended with the climactic battle on 1 March 1896. By virtue of its duration and the distance traversed by Menilek's troops, the author likens it to Napoleon's Russian campaign. But such apparent similarities could only be fortuitous. The two campaigns were fundamentally different. Napoleon was waging a war of conquest. The Ethiopians were fighting to defend their sovereignty and independence. The Russo-Japanese war, to which the Adwa campaign could be compared much more instructively, actually lasted 18 months.¹

There were three landmark events in the Adwa campaign: the Battle of Amba Alage, the siege of Maqale, and the final Battle of Adwa. At Amba Alage, on 7 December 1895, the Italians paid the price for the bravado with which they had surged into the Ethiopian interior, as the vanguard column of their invading force was practically wiped out; their commander, Major Pietro Toselli, was among those killed. Jonas gives us a masterly account of the battle but fails to even mention the person with whom that battle is closely identified in the literature: Fitawrari Gabbayahu Gora, commander of Menilek's vanguard force.² Indeed, Gabbayahu was practically disowned by the commander-in-chief of Ethiopian forces, Ras Makonnen, for his daredevil act of storming the apparently impregnable fortress where Toselli had entrenched himself.

The siege of Maqale (1-20 January 1896) proved as protracted as Amba

Alage – and indeed, for that matter, Adwa – was brief. Maqale demonstrated the efficacy of the Italian military strategy of defending fortified positions rather than engaging in open combat. Diplomatic overtures by Makonnen to the Italian commander of the fort, Major Giuseppe Galliano, were in vain. Assaults by Ethiopian forces on the fort of Enda Iyasus, especially by Makonnen's Harari forces, also proved disastrous. Ultimately, the Ethiopians were able to dislodge the Italians from their fortified position not by force of arms but by the stratagem of denying them access to the springs outside the fort. Exhausted and thirsty, the Italians had no option but to surrender. That was a great relief not only to the Italians but also to Menilek, who 'needed to keep his army in motion or lose it to hunger and attrition' (p. 143).

Adwa was a masterpiece in Ethiopian military maneuvering. Menilek seems to have learnt his lesson from Maqale. Rather than engage the Italians in any of the string of forts that they had erected all the way to the Eritrean border, he skirted these forts, particularly their strongest one at Addigrat. Instead, his forces advanced towards the Eritrean border, creating anxiety among the Italian forces of being hemmed in inside Ethiopian territory and having their supply lines cut off. It was this apprehension, as well as a highly critical telegram from Rome about his conduct of the campaign, that moved Baratieri to abandon the policy of strategic retreat to Eritrea that he had been considering and march west to meet Menilek's army. Contrary to Jonas's assertion that 'there was no conclusive evidence to suggest that the Ethiopians had news of the Italian advance' (p. 178), Menilek was well prepared for Baratieri's advancing columns, thanks to the intelligence supplied him by the Eritrean double agent, Basha Aw'alom. Aw'alom's feat has been celebrated with a book and a statue in Adwa honoring him for his great contribution to the Ethiopian victory.

Jonas draws fascinating portraits of the Italian generals who were in command at Adwa – Albertone, Arimondi, Baratieri and Dabormida. He also gives us a masterly account of the tensions that permeated their relations, particularly those between General Arimondi and General Baratieri. At the root of the Italian debacle was the splitting of the columns led by Dabormida and Albertone in the early stages of the engagement. Isolated and with no hope of reinforcements, Albertone's brigade bore the full fury of the Ethiopian forces. By 9:30 am, his brigade was in total disarray and he himself had become the first high prize prisoner. The Battle of Adwa was effectively over.

What remained thereafter were mopping operations and hot pursuit of the retreating Italian forces. This is recounted in graphic and sometimes gruesome detail. Although Menilek did not heed Ras Alula's advice to cut the Italians' line of retreat by sending the

Oromo cavalry, the rout was quite comprehensive. The pursuing Ethiopian troops targeted officers, only 258 of the original 610 managing to escape alive. The punishment meted out to the hapless included castration, although Menilek had reportedly admonished his troops: 'Bring me the man, not his testicles'! The author perhaps belabours the issue, even if he succeeds in showing that it was not a uniquely Ethiopian phenomenon by drawing on experiences from European history. 'The physical emasculation inflicted upon Italian soldiers,' he concludes even more convincingly, 'paled in comparison with the political emasculation of Ethiopia that Italian rule would have entailed' (p. 228). Nonetheless, the cutting of the limbs of the Eritrean askaris, presumably on the strong insistence of Ras Mangasha Yohannes of Tigray, remained a sore point in the whole saga of the vindication of Ethiopia's independence.

The author provides us detailed – perhaps too detailed – accounts of the fate of the Italian prisoners, tracing their itineraries from the moment of their capture to their final liberation in late 1896. This is probably a result of the abundance of sources on the subject, including diaries and memoirs by the prisoners themselves. There were fantastic stories about their fate, one of them dying a hero's death and living to tell it! The problem is that such a treatment ends up giving not only the prisoners but also their custodians more limelight than they would otherwise deserve. Thus, Afa Negus Nasibu Masqalo, who happened to be the custodian of one of the more prolific prisoners, Lieutenant Gherardo Pantano, is given more coverage than his role warranted. The eventual repatriation of the prisoners, which was the subject of an annex to the main peace treaty, is also given pride of place over the treaty itself which guaranteed the country's independence in unequivocal fashion.

The Reverberations

Once the battle was over, the world had to come to grips with the anomaly of an African nation inflicting such a decisive defeat over a European colonial power. A common tendency was to portray the event as 'an Italian misfortune' rather than demonstration of 'Ethiopian military prowess' – a line adopted by the Atlanta Constitution, which only a day before had been ridiculing the 'Back to Africa' movement espoused by some three hundred African-Americans. Others explained away the anomaly by turning Ethiopians into Caucasoids, transmogrifying in the process the far from Caucasoid features of the victorious Menilek! The emperor and his equally remarkable spouse, Taytu, indeed join the celebrity pantheon. The Italian Diaspora in America, which was swelling with the influx of young Italians wishing to evade military call up, was less charitable, calling for revenge.

The reaction where it mattered most – Africa and the African Diaspora – was initially rather muted. This changed

soon, however, with the allure that Adwa gave to the already well-established independent 'Ethiopianist' churches in Southern Africa and the Americas. An even more dramatic engagement of the African Diaspora with Ethiopia began with the arrival of the Haitian Benito Sylvain in Ethiopia in early 1897 in the first of the four voyages he was to make to the country. It was perhaps no accident that he came from the first black nation that had defied white domination earlier on in the century. His dialogue with Menilek culminated in his representing Ethiopia at the First Pan-African Congress in 1900. He was followed by another African-Caribbean, Joseph Vitalien, who was to have a more enduring relationship with Emperor Menilek as both his physician and his acquisition of a railway concession on behalf of the French government – concession that was to give Ethiopia its commercial lifeline to the sea.

The author comes from a European history background and is eminently conversant with European sources. That remains his forte. An additional merit of the book is its exceptionally rich and apposite illustration, even if the portrait on p. 41 is of a Fitawrari Alula rather than his redoubtable namesake, Ras Alula. Unfortunately, however, having been written by someone who is relatively new to Ethiopian history and culture, the text is replete with historical, geographical and cultural inaccuracies – inaccuracies that could easily have been averted had the manuscript had the benefit of being read by an Ethiopian or Ethiopianist historian before publication. The author's obsession with Walayta has already been alluded to above. In addition, Empress Taytu's light complexion is attributed to her 'Oromo "Arab" descent' (p. 20), whatever that jumble might mean. Egyptian forces were in actual fact

checked by Ethiopians at Gundet (1875) and Gura (1876), not at Gura and Sahati (1883) (p. 35). The rendering of the Hewett Treaty of 1884 that was supposed to have ended the Ethio-Egyptian wars also leaves a lot to be desired, giving undue prominence, among other things, to the role of a hitherto unknown Mason in the negotiations. Yohannes did not send his general Alula to subdue Gojam in 1888 (p. 72); he went there himself. Harar is actually over 300 miles, not 200 miles, east of Addis (p. 74). January 6/7 marks Ethiopian Christmas, not Epiphany (p. 138). 'Finfinne', we are also told, 'was once the name for the Addis region as a whole' – not one of the Oromo villages such as Gulele, Bole, etc.

These are errors that a future edition will hopefully rectify. Until then, we remain indebted to the author for giving us a masterly account of one of the most dramatic moments in the modern history

of Africa – an account that 'seeks not to explain away the exception of Adwa but to embrace it' (p. 6). The accent here is clearly on African sovereignty. For Adwa indeed heralded the beginning of the end of European domination and the era of African independence and dignity.

Notes

1. See my 'The Italo-Ethiopian War of 1895-96 and the Russo-Japanese War of 1904-05: A Comparative Essay', in Bahru Zewde, 2008, *Society, State and History: Selected Essays*, Addis Ababa: Addis Ababa University Press.
2. For Fitawrari Gabbayahu, see the entry in Encyclopaedia Aethiopica, Volume 2, 2005, Wiesbaden: Harrassowitz.

A biography is not an easy genre. It forces upon the narrative and the author of the biography the urge to produce a coherent account. Biography as a genre suffers from the analytical weaknesses of any perspective that looks at history from its end and enjoys, therefore, the benefit of regarding a phenomenon that has come to its end. Depending on how an author prefers to look at a historical subject, whether as villain or hero, the facts of history and along with them the gaps in our historical knowledge may be collated or speculated upon, respectively, to render the subject accordingly. This is an important caveat that should be borne in mind when reading Sarah LeFanu's extremely imaginative biography of Samora Machel, Mozambique's first Head of State. He died in 1986 in mysterious circumstances in a plane crash in Mbuzini, South Africa, while returning home from a diplomatic mission in Zambia. The caveat is not an indictment of LeFanu's worthy effort. Rather, it is an acknowledgement of the odds against the success of such an undertaking.

The odds are of three sorts. The first is the subject itself, Samora Machel, whose legacy in Mozambique has come increasingly under scrutiny, especially as the country begins hesitantly to confront its recent history and to free itself from the all too enthusiastic and epic official accounts of the country's liberation struggle foisted upon generations of Mozambican school children by the dominant Frelimo party, the liberation movement that led the armed struggle against Portuguese colonial rule from 1964 to 1974 and has ruled Mozambique up to the present. Upon independence in 1975, it sought to transform Mozambique into a socialist society drawing on 'scientific socialism'

An Imaginative Biography of Samora Machel

Elísio Macamo

S is for SAMORA – A Lexical Biography of Samora Machel and the Mozambican Dream

by Sarah LeFanu

Hurst & Company, London, 2012, ISBN 9780231703369

and under its own leadership as a 'vanguard party', transformed into a 'Marxist-Leninist' party at its Third Congress in 1977.

It is true that, from time to time, younger Mozambicans with no memory of Samora Machel's rule and the heady days immediately after independence draw from the revolutionary rhetoric of those days, which extolled the virtues of social justice, integrity and service to the people. They do this in order to ground their critique of what they perceive to be self-seeking and corrupt practices of the current political elites, Machel's former comrades. At the same time, however, there is a growing scepticism with regard to Frelimo's version of the history of Mozambican nationalism. This impacts on Samora Machel's image and his responsibility not only for the harrowing and protracted civil war that crippled Frelimo's 'Revolution', but also for bequeathing the country, through his socialist project's denial of cultural diversity and political difference, intractable problems that have come to



haunt Mozambique as it seeks to consolidate democracy.

The second type of odds refers to the author herself, a former 'cooperante' in Mozambique, i.e. a foreigner, usually from a Western country, who volunteered to go to Mozambique to help the fledgling nation through its birth pangs. There were many such people in Mozambique, mostly young, ideologically left-leaning and at odds with their own societies, who were selfless enough to commit their skills, enthusiasm and lives to whatever cause their presence in Mozambique served. Theirs is a particular perspective on the history of the country which historiography has not yet dealt adequately with. Finally, the third type of odds concerns the much bigger issue of the chances which any African country faces to chart its own path within a world which it had no part in creating. Fatalist approaches to history might assume that Frelimo's revolutionary project was doomed to failure on account of the wrong-headedness of the ideology underlying it.

With the Soviet Union no more, China and Vietnam thriving on their own version of capitalism and Cuba vegetating away, one might feel inclined to believe that Mozambique's dream was destined to be undone. And yet, this is a question that should deserve the attention of scholars, for it is crucial to any attempt at gauging Africa's potential development especially now against the background of the very upbeat rhetoric of economic boom and progress.

Sarah LeFanu's book has a rather unconventional, but refreshingly interesting, structure. It charts Samora Machel's trajectory through words drawn from Mozambique's revolutionary rhetoric, the history of the liberation struggle and also from everyday life. In the process, and as the sub-title announces, it seeks not only to render intelligible Samora Machel, but also the 'Mozambican dream' which his political work came to represent, at least to the author. The book can be recommended for the richness of the author's personal recollections and the insights which it offers into the structure of motivations that drove young people to support Mozambique. The history which the book reconstructs, however, must be taken with a pinch of salt on account of the odds referred to above. It is a history that finds its apotheosis in Machel as a hero, whose own life – from childhood through his training as a nurse in colonial Mozambique all the way up to his flight to join the liberation struggle and his triumphant return to lead the Revolution and meet his tragic and untimely death – are a singular tale of bravery, foresight and deep commitment to the people and Mozambique.

There is no doubt that Samora Machel was an extraordinary man of singular courage and charisma who left his mark on Mozambique's history and

was widely admired both inside and outside the country. However, more serious scholarship beyond the recollections of a former 'cooperante' is needed to read right through the cracks, contradictions and lacunae in Machel's personality, career and decisions. The sort of scholarship which is required is one that is sufficiently sceptical of an epic account of an individual's life to acknowledge that commitment to the people does not guarantee a respect for human dignity, especially when such a commitment is informed by an ideological stance that believes to know what is good for people. For all the rhetoric on behalf of the people, Samora Machel led a regime that undermined civil liberties, was extremely intolerant towards individuals opposed to its revolutionary course and, what is particularly worse, could be brutal in pursuit of its own political goals – as evidenced by the infamous 'Operação Produção' (when so-called non-productive people were chased away from cities to the northern forests

of Niassa, where some were devoured by wild animals) or the re-introduction of corporal punishment and the death penalty through a firing squad in public. The book treats these as incidents that are only marginal to the depiction of Samora Machel as a tragic African revolutionary who may have fallen victim to a conspiracy orchestrated by his internal enemies who simply wanted to live off the people.

Here is perhaps where Sarah LeFanu's own background as a 'cooperante' may become relevant while at the same time standing in the way of a useful account of Machel's life. It is amazing how little scholarship there is about the role of young people in Europe and North America who nurtured social movements in Africa and committed themselves to the cause of social justice in the world. This is all the more interesting since quite a number of them grew up to staff development agencies and research institutions that have been playing an important role in

shaping perceptions of Africa, its potential and options. The failure of the Mozambican revolution is not quite the failure of these young people, but it is in important respects a personal disappointment that not only colours their perception of Africa today, but also how they look back on history. LeFanu's *Samora Machel* may represent a personal coming to terms with this disappointment, a desperate 'why' that makes a sanitized version of Machel stand for the purity of the ideals that drove young people to offer their solidarity to the people of Mozambique. While this is understandable, it may nonetheless be insufficient as a contribution to a better understanding of Mozambique's recent history.

A better understanding of Mozambique's history will require an analysis of the prospects faced by individual African countries and by the continent as a whole to define and pursue a political project in the context of the world as it is, i.e. a world which

was not made by Africans – even if they were used as slaves and colonized peoples – an economic, social and political order which has treated the African continent and its peoples in a consistently unfair manner. Le Fanu's book, with its more modest ambition of offering the author's personal view of Samora Machel and his political vision – which should not be confused with a 'Mozambican dream' – could not, of course, be the place where one would find the beginning of this engagement. To the extent that its modest ambition and its shortcomings help raise questions in this regard, the book is a welcome contribution to the broader reflection which scholars working on Africa need to pursue in earnest and as a matter of urgency. *S* may be for SAMORA, but also for scholarship that is long overdue not only on the individuals who made African history, but also on all the things that went wrong amidst the legitimate belief that a better future could be possible for the continent and its peoples.

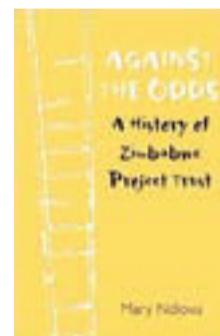


It is very rare for a reviewer to meet the author of the very work being reviewed. In my case, I bumped into Mary Ndlovu in Johannesburg at a conference on Zimbabwe and transitional justice in 2013 just when I was in the middle of reading her above-mentioned book. I did let her know that I was reviewing her book and what a resourceful person she is. When I first saw the title of her book, I was quickly reminded of Geoff Nyarota's *Against the Grain: Memoirs of a Newsman*. However the two are not quite the same either in terms of content or quality.

If I were to sum up Mary Ndlovu's book in just one sentence, it would be that it is about an organisation that is swimming against the tide all the time, even when things seem to be calm. Interestingly, this book was published in the midst of the global economic and financial downturn and was more particularly pertinent for the Zimbabwean context, which has been crisis-ridden for more than a decade. This makes the book more complex. Indeed, Ndlovu's is one of the most comprehensive texts not just about the subject matter but about everything else mentioned or discussed in the book. It is thus one of the most difficult books to review for a number of reasons. Firstly, Mary Ndlovu has extensive knowledge of the subject matter – the Zimbabwe Project Trust – having served not only as its board trustee but also as one of the trustees who remained as the bridging link between the old and the new governance structure when the board decided to step down. Secondly, not only does she have theoretical or academic knowledge of the NGO world, but she also worked for a Zimbabwean NGO for ten years till 2003. In addition, she also worked in Zambia, thereby acquiring the regional

experience needed for a project of this nature. Thirdly, Mary Ndlovu traces the history of the Zimbabwe Project from a political, historical, economic and at times anthropological point of view.

The book is about almost everything that has to do with Zimbabwean history, state, governance, political economy and people. For most people, they need to read this book to understand Zimbabwe. At some level, therefore, the book ceases to be about one organisation but rather becomes a story of the country and its components. As I shall discuss later, what Ndlovu writes of the Zimbabwe Project Trust, while specific to that organisation and the way it responded to the ever-changing political and economic environment, can be said to apply to any civil society organisation in Zimbabwe in particular and in Africa in general. I have had the advantage of working across Africa with various civil society organisations and their stories are not different from that of the Zimbabwe Project Trust.



Swimming against the Tide

Bhekinkosi Moyo

Against The Odds: A History of the Zimbabwe Project Trust

By Mary Ndlovu

Weaver Press and ZimPro, 2012, 420 pages, \$ 38.95

ISBN-10: 1779221681

continuous play with programming and relations-building in the context of organisational changes. Fowler's work resonates with Ndlovu's; each traces an institution's life, showing how that institution grows and responds to contexts. Both authors are also internationals, Fowler being of British origin and Mary of Canadian origin based in Africa with a lot of experience in the sector.

It is Ndlovu's book however that is of interest for us here. She traces the concept and formation of the Zimbabwe Project in exile, its activities during the liberation struggle, focusing mainly on refugees in such countries as Mozambique, Zambia, UK, etc. She then traces the life of the organisation as it responded to the new developments of the early 1980s. The organisation relocates from London to Zimbabwe to respond to issues around demobilisation and mobilisation of the ex-combatants. As a logical step, the organisation immediately sees its work as cut out in the area of empowering ex-combatants; as such, its focus in 1981 on cooperatives seems appropriate and a welcome move. That the cooperatives fail later on is another matter. Ndlovu then follows through to discuss the various forms that the organisation assumes once in Zimbabwe as it responds to the ever-changing developments in politics, economy and donor relations, among other factors. Thus, from a humanitarian organisation, the Zimbabwe Project Trust morphs into cooperatives training through its Community Mobilisation and Training (CMT), to savings and credit schemes, land resettlement and then back to humanitarian assistance. In all these various stages, a number of important factors emerge that merit discussion in this review.

The first is political. From the beginning of the project, there was always a relationship with the political class. It was because of the war of independence that a number of refugees emerged and the project responded to address the challenge of refugees. To do so, the project had to work closely with the liberation movement leaders in such areas as identification of the refugees, logistics and anticipating factors that could scupper the success of the project. As the organisation relocates to Zimbabwe and begins addressing issues of ex-combatants, the project had to structure its relations with the government on the one hand and the ex-combatants on the other. During this time, the government does not seem interested in the welfare of the ex-combatants and they become the constituency for the project. However, when the government, and in particular ZANU PF, runs into trouble with the economic crisis and the threat of the opposition, ex-combatants become an asset for the party and as such are co-opted by it – leaving the project to impact negatively on programming. The relationship that

develops between the Zimbabwe Project Trust and war veterans, as they were later to be called, is very intriguing as they are manipulative and a threat to the very existence of the project, especially in the Victoria Falls area. And the relationship with the state is symptomatic of its general relationship with other NGOs in the country. It views them as a threat and therefore vigilance is always called for. This comes out very clearly in the various stages of the organisation, whether it is sister Janice using her friends in government to get what she wants or the state devising various methods to frustrate the activities of the project – conduct so familiar in the life of any NGO in Zimbabwe.

The second factor is the usual one of funding. The project goes through various phases of funding and relationship with donors. Starting with flexible funding, the organisation goes through project funding, capacity development and partnerships. Having had Novib for a long time providing it with core funding, the project finds itself at some point threatened financially

when the main donor decides to cut back on funding and also adopts new frameworks such as Results Based Management Framework. A lot can be said here but the main point is that what the project experienced is not divorced from the many donor regimes and changes that have taken place over the last years. This is not peculiar to Zimbabwe or to the project but is a global phenomenon.

The third factor is that of people. The role played by the various directors, board members and donor contacts is very important for any organisation. The same is true of the Project. A director like Judith Todd had lots of contacts both within the country and internationally. This helped the project in securing financial support and political goodwill. The same is true with Themba Nyathi, who went on to join politics. How each individual influenced the direction of the organisation is detailed in Ndlovu's book. There were other influential people both within the organisation, for example some board members, but also from without, such as program officers on the donor side.

There are other factors covered in the book such as systems and operations, accountability, strategy and monitoring which I have not discussed. This is simply because I wanted to make the point that what Ndlovu has chronicled is real time analysis of an organisation as it navigated the different waves in the sea of political and economic changes. The book is a must read for all interested in policy work, organisational development, donor-grantee relations, governance and the overall political economy of civil society organisations.

References

- Fowler, A., 2012, *ACCORD's Transformation: Overcoming Uncertainty, 1976-2010*, Nairobi: ACCORD.
- Nyarota, G., 2006, *Against the Grain: Memoirs of a Zimbabwean Newsman*, Cape Town: Zebra Press.

The book under review spans an impressive range of cultural development and change in northern Ethiopia/Eritrea. While mainly focusing on the Aksumite state, the book also discusses its precursor(s) in Pre-Aksumite times as well as its dynastic successors – i.e., the 'deep history' of this state. The book brings together a very wide range of information – textual and historical (from both internal and external sources), archaeological, architectural, art, historical, and technological, as well as numismatics evidence. Perhaps most important, it includes a coverage of more recent archaeological evidence, recovered since 1993, when archaeological research resumed in this part of Africa after a long period of socio-political conflict. While not all scholars in these different disciplines will agree with every interpretation in this book, Phillipson is to be commended for bringing together so much material for the long-range view, which also offers scholars many points of debate. The book is a much more in-depth study of Aksumite civilization than Stuart Munro-Hay's 1991 book, *Aksum. An African Civilisation of Late Antiquity*, and will definitely replace this book as the standard reference.

Phillipson states that this book is for three different audiences. The first are specialists in studies of the northern Horn of Africa. The second are archaeology students at Ethiopian universities, for which it will certainly prove useful. For the third intended audience, less specialized readers, including visitors and tourists to Ethiopia, the book seems less accessible because

A New Look at Aksum

Kathryn A. Bard

Foundations of an African Civilisation. Aksum & the Northern Horn

1000 BC – AD 1300

by David W. Phillipson

James Currey, 2012, \$70, ISBN 978-1847010414/15

of its detailed coverage of the topics, but it is exactly this detailed information which makes it useful to the other audiences. Of importance here is that footnotes are at the bottom of each page and not in the back of the book – and thus are much more easily accessible to the scholar and student. There are also a number of line drawings of admirably reconstructed monuments/architecture, which greatly help to illustrate the book's text.

The kingdom of Aksum is discussed in thirteen thematic chapters: an introductory summary; a discussion of the kingdom's linguistic history; relevant textual sources; the emergence and expansion of the state; Aksumite kingship, politics and religion; subsistence practices, including farming and herding; urbanism and non-funerary architecture; burials; Aksumite technology, material culture and



coinage; foreign contacts; and Aksumite decline and its political successors. Phillipson notes the differences in dates given for the end of the Proto-Aksumite period, when there is the earliest, best preserved evidence of Aksumite culture on Bieta Giyorgis hill (excavated by the expedition of the University of Naples 'l'Orientale' and Boston University, 1993-2003) to the northwest of Aksum. But he does not recognize this classification as having a larger regional and cultural significance. Nor does Phillipson recognize the internal scheme of Aksumite phases of the archaeological investigations on Bieta Giyorgis hill based on absolute and relative dates obtained through controlled stratigraphic associations at the settlement of Ona Nagast. While it is useful to look at the broader range of development of Aksumite culture, the distinction of internal phases, based on

the evidence of the material culture, is also helpful in order to recognize significant changes over the course of this 700 plus year sequence.

In Chapter 3 (in the book's Part I, 'Before Aksum'), Phillipson discusses the evidence of Aksum's precursor in the northern Horn, the so-called 'kingdom' of Da'amat. Much less is known about the first millennium BC in the northern Horn than about the next millennium, and problems discussed here include what polities developed there before Aksum. Ongoing excavations in northern Ethiopia of sites of this period will hopefully expand what we know about it; but for the present, this is a useful summary. However, in terms of the concept of the earlier land of 'Punt' (Chapter 2, The Northern Horn 3000 Years Ago), Phillipson does not recognize that Punt is only known because of its mention in Egyptian texts of the third and second millennia BC; and without these texts no one would ever have conceived of such a specific place. So ancient Egypt is the starting point for studies about the land of Punt, thought to be located in the southern Red Sea region and where the ancient Egyptians obtained exotic materials, especially incense, as well as ivory and ebony. Rodolfo Fattovich has also done archaeological investigations in the Kassala region of eastern Sudan, which suggest a hinterland region of Punt where these materials were obtained – as well as the cultural input of this region to later developments in the northern Horn. More information about this cultural input from the western hinterland would have been useful.

Perhaps the weakest part of Phillipson's book relates to the evidence he cites for Aksum's 'Decline and Transformation' (Chapter 16). Explaining that phenomenon by the accelerated debasement of gold coinage after the sixth century (p. 210) related to exhausted auriferous deposits in the region of Aksum is a narrow interpretation that does not take into account the textual and numismatic evidence, not to mention broader-scale

events, historical and economic, within the kingdom as well as external ones. But perhaps the biggest problem with this chapter (as well as the next one) is the over-interpretation of the historical and political implications of the churches in eastern Tigray. To make inferences about political organization and change on the sole basis of churches, with a problematic relative chronology, is a weak argument; more must be known archaeologically about Late/Post-

Aksumite times before such inferences can be made.

Two minor problems of this book should be cited: 1) the readability of this book would be greatly improved with a larger font, and 2) more site maps, placing all of the sites mentioned in the text, would be helpful.

Overall, the book is an important work. It contains a wide range of data on the development of this early African

civilization from a long-range view, including what preceded and followed this state. It will certainly be a useful source of information for scholars and students of ancient Aksum. David Phillipson is to be congratulated for the meticulous scholarship represented in this volume, and his capable synthesis of material and evidence relating to this remarkable early state.



Etablir une synthèse sur l'état de la sociologie francophone en Afrique, telle est l'ambition du présent ouvrage qui a été dirigé par les sociologues Monique Hirschhorn (Université de Paris Descartes) et Moustapha Tamba (Université de Dakar, Cheikh Anta Diop). Les deux auteurs y reprennent les actes du colloque « *les vocations actuelles de la sociologie* » qui a été organisé à Dakar en avril 2007.¹

Les dix-neuf articles sélectionnés, constituant cette édition, examinent l'émergence de cette discipline en tant qu'enseignement et recherche et les rapports ambigus qu'elle a entretenus, dans le passé, avec l'Etat colonial et, par la suite, avec les Etats nationaux. Sur les onze pays africains ayant fait l'objet des articles retenus dans cette production, il n'y a en dehors de la Tunisie pour le Maghreb que des États subsahariens qui sont représentés.

Cette publication est structurée en trois parties. La première traite de l'évolution de l'enseignement des sciences sociales dans certains des pays cités et ce, à travers le contenu des programmes enseignés, les effectifs des étudiants ou les encadreurs. La deuxième, intitulée « *enjeux actuels de la sociologie* », permet aux quatre contributeurs de revenir sur des questions philosophiques, ou plus exactement épistémologiques des sciences, d'une manière générale, et de la sociologie, en particulier. En posant le statut de la recherche dans les pays africains, ces professionnels se demandent, d'autre part, s'il faudrait faire une distinction entre la recherche appliquée et la recherche fondamentale. Bien que cette problématique soit relativement ancienne, elle se pose dans les sociétés subsahariennes en termes d'utilité de l'anthropologie et de la sociologie d'aujourd'hui, et ce en opposition à un certain académisme qui a prévalu durant le XXe siècle.

Enfin, la troisième partie met en exergue des recherches faites par des autochtones sur des thématiques qui intéresseraient plus ou moins les populations et les chercheurs locaux, mais aussi, les stratégies et les scénarios mis en œuvre pour produire des savoirs.

Quel(s) rôle(s) pour la sociologie en Afrique ?

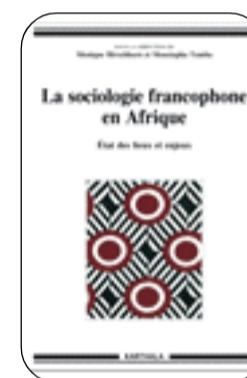
Ahmed Yalaoui

La sociologie francophone en Afrique Etat des lieux et enjeux

par Monique Hirschhorn et Moustapha Tamba (Sous la dir.),
Paris, Editions Karthala, 2010, 373 pages,
ISBN 978-2-8111-0289-0

Naissance de la sociologie en Afrique

En peu de pages, Boubacar Ly livre des informations précieuses sur l'histoire de la sociologie en France et en Afrique, depuis que celle-ci se fut autonomisée dans le cadre d'un enseignement couronné par une licence universitaire. Premier enseignant sociologue Sénégalais à Dakar, Ly faisait partie de la deuxième promotion des sociologues qu'a connue la Sorbonne en 1959. Ainsi, il apprend, explicitement, au lecteur francophone que l'enseignement de cette spécialité a commencé à la Sorbonne en 1958, et implicitement, tout le retard cumulé, comparativement au premier département de sociologie créé dans le monde à Chicago en 1892. Bien que le(s) fondateur(s) de celle-ci soit (soient) d'origine française, elle fut, dans le pays d'Auguste Comte, incapable de rompre le cordon ombilical entre la philosophie et la morale.² Le « bricolage » (*les guillemets de Boubacar Ly*), qui a accompagné l'enseignement de la nouvelle discipline, sans que cela ne soit péjoratif, était initié par les Labrousse, Gurvitch, Aron, Bartoli, Bastide et, par la suite, Duvignaud et Bourdieu. On y trouve, aussi, des indications permettant de retracer le contexte d'alors, telles que les polémiques entre Gurvitch et Lévi-Strauss, Gurvitch et Aron ainsi que le contenu du diplôme de la sociologie qui, en dehors de l'année propédeutique était composée de quatre certificats : sociologie générale, psychologie sociale, économie politique et sociale et, enfin le dernier qui était optionnel, celui de démographie ou d'ethnologie. En



Afrique, la sociologie commençait à être enseignée à partir de la fin des années cinquante du siècle passé : République Démocratique du Congo (1954), Tunisie (après 1956), Côte-d'Ivoire (1978), République Centrafricaine (1981), Burkina Faso (1980), Sénégal (1992), Tchad (2003)... Dans certaines universités africaines, cette discipline s'est vue octroyer le statut de *maturité* en tant que département à partir des années soixante du même siècle; d'autres l'ont acquis, relativement, tard : (République du Congo démocratique 1971, Congo Brazzaville 1973, Côte d'Ivoire 1978, République Centrafricaine 2004...)

Si le sort du département de sociologie du Sénégal, l'un des plus anciens en Afrique, fut la fermeture de 1968 à 1999, soit durant deux décennies, ce ne fut pas là une exception ; ces institutions se distinguaient en effet soit par un état de léthargie et de tâtonnements, soit par la remise en cause de leur existence, comme il a été décrit précédemment. De telles démarches étaient justifiées par des considérations politiques, selon les contextes de chaque pays, ou par des considérations économiques qui postulaient l'absence d'utilité de ce type de savoir.

Colonialisme et sociologie

Pendant la colonisation, l'ethnologie et l'anthropologie furent les deux domaines privilégiés, voire hégémoniques, des sciences sociales, susceptibles de produire un savoir sur la société traditionnelle africaine à des fins pratiques; savoir qui fut contesté, d'ailleurs, par les pouvoirs postcoloniaux et par l'élite de la corporation sociologique. Qu'ils soient des politiques ou des sociologues, ces derniers tout en succédant au pouvoir colonial, suite à la vague des indépendances des années cinquante et soixante du siècle révolu, entretenaient des rapports conflictuels avec le couple ethnologie/anthropologie. Bien que ces relations aient fait l'objet d'une littérature, relativement répandue et connue, nous citerons, ici, deux positions, sans équivoque ; l'une politique et l'autre savante lesquelles, d'ailleurs, se rejoignent.

A titre d'exemple, François Rajaoson (université d'Antananarivo), évoque « *le foisonnement des travaux ethnologiques et ethnographiques* » aux XVIIIe et XIXe siècles sur Madagascar et que « *les œuvres relevant des sciences sociales et humaines produites au cours de cette période ont été pour l'essentiel orientées vers la préparation de la colonisation* » François Rajaoson, p.131).

Pour étayer ce jugement, ce dernier prête au général Galliéni qui a dirigé Madagascar de 1896 à 1905, l'idée selon laquelle : « *Combiner l'action politique et militaire pour prendre possession du pays ; en même temps entrer en contact intime avec les populations, chercher à connaître leurs tendances, leur état d'esprit et s'efforcer de satisfaire à leurs besoins pour les attacher par la persuasion aux institutions nouvelles.* » (Galliéni, 1908:47, cité par F. Rajaoson, p.133).

Dans la même finalité, un réquisitoire politique, acerbe, contre l'ethnologie est développé par le ministre algérien de l'enseignement supérieur et de la recherche lors du XXIVe congrès international de sociologie, tenu à Alger, en 1974. « *Il s'agissait pour elle de fournir les informations sur le mode d'organisation sociale, politique, économique des*

peuples à conquérir ou en cours de conquêtes... elle constitue un système parfait de justification d'un passé révolu, et par là même elle représente un danger scientifique.. »³ (Mohamed Seddik Benyahia, p.35).

Le contenu de ces disciplines était considéré comme *colonialiste*, c'est-à-dire supposé préparer les populations autochtones à accepter, d'une manière ou d'une autre, la colonisation au projet duquel elles (disciplines) étaient intégrées en prônant l'état stagnant, voire invariant de ces sociétés. Logiquement, cette dite affirmation ne saurait plus être défendable, depuis l'avènement des Etats nationaux, lesquels auraient pu imprégner leur contenu de la dimension anticoloniale au lieu de remettre en question leur existence.

Dans la même perspective, l'analyse critique de ces disciplines, notamment la sociologie, vis-à-vis des structures d'autorité et de pouvoirs d'alors, constitue un autre paramètre dans le rapport qu'elles entretiendront par la suite, avec l'État national postcolonial.

Des rapports ambigus

Les rapports du savoir social (notamment sociologique) et du politique se caractérisent, effectivement, par plusieurs variables. Pour les appréhender dans leur complexité, trois remarques s'imposent ici.

1. Après la chute du système colonial, rares étaient ceux parmi les politiques et spécialistes africains qui s'opposaient à la tendance générale qui ne voyait dans l'anthropologie et l'ethnologie que des disciplines compromises avec le passé colonialiste.

2. Les pouvoirs publics des pays nouvellement indépendants, ayant succédé aux régimes coloniaux, vont adopter soit une attitude critique vis-à-vis des sciences sociales, en particulier la sociologie, soit une attitude apologétique. Parmi les cas qui s'inscrivent dans la première tendance, citons celui de la République Centrafricaine, notamment avant 1980, où « ... la sociologie et la philosophie étaient considérées comme des savoirs rimant avec opposition, subversion et révolution » (Valetin Nga Ndongo, p.38).

Il faut attendre le divorce, en 2004, entre ces deux disciplines, et la mise en place d'un département de sociologie pour que celle-ci puisse s'autoproclamer autonome et connaisse son véritable *envol*, c'est-à-dire trente-trois ans après la création de l'université de Bangui en 1971, la première dans le pays. En Côte-d'Ivoire, les deux types de savoirs ne sont pas mieux lotis, « la sociologie et la philosophie ont été toujours vues comme des disciplines d'agitation, de désordre, de renversement de régimes » par les décideurs politiques (D. Joachim Agbroffi, p.107).

3. Dans la seconde attitude que l'on qualifie d'apologétique, celle-ci se distingue par une vision socialisante et hégémonique, que l'institution universitaire développait et qui rejoignait, d'autre part, les mêmes préoccupations que celles des pouvoirs politiques, c'est-à-dire l'analyse critique du monde rural, le dualisme des structures, la conception développementaliste et, enfin, la critique du libéralisme qu'il soit économique ou politique (François Rajaoson, p.136). Elle justifie, voire légitime, pour ainsi dire, les décisions prises par les systèmes politiques en place, lesquels se qualifient de socialistes (ou prétendent l'être) en opposition au courant libéral, en particulier.

L'utilitarisme des sciences sociales

Cette logique, explicite et à plusieurs variables, s'accompagne d'un autre discours prônant l'utilité des sciences sociales comme condition *sine qua non* de leur existence et ce, au détriment de leur caractère académique.

On peut citer quelques positions d'hommes politiques africains faisant prévaloir l'utilitarisme de ces savoirs comme une priorité stratégique.

Le président de la Côte-d'Ivoire s'est opposé à l'appellation du département de sociologie, lorsqu'il fut décidé d'en créer un, préférant l'ethnologie. Son prétexte était « *que ce qui est important pour les Ivoiriens et le reste du monde est la connaissance des ethnies, non la révolution de chacune de ces ethnies par une discipline* » (D. Joachim Agbroffi, p.123).

De son côté, le président sénégalais a déclaré ouvertement en 2002 que son pays « *n'avait pas besoin de sociologues et de philosophes* », tout en conseillant aux étudiants de choisir l'étude du droit et des finances au lieu des disciplines qui seraient non rentables pour le pays (Paul Diedhiou, p.145).

Six ans après cette date, un autre responsable politique, en l'occurrence le président algérien, estimait que « *l'avenir est aux sciences exactes et aux technologies, non aux sciences sociales* ».⁴

Généralement, les décideurs politiques privilégiennent la « rentabilité » à court terme et reprochent le manque de solutions pratiques,⁵ notamment des sciences dites sociales, aux questions de développement.

De leur côté, les sociologues considèrent l'*expertise* comme un écueil majeur dans le présent et l'avenir de ces sciences et dénoncent le statut de « sociologues de ministère » (Claude Javeau, p.200)

Devant de telles situations sociales, dans la plupart des cas explosives, ces spécialistes négocient des parts de moyens financiers déjà limités et exigent des délais relativement longs pour proposer, à la fin, des solutions tardives à des situations nécessitant, fréquemment, des réponses rapides pour y faire face.

Si « l'utilité sociale » reste à définir, les décideurs, de leur côté, constatent que l'enseignement et la recherche, demeurent les deux secteurs qui emploient le plus dans les pays africains, alors que l'environnement de l'université exige des compétences et des formations spécialisées de haut de niveau. Les flux des étudiants, dans ces disciplines, mettent en exergue, d'autre part, le rapport conflictuel entre l'institution formatrice et les débouchés où il y a un surplus au profit du premier.

Ainsi, dans ces domaines, les différents intervenants parlent, de plus en plus, d'une sociologie professionnelle qui « *devrait être réservée aux métiers* » en opposition à une sociologie académique (Armel Huet, p.238).

Conclusion

Il ne serait pas aisément de mettre en évidence tous les objets abordés dans cette édition. Elle demeure bien fournie en données quantitatives sur la formation théorique de la sociologie dans les pays subsahariens francophones, notamment dans les universités du Cameroun, du Tchad, de la République Centrafricaine, du Congo Brazzaville et du Sénégal. Comme l'on trouve des programmes d'enseignement détaillés, des intitulés de modules ainsi que des éléments les composant, c'est-à-dire les unités de valeur. En conséquence, des chapitres de ce livre sont, aussi, jalonnés, selon les pays, de tableaux sur les effectifs du personnel enseignant, des étudiants et de thématique de thèses soutenues dans les dernières années.

Sans doute, la pratique anthropologique et sociologique est confrontée à des questionnements épistémologiques dans la plupart des pays africains ayant fait, ou non, l'objet de ces contributions. Parmi ces finalités, citons l'ambition d'un universitaire africain pour une anthropologie utile et, en même temps, (re)construite par les africanistes, laquelle paraît une tâche

difficile à réaliser. Celui-ci, et avec une forte conviction, martèle que « *cette anthropologie, si elle ne s'est pas encore parfaitement construite, est au moins en voie de prendre forme* » (Lamine Ndiaye, p. 226).

A cette fin, l'auteur nous incite à chercher les contours de cette configuration, et à préciser le fondement thématique de cette réalité anthropologique négro-africaine pour qu'elle puisse être, un jour, « *africanisée* ». Tout en énumérant ici les différents thèmes proposés, et susceptibles de constituer le socle cognitif de la science sociale *africanisée*, il importe de se demander si le contexte qui s'est globalisé permettrait une spécificité africaine ? Des participants à cet ouvrage soumettent à la réflexion un ensemble de pistes ou de paradigmes : *genre, anthropologie de la maladie sida, santé, art, confréries, conflits, religions, mondialisation, participation et démocratisation...*

Cette démarche annonce, prématièrement, la tenue d'un colloque à Kinshasa sous le titre « *Désoccidentaliser la sociologie, pour quelle sociologie africaine ?* », programmé par l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française (AISLF) en novembre 2012, avant d'être reporté pour 2013. Il reprendrait les préoccupations des rencontres antérieures parmi lesquelles celle de Dakar de 2007 dont les actes constituent l'objet de cette publication. Ce titre provocateur *Désoccidentaliser la sociologie* est le titre, aussi, du livre de Laurence Rouleau-Berger publié en 2011.⁶ Augure-t-il quelque chose d'important ? C'est l'un des mérites de cet ouvrage collectif. Enfin, par les données qu'il contient et les questionnements qu'il pose, il sera, sans doute, une référence pour la discipline et la région concernées.

Notes

1. Lors de ce séminaire, organisé les 18-20 avril 2007 à Dakar (Sénégal), par l'Association internationale des sociologies de langue française (AISLF) et les deux universités sénégalaises Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD) et Gaston Berger de Saint-Louis, les contributeurs, venant de seize pays, ont passé en revue l'état de cette discipline en Afrique à travers plus de quarante communications.
2. Emile Durkheim l'a instituée en tant que discipline autonome en 1895 à Bordeaux ; cette date coïncide avec la parution de son ouvrage *Les règles de la méthode sociologique*.
3. Mohamed Seddik Benyahia, ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique, *Allocution d'ouverture*, XXIVe Congrès International de sociologie, Alger 25-30 mars, 1974, Office des Publications Universitaires, tome I, p.35.
4. Avant qu'il pondère, en 2009, cette déclaration : « *la nation a toujours besoin des sciences sociales et humaines pour promouvoir la culture et son identité et assurer une dynamique équilibrée* ».
5. Même aux Etats-Unis d'Amérique, le statut de ces sciences n'est pas clairement défini, voir Hubert Blalock, 1973, *Introduction à la recherche scientifique*, Editions Duculot.
6. Laurence Rouleau-Berger, 2011, *Désoccidentaliser la sociologie. L'Europe au miroir de la Chine*, Paris, Editions de l'Aube.

Dépuis l'éclosion de ce qui fut baptisé Printemps arabe, en vue de faire l'analyse du phénomène et de tenter de l'asseoir dans le futur, un grand nombre d'ouvrages a été publié et de rencontres scientifiques organisées.¹ C'est dans ce contexte que le Laboratoire Diraset-Etudes maghrébines de la Faculté des sciences sociales de Tunis et l'Association tunisienne d'Anthropologie sociale et culturelle (ATASC)² ont pris l'initiative d'un colloque international organisé les 2, 3 et 4 mai 2013 à Tunis autour de la thématique de La Révolution tunisienne : compromis historique et citoyenneté politique. Dès le premier paragraphe de l'argumentaire proposé aux participants, il est annoncé que « l'objet de cette rencontre est de consolider nos connaissances sur la diversité des processus historiques de la gestion de la tension et des contradictions entre deux ordres de valeurs. Les premières sont des valeurs individualistes et libérales de l'éthique et de la citoyenneté politique; les secondes sont des valeurs holistes à vocation anti-libérale des identités collectives nationales. Ces deux ordres procèdent de compromis historiques instables, entre une dimension culturelle séculière et une dimension culturelle religieuse ». En fait, cette initiative faisait écho aux préoccupations désormais affichées par la société civile et la société politique, quant à la réélaboration d'une « identité collective tunisienne », définie depuis l'indépendance du pays en 1956 par le paradigme élaboré sous le régime de Bourguiba de la tunisianité qui ne mettait, selon les organisateurs, l'accent que sur la dimension de la sécularité.

L'évolution qui s'en est suivie depuis ces deux années ayant suivi la Révolution imposerait cependant avec l'émergence en force sur le plan socio-politique des courants islamistes, un nécessaire réajustement qui prendrait en ligne de compte le facteur identitaire religieux, tout en préservant l'essentiel des acquis du processus en cours, c'est-à-dire l'émergence d'une citoyenneté dont la Tunisie serait un précurseur dans le Monde arabe. De là, découlerait la nécessité de s'orienter vers un compromis historique dont il s'agirait de délimiter les contours. Pour cela, les initiateurs de la rencontre avaient proposé un programme centré bien entendu sur « la dimension historique de l'expérience tunisienne » avec les interventions de Abdelhamid Hénia (Laboratoire Diraset et Université de Tunis), « Genèse du statut de l'individu citoyen en Tunisie du XVIII^e au XX^e siècles », Fatma Ben Slimane (Diraset et Université de Tunis), « Sur la première expérience constitutionnelle en Tunisie au XIX^e siècle », Hichem Abdelsamed (Diraset et Université de Tunis), « Sur les débuts de l'indépendance, 1954-1956 » et Chafik Sarsar (Université d'El Manouba), « Sur la Constitution de 1959 ». Les deux premiers intervenants nous dressent un tableau qui indique l'émergence dès le XVIII^e siècle des notions de Watani (au sens d'habitant du territoire), de Noukhba (élite), différente de la notion

Penser la Révolution en Tunisie et dans le Monde arabe : quel contenu pour un compromis historique ?

Hassan Remaoun

de Khassâ qu'on pourrait traduire par aristocratie, de Raâia (sujets), révélateurs de l'émergence d'un Etat territorialisé et d'individus-raâia c'est-à-dire 20 pour cent de la population (des citadins) qui, d'après le registre des impôts, étaient dégagés de l'emprise communautaire et tribale. Le Pacte fondamental de 1857 (assez similaire au Pacte ottoman de 1856) décidera par la suite du principe de l'égalité des individus, quelle que soit leur confession, et alors que l'esclavage avait déjà été aboli. On verra de même apparaître le terme de Tunsî ou Ahl el Mamlaka, pour désigner les habitants de la Régence.

Il y a là un éclairage fort utile que nous apportent deux historiens ottomanistes et qui sera enrichi par les deux contributions suivantes présentées par des contemporanistes, politologues et constitutionalistes. A la veille, puis dans les premières années de l'indépendance, la situation est caractérisée par les négociations entre nationalistes et gouvernement français de la IV^e République, la lutte entre partisans de Habib Bourguiba et de Salah Ben Youssef puis la déposition du Bey et l'instauration de la République. Par ailleurs, si le discours religieux avait été mobilisé lors de lutte d'indépendance depuis 1956, la religion allait largement continuer à être instrumentalisée, au gré du pouvoir politique. Bourguiba réussira ainsi à marginaliser l'institution de la Zitouna en imposant un « féminisme d'Etat », tout en accordant une priorité à la nationalité sur le statut de citoyenneté (comme cela pouvait être le cas un peu partout dans le monde lors des montées du nationalisme). C'est ainsi que si la Constitution de 1959 reconnaissait l'islam comme religion de la Tunisie, et l'arabe sa langue, la souveraineté populaire (au sens de Rousseau) et la division des pouvoirs (au sens de Montesquieu) étaient reconnues. Le système politique va s'orienter cependant vers un régime de parti unique et un caractère de plus en plus autoritaire concentré autour de la personnalité du « Combattant suprême », Habib Bourguiba. Zine el-Abidine Ben Ali prendra plus tard la relève (en 1987) en usant de ce qui a pu ressembler à un putsch mais sans le charisme de son prédécesseur déchu.

Cet éclairage d'ensemble sur des moments marquants de l'histoire moderne et contemporaine du pays nécessitait cependant d'être replacé dans le contexte de la Tunisie post-révolutionnaire. C'est dans ce sens que sont intervenus Kelhoum Sâadi-Hamda (Sorbonne Nouvelle-Paris III) en abordant la question : « Islam et

citoyenneté, un compromis possible » et Zine el-Abidine Hamda (journaliste-écrivain, Paris), celle de « L'exception tunisienne pour un compromis historique ». Il s'agirait pour la première de « déconstruire » ce qu'on appelle Islam, en vue d'une libération de la tradition rationnelle et de mettre en exergue la place de l'individu et de l'universalité dans le Message prophétique. Le second reviendra sur l'historique institutionnel et culturel à l'époque moderne et contemporaine pour développer l'idée d'une exception tunisienne qui permettrait de sortir de la Chariâ tout en étant dans l'islam et dépasser le compromis politique de la Constitution de 1959, pour s'orienter vers un véritable compromis historique. Il restait cependant à définir le contenu de cette notion autour de laquelle s'articule la problématique du colloque à en préciser les objectifs aujourd'hui.

Les interventions de Mahmoud Ben Romdhane et de Abdelkader Zghal (tous les deux du Laboratoire Diraset et de l'Université de Tunis) essaieront de s'atteler à la tâche. Le premier rappellera que le concept de compromis historique a commencé à être forgé dans les années qui suivirent la crise de 1929, en rapport aux Etats Unis avec le Fordisme et le New Deal pour être développé dans les années 1970 par des dirigeants du Parti communiste italien pour penser leurs relations avec les catholiques puis dans l'Afrique du Sud de la fin du système de l'apartheid. Comme ailleurs, en Tunisie ce projet devra constituer un enjeu lié à une série de « batailles sourdes » menées au sein de la société et parmi lesquelles on pourra retenir celles portant sur :

- les libertés et la volonté de les contenir ;
- la paix et la sécurité ;
- l'indépendance et la séparation des pouvoirs ;
- le rapport entre islam populaire et islam wahabite ;
- un pacte de sécurité mutuelle pour les partenaires (au sens de Lay Diamond) ;
- la direction du processus des élections (la troïka au pouvoir ou l'UGTT par exemple).

Abdelkader Zghal, qui est l'un des initiateurs de la rencontre (avec Abdelhamid Hénia), rappellera pour sa part que la demande actuelle de citoyenneté a été portée par un nouveau secteur minoritaire de la société avec les moyens technologiques disponibles, et serait à rapprocher de la Glorieuse Révolution anglaise de 1688-1689, même si l'imaginaire est encore dominé

par les effets de la Révolution française de 1789. C'est ainsi qu'en Angleterre fût instaurée l'Eglise anglicane comme religion officielle, mais avec la proclamation de la liberté de la presse et des droits de l'homme. Ce fût-là la voie d'un compromis historique entre aristocratie et bourgeoisie dont il faudra s'inspirer pour la Tunisie d'aujourd'hui dans un contexte socio historique bien sûr assez différent. Pour cela, devait-il préciser, il faudra cependant transcender la vision dominante, mais non pertinente d'un espace divisé entre modernistes et islamistes.

Nous voyons ainsi combien l'intérêt du programme de ce colloque peut résider aussi dans la perspective comparatiste annoncée en fait dès la première journée de la rencontre avec quelques six contributions. C'est ainsi que Mounir Fendri (Université de la Manouba) et Ridha Tlili (Diraset, Université de Tunis) ont abordé des cas européens, le premier avec la chute du mur de Berlin et la réunification allemande « une révolution pacifique », le second avec une présentation de « la transition démocratique en Espagne : nationalismes et identités plurielles ». Il en sera de même avec l'approche des cas turc et algérien. Pour ce qui est de la Turquie, Ferhat Kentel (Université d'Istanbul) traitera de « la Révolution et le thermidor de l'AKP » et Samim Akgönül (Université de Strasbourg) de « la construction nationale turque et la question de la citoyenneté : ethnie, religion, langue et classe sociale ». La situation algérienne sera traitée par Noureddine Amara (Chercheur, Algérie) pour ce qui est de « la nationalité algérienne post-indépendante, 1958-1963 : le compromis historique comme oubli de la citoyenneté », ainsi que par Ahmed Ben Aouam (Université de Perpignan) qui abordera : « le compromis historique comme négociation permanente de l'inégalité des forces dans l'accès au pouvoir et dans sa conservation : le cas de l'Algérie ».

Nous ne nous étendrons pas sur l'expérience de ces quatre pays, dont la présentation aura contribué largement à approfondir un débat auquel auront participé bien sûr tous les intervenants cités mais aussi ceux qui ont animé la table ronde ayant pour intitulé : « compromis historique et citoyenneté-débats actuels », ont présenté les synthèses des différentes journées ou en prenant la parole comme auditeurs. On pourra donc ajouter ici au moins les noms d'Ahmed Ounnaïes (ancien diplomate et ministre, Tunis), Fatima Zohra Guechi et Ahmed Haddad (Université de Constantine), Amira Aleya-Sghaier (IHSM et Université de la Manouba), Lilia Bensalem, Mahmoud Kamarti, et Sami Bergaoui (Université de Tunis et Dirasset), Kmar Bendana (ISHMN, Tunis) et Hassan Remaoun (Université d'Oran et CRASC). Il sera difficile de rendre compte de l'étendue et de la richesse des débats suscités au cours de ces trois journées par la problématique et les différentes contributions. Aussi, nous contenterons nous de faire dans

l'arbitraire pour sélectionner quelques-uns des questionnements et remarques suscités en y ajoutant bien sur nos propres observations et commentaires. C'est ce que nous ferons à travers six entrées qu'il nous a semblé utile de distinguer, même si elles peuvent se recouper.

La question des forces en présence et des ressources disponibles

Le débat était bien entendu centré sur la Tunisie afin de trouver une issue à la confrontation actuelle au sein de la société et des forces politiques sur la question de la sécularisation et du rapport au religieux, ceci non en vue d'éliminer le conflit comme l'expliquait Ahmed Ounnaïes, mais pour l'orienter vers une solution non violente. Se pose bien entendu la nécessaire approche des forces en présence, en gros la troïka, alliance politique composée du mouvement islamiste Ennahda, avec la plus forte représentation à l'Assemblée Nationale Constituante (ANC), et de deux partis centristes ou de centre gauche, plus séculiers, et l'opposition représentée par des organisations centristes ou de gauche. Un parti récemment créé Nidâa Tounes qui cherche à rassembler un large éventail allant d'anciens militants destouriens aux animateurs du syndicat historique, l'Union générale des travailleurs tunisiens (UGTT),³ semble en ce moment jouir de sondages favorables pour une possible relève. Les deux principales organisations qui pourraient être au centre de ce compromis historique seraient donc Ennahda pour les islamistes et Nidâa Tounes appuyé par la base syndicale et les fractions de la société civile qui s'étaient impliquées dès les débuts du processus de désobéissance déclenché lors de l'hiver-printemps contre le régime déchu de Benali (Lilia Bensalem a cité notamment les jeunes, les avocats, les enseignants, les journalistes et les syndicalistes de l'UGTT). Il ne s'agira pas d'une simple alliance politique, mais de l'élaboration d'un consensus national qui aboutirait à quelque chose qui ressemblerait à ce qui a été accompli par la Glorieuse Révolution anglaise de 1688 (voir plus haut). Les intervenants ont mis l'accent aussi sur l'existence de ressources historiques et symboliques qui en Tunisie remonteraient au moins au XIXe siècle : le Pacte fondamental de 1857 et la tradition léguée par les réformateurs (Ibn Abî Dhiaf, Kheireddine Etûnsî, mais aussi Tahar Haddad, Abû Kacim Echchâbî) et toute la lignée du Mouvement national jusqu'à Ferhat Hached, Bourguiba et la Constitution de 1959 (ainsi sans doute que Salah Benyoussef dont le nom a été assez peu cité par les intervenants).

L'approche comparatiste : avec les antécédents en Europe

Le problème est de savoir si le modèle anglais de 1688 est applicable tel quel de nos jours. C'est sans doute pour cela que les organisateurs ont pensé à scruter d'autres expériences plus récentes. En Europe d'abord où le cas allemand n'est pas forcément probant puisqu'il s'agit

ici plus d'un effondrement de l'une des parties (l'ex RDA), alors que n'est pas abordé le cas italien où on a dans les années 1970 tenté d'élaborer ce concept de compromis historique (avec le PCI et sur la lancée de la théorie du Bloc historique de Gramsci) pour tirer des enseignements de la chute d'Allende au Chili et penser le rapport des communistes aux Catholiques notamment (expérience qui n'a certes pas abouti mais peut donner à réfléchir)⁴. Par contre, la présentation de l'expérience espagnole a pu être stimulante, pour ce qui est du processus de sécularisation, même si le rapport aux nationalités dans ce pays, peut sembler encore instable et que rien n'empêche que l'adaptation de la démocratie à la monarchie (ou vice-versa) pourra durer dans l'avenir alors que des velléités républicaines s'expriment de plus en plus. C'est cependant là la nature de tous les compromis aussi historiques soient-ils ; ils peuvent accorder des répit plus ou moins longs, faire évoluer des situations complexes et finalement engendrer de nouvelles donne qui peuvent les rendre caduques.

Le contexte en Tunisie et l'actualité pressante ne pouvant permettre de contourner lors de cette rencontre, la présentation de pays culturellement proches et plus ou moins confrontés à des problèmes similaires et notamment les trajectoires turque et algérienne qui ont nourri la discussion.

Les cas de la Turquie et de l'Algérie

La Turquie ayant connu aussi des réformes dès le XIXe siècle (alors que la Tunisie était encore province de l'Empire Ottoman), puis une expérience de modernisation par « le haut » avec les Jeunes Turcs et Atatürk qui, avec au moins quelques points communs avec les réformes imposées par Bourguiba, avait de quoi intéresser les participants à la rencontre. L'évolution depuis l'accession de l'AKP islamiste au pouvoir et dans un contexte encore balisé par l'action d'Atatürk (paradoxalement marquée à la fois par la laïcisation de l'Etat, et par une instrumentalisation d'un islam ethnicisé et nationalisé⁵), captive en effet beaucoup depuis les récents changements intervenus dans des pays arabes et tend à être présentée comme un modèle à suivre. Le mouvement de protestation qui ébranle ce pays (en partant de la place Taksim d'Istanbul) en ce mois de juin 2013 pourrait cependant pousser à plus de nuance dans cette optique. L'impact qu'auront sur ce pays les affrontements en Syrie et la question kurde devra de même être suivi avec attention.

L'Algérie, pays maghrébin voisin de la Tunisie, mais aussi comme on a pu le faire remarquer pays qui a connu « les premières manifestations de masse dans le monde arabe (en octobre 1988) » qui ont abouti « à un projet de réformes politiques et économiques premier dans la région »⁶. L'évolution en Algérie avec la flambée de violence terroriste et contre-terroriste qui a atteint son apogée durant les années 1990, intéresse, on le comprend, comme contre-modèle,

contrairement à la vision encore dominante de l'expérience turque. En fait, ce pays colonisé dès 1830 (cela ne sera pas le cas qu'en 1881 pour la Tunisie et 1912 pour le Maroc, qui, de toute façon, avaient un statut de protectorat), connaît, selon Ahmed Benaoum, les mêmes réformes qu'en Tunisie, mais directement imposées par les Français.⁷ De nombreux travaux ont été consacrés à cette question de l'entreprise visant à déstructurer la formation sociale pré-capitaliste en Algérie et à son remplacement par l'ordre bourgeois, les Français usant alternativement de la violence militaire et de la violence symbolique à travers tout un arsenal de lois. En fait, la colonisation directe et relativement précoce imposera de même une déstructuration sociale et identitaire et une acculturation (comme l'a indiqué Fatima Zohra Guechi pour ce qui est de la langue), de même qu'un rapport à la nationalité (Noureddine Amara) qui diffèrent de ceux des pays voisins. Le processus qui a mené à l'indépendance du pays à travers une véritable Guerre de libération, le poids des militaires dans la vie politique et la confrontation violente avec l'islamisme radical particuliseront aussi ce pays.

C'est ce tout dernier aspect qui intéresse en ce moment en Tunisie même où il s'agit d'empêcher qu'Ennahdha emprunte la voie du Front Islamique du Salut (le FIS) en Algérie, et que les groupes terroristes qui commencent à voir le jour ici, n'aient la même puissance. Des intervenants ont considéré que la période sanglante qu'a eue à traverser l'Algérie, ne serait pas due à une politique « éradicatrice de l'islamisme » menée par les militaires, et à l'absence d'un projet de Compromis historique. En fait il s'agirait de ne pas confondre entre « éradication de l'islamisme » et répression du terrorisme en insistant aussi sur le fait que les contextes algérien et tunisien tout en se ressemblant sont marqués par les caractéristiques signalées plus haut, et sans doute aussi parce que la situation des années 1980 et 1990 en Algérie et dans le monde est différente de celle des années 2010. D'ailleurs, des partis islamistes activent en Algérie en déclarant accepter le jeu politique, et l'expérience algérienne devrait servir aux Tunisiens en donnant à réfléchir à Ennahda sur ce qu'il peut risquer en optant pour un rapprochement avec les groupes djihadistes qui deviennent de plus en plus actifs, et au détriment du dialogue et d'une ligne politique tournée vers l'apaisement et donc le compromis. Ghannouchi qui d'ailleurs a passé de longues années d'exil en Europe semble, comme les islamistes égyptiens (mais jusqu'à quel point ?), ou même marocains (ceux qui sont au gouvernement), jusqu'à maintenant avoir retenu la leçon. Ce sont plus tous ces facteurs combinés qui pourraient favoriser une évolution positive en Tunisie.

Existe-t-il une exception tunisienne ?

Peut-on cependant dans ce cas parler d'une Exception tunisienne dans cette

marche à la citoyenneté, comme on en a parlé pour le Maroc après les manifestations qu'a connues ce pays, ou pour l'Algérie après la révolte d'octobre 1988, où l'échec subi par les islamistes aux élections législatives de 2012 ? Il me semble que non (et je partage ici aussi le point de vue de Yadh Ben Achour), et que le Monde arabe serait plutôt au cœur d'un nœud de contradictions dont la Tunisie de la fin du régime de Benali a constitué le maillon le plus faible de la chaîne.⁸ Il y a certainement ici les antécédents d'une intervention volontariste à partir « du haut » ou des sommets de l'Etat depuis le XIXe siècle au moins, mais on pourrait retrouver des traces ailleurs dans le Monde arabo-musulman depuis que sont apparus des processus de modernisation (en Egypte par exemple⁹), même si le cas de la Tunisie se rapprocherait ainsi un peu plus des modèles ottoman puis turc. C'est ce qui semble avoir découlé de la proximité entre les réformes entamées ici et là au XIXe siècle, puis de la comparaison même forcée entre les œuvres d'Atatürk et de Bourguiba.

La piste d'une expression différenciée qui emprunterait à la fois au despotisme éclairé et au jacobinisme mériterait peut-être d'être explorée avec le degré d'impact dans différents pays. Ce qui s'est passé durant l'hiver-printemps 2010-2011 relève cependant d'un processus par « le bas » venant des tréfonds de la société, et le fait qu'il ait pu se diffuser comme une onde de choc dans de nombreux pays indiquerait l'existence d'un phénomène relevant plus d'une « dynamique globale » que du « spécifique », même si une « dynamique locale » a pu fonctionner comme boussole nécessaire à l'explosion.¹⁰ L'usage des réseaux sociaux, s'il a eu un impact réel dans la mobilisation des couches moyennes, devrait être d'ailleurs relativisé, le soulèvement s'étant d'abord déclenché à Sidi Bouzid et dans l'intérieur du pays à partir de catégories sociales subissant plus les effets de la crise sociale et sans doute beaucoup moins connectés à internet.

Compromis historique, sécularisation et aggiornamento de l'islam

En fait, l'idée développée ici est que ce qui s'est passé en Tunisie relèverait en premier lieu d'un mouvement qui a réussi à mobiliser les segments sociaux les plus larges pour aboutir à la chute de Benali avec effondrement de son régime dictatorial. En ce sens, cela relèverait d'une Révolution démocratique comme il s'en est passé dans de nombreux autres pays et à des époques différentes, et il est dans l'ordre des choses qu'on essaie de se situer par rapport à des expériences considérées comme pionnière dans le monde au point d'être parfois formalisées en modèles, et c'est le cas pour la Révolution anglaise de 1688-1689 ou la Révolution française de 1789. Si, au cours de ce colloque, c'est le premier exemple qui a retenu l'attention, cela ne renvoie nullement à une réduction du mouvement en Tunisie au précédent

anglais qui a une antériorité de plus de trois siècles. En fait, comme exprimé dans l'argumentaire, c'est le type de compromis réalisé en 1688 entre l'aspiration aux libertés publiques, celle de conscience notamment et la prédominance sinon le monopole au sein de la société d'une obédience religieuse. Il faudrait en quelque sorte chercher à cette contradiction porteuse de conflit, une solution apaisée et favorable au processus de sécularisation en cours en Tunisie et dans les pays d'Islam. Pour cela il s'agirait donc comme cela a été dit de « sortir de la shariâ tout en restant dans l'Islam ». Cela est-il possible sans entamer un processus de « sortie de la religion elle-même » (au sens de Marcel Gauchet) ?

La question n'a pas été abordée ainsi, et on a eu d'ailleurs tendance à éviter la notion de Laïcisation, même si le processus envisagé pourrait être comparable à ce que Jean Beaubert a pu qualifier de Premier seuil de la laïcité, (l'Etat répondrait à la demande sociale en religion, de la même manière que pour les demandes en scolarité, ou en politique de santé par exemple). On renoncerait donc à franchir « le second seuil » typique à l'histoire française et qui se traduirait par une rupture totale (mais l'est-elle en fait toujours ?) entre l'Etat d'un côté et les institutions religieuses de l'autre, complètement reléguées dans la sphère privée. La référence de plus en plus usagée dans des pays arabes (en Tunisie mais aussi en Egypte) à la notion d'Etat-civil pourrait aller en ce sens, la question étant cependant encore à problématiser. Sécularisation, Premier seuil de laïcisation ou Etat civil, le Compromis historique s'il est réalisé, en décidera. Encore que ce n'est que dans le tard, peut être plusieurs années ou même des décennies après qu'on pourra réellement en juger au vu d'un résultat stabilisé sur la moyenne et longue durée, et ceci les participants à la rencontre ne l'ont pas complètement perdu de vue.

Nous avons été quelques-uns à lier ce processus d'ensemble à un nécessaire *aggiornamento* de l'islam ce que la Nahda historique des fins du XIXe et début du XXe siècle ne semble pas avoir mené à terme malgré quelques avancées dans cette voie. *A contrario*, la sécularisation des sociétés européennes a été intimement liée au processus d'*Aggiornamento* du christianisme rendu possible notamment par un travail d'herméneutique largement appuyé par un usage de la pensée critique, ce qui a été en fin de compte aussi bénéfique à l'évolution de la société que de l'institution ecclésiastique elle-même.

Ce qui s'est passé en Tunisie et dans d'autres pays arabes se réduirait-il à un processus de Révolution démocratique ?

La question mériterait certainement d'être posée, ce qu'avait fait notamment Yadh Ben Achour en différenciant entre les buts que se fixent les élites et classes nanties pour qui l'objectif de la Révolution se limiterait à la fin de la dictature, et ceux tournés vers plus de

justice sociale et se recrutent parmi les catégories sociales défavorisées. De ce point de vue, plus les injustices sont criantes, plus l'impatience de ceux qui sont au bas de l'échelle sociale est légitime, même si la solution des problèmes sociaux et économiques pourrait s'avérer plus complexe et ne pas accompagner le changement politique, du moins dans l'immédiateté (comme c'est certainement le cas en Afrique du Sud par exemple). La société pourrait cependant comprendre les difficultés si elle a la conviction que ses aspirations sont prises en ligne de compte, et cela dépend aussi de la crédibilité de sa représentation politique. Par contre, si la Révolution est perçue à l'ornière seulement des classes aisées et moyennes qui annexent à leurs propres aspirations, le processus révolutionnaire en cours, cela va rendre plus acerbe les conflits sociaux et s'orienter peut être vers de graves dérives. Il s'agirait en fait de savoir si le compromis historique concerne essentiellement le rapport identitaire à la religion, ou si, de manière aussi fondamentale, il ne doit pas cibler la juste répartition des richesses matérielles dont disposerait la société. Comme sans doute pour ce qui était de la Plèbe dans la Rome antique, les classes populaires, pour être intégrées au jeu démocratique, doivent avoir leurs propres tribuns chargés de veiller à la bonne gestation d'un programme de transformations sociales. Si l'UGTT et des partis de gauche ne sont pas là pour occuper cette fonction tribunitienne, il est fort à craindre que des démagogues au sein même d'Ennahda ou d'autres tendances salafistes et d'extrême droite ne se chargent d'occuper le vide occasionné, bien entendu en usant de l'utopie religieuse pour contrecarrer à la fois les compromis portant sur la sécularisation et à la longue la justice sociale et la démocratie elles-mêmes.

Il s'agirait donc pour les intellectuels et ceux qui peuvent penser la Révolution de ne pas rester prisonniers des seuls enjeux auxquels l'Europe fut confrontée entre le XVIe et XVIIIe siècle. Ceci parce que nous sommes au XXIe siècle déjà et comme le faisait remarquer Hans Tütsch, le Monde arabe contemporain se trouve confronté à un télescopage de révolutions que l'Europe aurait successivement connues entre le XVIe et le XXe siècle : la Renaissance et la Réforme religieuse, la Contre-réforme, l'Ere des Lumières, et aux XIXe et XXe siècles, le libéralisme et le socialisme.¹¹ Et sans doute que d'autres peuvent être annoncées à l'horizon, si ce n'est déjà le cas avec les révolutions portant sur les rapports entre les sexes et les générations, ainsi que les processus vertigineux portés par le progrès scientifique et technique et les enjeux de la mondialisation et de l'état des rapports Sud-Nord de la planète. Tous ces facteurs peuvent sans doute plus ou moins avoir été exacerbés par la volonté d'en finir avec la dictature et l'usage des réseaux sociaux dont internet, et l'anonymat qu'ils peuvent procurer, mais sans s'y réduire. Une entrée par le Compromis historique,

suppose de plus en plus dans le monde d'aujourd'hui, y compris les pays arabes, la prise en ligne de compte dans les débats et les objectifs tracés, de la problématique de la complexité. Une pareille exigence semble avoir été corroborée récemment encore par l'intervention en Egypte du Mouvement

Tamarûd avec une mobilisation dont l'apogée, le 30 juin 2013, vient de pousser à la déposition par l'armée du Président élu issu du Mouvement des Frères musulmans. Ce colloque organisé à Tunis par Diraset et ses partenaires aura à sa manière contribué à ouvrir une brèche dans cette voie.

Notes

1. Parmi ces rencontres on pourra signaler :
 - Le symposium, « Algérie, Penser le changement » organisé du 1er au 3 décembre 2012 au siège du CRASC à Oran (Algérie).
 - Le congrès organisé par l'Instituto de Investigaciones Historico Sociales (IIHS) de l'Universidad Veracruzana de Xalapa (Mexique) les 22 et 23 novembre 2012 sur la thématique « Protestations et soulèvements dans le monde » (rencontre centrée sur le Monde arabe et l'Amérique latine).
 - Le colloque organisé du 17 au 19 janvier en Tunisie par l'Institut supérieur d'histoire du mouvement national (ISHMN) et l'Université de la Manouba autour de la thématique « Thawra(t) : pour une approche comparée des révoltes et révolutions à l'époque contemporaine (XIXe-XXIe siècle) ».
 - Nous citerons aussi le 39e Congrès de la Pensée contemporaine programmé par la Fondation Temimi (Tunis) (en partenariat avec la Fondation Konrad Adenauer), du 11 au 13 avril 2013 consacré à « La Transition démocratique au Maghreb : état et perspectives ».
2. Cette rencontre autour du *Compromis historique* a pu être organisée grâce au soutien de la Fondation Hanns Seidel.
3. Ahmed Benaoum s'est à ce propos interrogé sur le risque de surpolitisation de l'UGTT, lui faisant ainsi perdre sa fonction syndicale.
4. On pourra se référer ici à Georges Labica et Gérard Bensussan (Dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, Ed. PUF, 1985 (2e édition). Notamment les articles « Compromis historique » et « Bloc historique ».
5. « Bourguiba n'est pas si différent de ce point de vue d'Atatürk », faisait remarquer Samim Akgönül.
6. Yadh Ben Achour, « La Révolution et ses deux contradictions » (cf. le blog de l'auteur, <http://yadhba.blogspot.fr/>).
7. De nombreux travaux ont été consacrés à cette question de l'entreprise visant à déstructurer la formation sociale pré-capitaliste en Algérie et à son remplacement par l'ordre bourgeois, les Français usant alternativement de la violence militaire et de la violence symbolique à travers tout un arsenal de lois. Pour une vue d'ensemble on pourra se référer à :
 - Charles-André Julien, 1964 et 1979, *Histoire de l'Algérie contemporaine*.
1) *Conquête et colonisation*, Paris, Ed. PUF.
 - Charles-Robert Ageron, 1979, *Histoire de l'Algérie contemporaine*.
2) *1871-1954*, Paris, Ed. PUF.
 - Claude Collot, 1987, *Les institutions de l'Algérie durant la période coloniale*, Paris, Ed. du CNRS, Alger, OPU.
 - On pourra se référer aux contributions publiées dans « L'Algérie avant et après 1954 », in *Insaniyat* (Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales), n° 25-26 (juillet-décembre 2004).
8. Pour paraphraser Lénine à propos de la Révolution russe de 1917.
9. cf. à ce propos, -Anouar Abdelmalek, 1969, *Idéologie et renaissance nationale : l'Egypte moderne*, Paris, Ed. Anthropos.
 - Jacques Berque, 1968, *Égypte. Impérialisme et Révolution*, Paris, Ed. Gallimard.
 - Collectif(Groupe de recherche et d'études sur le Proche-Orient), 1978, *L'Egypte d'aujourd'hui : Permanence et changements 1805-1976*, Paris, Ed du CNRS.
 - Samir Amin, 2008, *L'éveil du Sud*, Paris, Le Temps des cerises.
10. Se référer ici à la réflexion stimulante de Maxime Rodinson sur « Dynamique interne et dynamique globale ». Cf. son ouvrage, 1972, *Marxisme et Monde musulman*, Paris, Ed. du Seuil.
11. Hans E. Tütsch, 1965, *Facets of Arab Nationalism*, Detroit-Michigan, Wayne University Press.



Introduction

Il s'agit d'un ouvrage articulé en 5 chapitres dans lesquels les auteurs passent en revue l'activité scientifique en mathématiques et en astronomie dans le Maghreb et l'Égypte à partir du VIII^e siècle. Si les deux premiers chapitres sont denses et fourmillent d'informations sur la production scientifique dans ces deux disciplines, les trois derniers jettent un éclairage inattendu sur l'intensité et la qualité de la circulation du savoir arabe en Afrique subsaharienne.

Cet ouvrage souligne quelques faits majeurs concernant la science arabe au Maghreb et en Égypte pendant la période historique allant du milieu du IX^e siècle jusqu'au XIV^e siècle :

- l'Afrique du Nord s'est inscrite dans la continuité de ce que les auteurs appellent la « *tradition scientifique arabe* », c'est-à-dire que l'on retrouve, dans cette partie de l'Empire musulman, des activités mathématiques et astronomiques de même nature que celles du centre de cet empire et de l'Andalous.
- Il y a eu une circulation importante des hommes de sciences et des savoirs entre l'Afrique du nord et le reste de l'empire d'une part et une partie de l'Afrique subsaharienne d'autre part qui était sous influence musulmane (religion, langue, commerce, etc.).
- La production mathématique et astronomique (théorie des nombres, mesures de grandeurs géométriques, calcul arithmétique et algébrique, analyse combinatoire, instrumentation, etc.) était importante tant du point de vue qualitatif que quantitatif.
- La recherche historique des activités scientifiques au Maghreb et en Égypte est loin d'être épuisée et les auteurs soulignent à maintes reprises la nécessité d'une continuation de cette recherche.

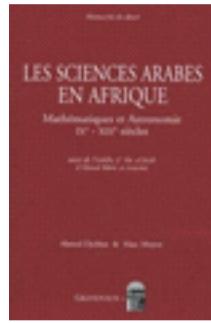
Ahmed Djebbar, Professeur émérite, est connu pour ses nombreuses contributions sur l'histoire des sciences dans le Monde musulman.¹ Marc Moyon est maître de conférences en épistémologie et histoire des mathématiques à l'Université de Limoges (France).

Mathématiques et Astronomie en Égypte (Chapitre 1)

La période de l'autonomie (868-969)

Dans le centre de l'empire musulman, la production en mathématiques et en astronomie est mise en œuvre à partir de la fin du VIII^e siècle et tout au long de la première moitié du IX^e siècle (phase d'assimilation du patrimoine scientifique grec) :

- En géométrie (traduction des *Éléments* d'Euclide) : étude, enseignement et commentaire



Revisiter la production scientifique de langue arabe dans l'Afrique du nord et subsaharienne

Bennaceur Benaouda

Les sciences arabes en Afrique : Mathématiques et Astronomie IX^e – XIX^e siècles

par Ahmed Djebbar et Marc Moyon

Edition Granvaux, France, 2011 ; Apic Edition, Alger, 2012

191 pages, ISBN : 978-9961-769-85-0

portent sur le cinquième postulat du livre I, sur les notions de rapport et de proportionnalité du livre V, sur les grandeurs irrationnelles du Livre X. À partir des traductions des ouvrages d'Archimète (m. 212 av. J.C.), il y a eu les travaux des frères BanūMūsa (IX^e s) sur les problèmes de mesurage et les travaux de Thābit Ibn Qurra (m. 901) sur le calcul d'aires et de volume selon la démarche d'exhaustion.

- En théorie des nombres : les Livres VII-IX des *Éléments* et *l'Introduction arithmétique* de Nicomaque (II^e siècle) ont été à l'origine des travaux ultérieurs sur les nombres entiers comme ceux de Thābit Ibn Qurra et du philosophe al-Kindī (m. ca. 873).
- En Algèbre, la naissance officielle est la parution du fameux *al-Mukhtaṣar fi hisāb al-jabr wa l-muqābala* [L'abrégié du calcul par la restauration et la comparaison] d'al-Khawārizmī dont le contenu porte, entre autres, sur les équations quadratiques et l'algorithme de leur résolution.
- En trigonométrie, la science se développera chez les scientifiques des pays d'Islam à partir des apports grecs et indiens pour les besoins des problèmes astronomiques.

Mais il faut attendre le milieu du IX^e siècle pour voir apparaître des mathématiciens ayant un lien avec l'Egypte et pour disposer d'informations sur leur production scientifique.

Travaux originaux de trois mathématiciens :

- Al-Farghānī (m. 867) dont les écrits sont consacrés, essentiellement, à l'astronomie.
- Ahmad Ibn Yūsuf (Xes) dont la contribution a principalement porté sur la théorie des rapports et de la proportionnalité. Son ouvrage *Risāla fi n-nisba wa t-tanāsub* [Épitre sur le rapport et la proportionnalité] a été traduit en latin et a été considéré comme une référence en Europe jusqu'au XVII^e siècle.
- Abū-Kāmil (m. 930) dont l'ouvrage le plus important est *al-Kitāb al-kāmil fi l-jabr* [Livre complet en

algèbre] où apparaît sa contribution personnelle sur la résolution des équations quadratiques. Traduit à la fois en latin et en hébreu, cet ouvrage a servi de base aux premiers travaux mathématiques européens en lien avec la tradition arabe comme ceux de Fibonacci (m. après 1240).

La période fatimide (969-1169)

En astronomie :

- 1 °Ali Ibn Yūnis (m. 1009) : connu pour son ouvrage d'astronomie *al-Zīj al-hākimi* [Tables astronomiques] qui constitue un bilan de travaux antérieurs et un recueil de nouveaux résultats.
- 2 Abū-Abdallāh (1067-1134) : auteur de deux écrits d'astronomie, il s'est formé en Andalus (premier tiers de son existence), a vécu au Caire une vingtaine d'années et a fini sa vie à Mahdiyya au Maghreb oriental.
- 3 Ibn an-Naṣr (m. vers 1127) : conception et fabrication d'instruments astronomiques.
- 4 Al-Musabbihī (m. 1029) : mathématicien et astronome.
- 5 Al-Aswānī (m. 1167) originaire d'Assouan a travaillé au Caire.

Dans l'univers physico-mathématique, une étoile éclipse le reste ; il s'agit de Al-Hasan Ibn al-Haytam (m. ca. 1041), plus connu chez les Occidentaux sous le nom d'Alhazen. Ibn al-Haytam est né à Basorah en 965. Sa riche activité a porté non seulement sur l'optique (qui a fait sa célébrité), les mathématiques, la physique et l'astronomie, mais aussi sur la philosophie, la médecine, l'astrologie, etc. En optique, son ouvrage *Kitāb al-Manāzir* [Livre de l'optique] a été, selon les historiens de la physique « *le plus important ouvrage qui ait jamais été écrit sur le sujet, entre le II^e et la fin du XVI^e siècle* ».

En mathématiques, sa contribution fut en théorie des nombres et en géométrie où il renouvelle la tradition grecque sur la théorie des parallèles, la théorie des rapports, sur le calcul des volumes de solides (sphère, paraboloïde, etc.). Sa part en calcul a porté sur les fondements, sur le calcul indien et sur les systèmes d'équations. Il a en outre contribué à l'analyse des outils théoriques impliqués dans les raisonnements mathématiques

comme en témoigne son ouvrage *Kitāb at-taṣlīl wa t-tarkīb* [Livre sur l'analyse et la synthèse]. Cet ouvrage sur l'optique a eu de profondes répercussions scientifiques en Europe où des mathématiciens et physiciens de la trempe de Bacon, Kepler et Fermat se sont référisés à ses travaux.

Enfin, pour cette période fatimide, les auteurs citent d'autres mathématiciens parmi lesquels Abū-Abdallāh alt.

La période Ayyubide (1169-1250)

Elle est caractérisée par une plus grande circulation des hommes de science grâce à un espace que les Ayyubides ont agrandi par l'annexion de la Syrie.

En astronomie : il y a eu continuité dans l'activité avec élaboration de tables astronomiques (*Zīj*), description d'instruments astronomiques, réalisation de calendriers, etc.

En mathématiques : la double orientation théorique et pratique reste en cours comme en témoignent le *Kitāb iṣ-ṣadāt al-asrār fī al-aṣ-ṣadāt* [Livre de la préparation des secrets sur les secrets des nombres] d'Ibn Fallas (m. 1252) sur la théorie des nombres ou la *Risāla fī ma ḥarraf khawāss al-khutūt al-mutawāzīya wa aṣ-ṣārīdhā al-dhātiya wa l-mutaqātī ḥāfiya* [Épitre sur la connaissance des particularités des parallèles et sur leurs propriétés essentielles et séparables] de °Alam ad-Dīn Qay ar (m. 1251) sur les fondements de la géométrie. Mais les activités les plus pratiquées demeurent le calcul indien, l'algèbre, la répartition des héritages et la géométrie du mesurage. Citons à ce titre l'ouvrage *Għunyat al-hussāb fī ilm al-hisāb* [Le livre suffisant pour les calculateurs sur la science du calcul] d'Ibn Thabāt (m. ca. 1273). Cet ouvrage traite des opérations arithmétiques et donne des formules pour le calcul d'aires de figures planes et le calcul de volumes.

La période des Mamelouks (1250-1517)

Le contrôle du commerce international, incluant la partie subsaharienne, a permis au pouvoir Mamelouk de s'assurer une stabilité politique et une prospérité économique et ce jusqu'au milieu du XVe siècle. Mais à partir de là, le dynamisme commercial de l'Europe, qui établit des liens économiques avec l'Inde, et la découverte de l'Amérique sonnent le début du déclin de la puissance égyptienne. Durant la période qui s'étale entre le XIII^e et le XVe siècle, l'Égypte attire des scientifiques de tout l'Empire musulman, encouragés par le mécénat des sultans mamelouks et les constructions de collèges supérieurs d'enseignement des matières religieuses ou profanes comme les mathématiques, l'astronomie, la littérature, la grammaire.

La production scientifique est cependant beaucoup plus orientée vers l'astronomie avec un penchant marqué pour l'instrumentation. L'activité mathématique représente 18 pour cent du total et son contenu porte essentiellement sur les opérations arithmétiques usuelles, l'extraction de racines carrées et cubiques, la règle de

trois et la méthode de fausse position. Parmi ceux des scientifiques qui illustrent cette période, les auteurs nous invitent à découvrir al-Hasan al-Murrākushī (m. après 1275).

Ce dernier est né à Marrakech dans la première moitié du XIII^e siècle. Il a séjourné dans de nombreuses villes du Maghreb et d'al-Andalus (Séville) et il s'installa au Caire. Son itinéraire indique combien l'intégration scientifique était à l'œuvre dans le Monde musulman.

Son ouvrage connu le plus important est intitulé *Jāmi' al-mabādi' wa l-ghāyat fi 'ilm al-mīqāt* [Le recueil des principes et des buts sur la science du temps], il regroupe en les synthétisant, les connaissances antérieures en astronomie tout en y apportant une contribution originale. Cet ouvrage a eu une répercussion certaine en Orient jusqu'à la fin du XIII^e siècle. On connaît également six autres publications d'al-Murrākushī mais l'analyse de leur contenu reste insuffisante à l'heure actuelle pour s'en faire une idée précise : ils concernent l'utilisation d'instruments astronomiques, de problèmes de mesure et d'astrologie. Signalons enfin qu'al-Murrākushī réalisait lui-même des instruments astronomiques.

Période postérieure au XVe siècle

La domination ottomane (1516-1882) qui s'est exercée non seulement sur l'Égypte mais aussi sur le Maghreb oriental (l'Ifrīqya) et sur le Maghreb central a opéré des changements, aussi bien sur le plan économique et politique, sur toute la partie nord de l'Afrique. Sur le plan des activités scientifiques, la continuité a pourtant eu lieu au niveau des orientations héritées des XIV^e-XVe siècles et le ralentissement de ces activités a touché l'ensemble du Maghreb et de l'Égypte du fait de cette intégration scientifique évoquée plus haut. Durant cette période, deux phénomènes font jour : d'une part l'intervention de scientifiques d'origine turque publiant dans la langue turque, particulièrement en Anatolie, et d'autre part la circulation partielle de la production scientifique et technique européenne dans l'empire ottoman et plus particulièrement en Égypte et en Ifriqya. Si Le Caire, centre d'une province ottomane, abrite encore une activité non négligeable pendant les XVI^e-XVII^e siècles, il n'en reste pas moins que l'on observe également un arrêt de la recherche et un appauvrissement des contenus d'enseignement.

Citons les noms les plus importants : Najm ad-Dīn al-Misrī, al-Kutubī (m. 1749), al-Hasan al-Jabarī (m. 1774), ar-Razzāz (m. 1711), al-Khwānākī (m. 1745), ash-Shabrazmāllīsī (XVII^e siècle), as-Sujā'ī (m. 1715). Le contenu des activités en astronomie a concerné l'élaboration de tables pour les heures de prière, pour les latitudes et longitudes des villes, pour les calendriers, pour les valeurs du sinus, etc. La conception d'instruments astronomiques semble avoir été l'activité la plus importante.

En mathématiques, la production comporte surtout des commentaires sur

des ouvrages des XII^e-XIV^e siècles tel que le poème algébrique *al-Yāsamīyā* d'Ibn al-Yāsmīn et le *Talkhīs* d'Ibn al-Bannā, la *Mugaddima as-Sakhāwiya fil-hisāb* [L'introduction au calcul]. La part belle est faite aux thèmes sur le mesurage des figures planes et solides et au calcul comme la détermination des parts d'héritages, la détermination des racines nième d'un nombre, etc. Une portion congrue est faite aux considérations théoriques comme la construction de l'heptagone ou la décomposition d'un nombre en facteurs premiers.

Mathématiques et Astronomie au Maghreb (Chapitre 2)

Du fait de l'importance de la circulation scientifique entre l'Andalus et le Maghreb, de la fin du VIII^e siècle à la fin du XI^e, et pour placer dans un contexte plus large l'activité scientifique maghrébine, les auteurs, avant de se consacrer à la production du Maghreb, ont esquissé un panorama des activités d'enseignement, d'études et de production de l'Andalus.

Rapide tour d'horizon pour les IXe-XIe siècles

La connaissance historique pour la période des IX^e et X^e siècles demeure faible malgré quelques noms connus pour leur activité en mathématiques et en astronomie comme al-'Utaqī al-Ifrīqī (m. 995), Ya'qub Ibn Killīs (m. 990) et al-Huwarī (m. 1023).

Pour le XI^e siècle, si la connaissance des activités est meilleure, il n'en reste pas moins qu'elle ne permet pas de se faire une idée assez précise sur le contenu des productions scientifiques et sur leur effet au niveau du Maghreb. Citons Ibn Abī r-Rijāl (m. 1304-35), originaire du Maghreb central, connu en Europe grâce à son ouvrage sur l'astrologie, Abū ܙ-܂ alt, déjà cité, car il a séjourné en Égypte, 'Abd al-Mun'im al-Kindī (m. 1043-44) et Ibn 'Atiya al-Kīb (ca. 1016), tous les deux d'Ifrīqya.

Mathématiques et Astronomie au Maghreb à l'époque almohade (XI^e - XIII^e siècle)

L'état de la recherche pour cette période, sans permettre une certaine exhaustivité de nos connaissances sur la production scientifique dans ces deux disciplines, nous livre cependant des noms et des contenus qui ont compté en tant que jalons dans l'histoire des sciences maghrébines et plus généralement dans celle des sciences arabes.

Le désir de faire de Marrakech un centre de rayonnement scientifique a poussé la dynastie almohade à encourager, par le mécénat, la venue de savants andalous et à construire des bibliothèques et autres madrasas.

1. En Astronomie et pour Marrakech, il y a lieu de signaler Abū Ja'far al-Qadā'ī et le célèbre Ibn Rushd (philosophe connu en Occident sous le nom d'Averroès), tous deux astronomes originaires d'al-Andalus. Pour le centre du Maghreb et l'Ifrīqya, les auteurs citent les trois

plus importants qui ont travaillé à Tunis, à savoir : Ibn al-Kammā, Ibn Isqāq et Tūnusī (ca. 1222) et Ibn ar-Raqqām (m. 1315).

2. En mathématiques, les auteurs recensent quatre noms, représentatifs de la tradition mathématique d'al-Andalus qui a alimenté les activités du nord de l'Afrique via Marrakech, Ceuta, Fez, Béjaïa (Bougie) et Tunis, à savoir

- Al-Qurashī (m. 1188) : Il a vécu à Béjaïa où il y serait mort. Il a rédigé un ouvrage où il commente le livre d'Abū Kāmil, *al-Kitāb al-kāmil fil-jabr* [Livre complet en algèbre] tout en y amenant une contribution originale. En science de l'héritage, il donne une méthode nouvelle de réduction de fractions au même dénominateur grâce à la décomposition de nombres en facteurs premiers.

- *Al-Hassar* : pas d'éléments sur sa biographie mais connu par deux ouvrages :

- ✓ *Kitāb al-bayān wa tadhkār* [Livre de la démonstration et du rappel] où l'on rencontre pour la première fois une écriture symbolique des fractions avec la barre horizontale. Cette écriture des fractions sera utilisée par Fibonacci. L'ouvrage d'al-Hassar sera traduit en hébreu en 1271 et sera diffusé en Europe du Sud.

- ✓ *Kitāb al-kāmil fī sinā' at al-adād* [Le livre complet sur l'art du nombre] où sont repris des problèmes sur les entiers tels l'extraction de la racine cubique, la sommation des suites d'entiers, les opérations sur les fractions, etc.

- Ibn al-Yāsamīn (m. 1204) dont l'ouvrage majeur est *Talqīh al-afkār bi rushūm huruf al-ghubār* [Fécondation des esprits avec les symboles des chiffres de poussière]. Son ouvrage traite des opérations arithmétiques classiques, des opérations algébriques concernant des équations et des polynômes et traite également de la problématique du calcul d'aires. La rédaction de cet ouvrage jette la lumière sur une pratique des symboles mathématiques, reprise plus tard chez des mathématiciens des XIV^e-XVe siècles, et qui montre, selon les auteurs, que cette pratique symbolique était à l'œuvre beaucoup plus tôt qu'on ne le croyait.

- Ibn Mun'im (m. 1228), originaire d'al-Andalus, a vécu essentiellement à Marrakech. Un seul de ses ouvrages nous est parvenu : *Fiqh al-hisāb* [La science du calcul] est important à plusieurs titres.

- ✓ Il éclaire sur les travaux de mathématiciens andalous de premier plan comme le géomètre Ibn Sayyad du XI^e siècle.

- ✓ Il confirme l'existence au Maghreb, au XII^e siècle, du livre d'al-Mu'taman *Kitāb al-istkmāl* [Le livre du perfectionnement] dont Ma'monide (m. 1204) en a assuré l'enseignement au Caire et qui est cité par al-Bannā et Ibn Haydūr (m. 1413).

- ✓ Il contient une importante contribution sur les problèmes de combinatoire : les résultats de Ibn Mun'im, issus du dénombrement de tous les mots d'un alphabet, ne seront redécouverts en Europe qu'au XVI^e et au XVII^e siècle.

Mathématiques et Astronomie au Maghreb aux XIV^e – XVe siècles

Cette période se caractérise, selon les auteurs, par une production scientifique importante mais essentiellement constituée par des reprises sous forme de commentaires de résumés et de développement d'écrits déjà existants, les contributions originales, à quelques exceptions près, étant rares. C'est dans ce cadre que se situe le grand mathématicien de Marrakech, Ibn al-Bannā (1256-1321), à la fois dernier représentant de la tradition mathématique arabe et initiateur de cette nouvelle tradition, marquée par le commentaire dans l'enseignement et la diffusion des mathématiques.

- ✓ En algèbre, et à propos de l'existence de solutions positives des équations quadratiques d'al-Khwārizmī, il introduit des démonstrations novatrices par leur caractère algébrique en rupture avec le paradigme géométrique qui dominait dans de telles démonstrations.

En analyse combinatoire, deux ouvrages feront date : *Tanbīn al-albāb 'alā masāl'il al-hisāb* [Avertissement aux intelligents au sujet des problèmes de calcul] où il expose le résultat qui permet de calculer tous les mots prononçables en arabe par l'utilisation des 28 lettres de l'alphabet. Le second, *Raf' al-hijāb an wujūh a māl al hisāb* [Le lever du voile sur les opérations de calcul] où, entre autres, il donne la formule du nombre de combinaisons p à p des n lettres d'un alphabet, formule que Pascal établira de nouveau, trois siècles plus tard.

Il semble que cette pratique mathématique relative à l'analyse combinatoire, initiée par Ibn Muncim et développée par Ibn al-Bannā, ne se soit pas arrêtée à ce dernier et se soit poursuivie au Maghreb au-delà du XIV^e siècle.

- ✓ Dans le domaine du calcul, signalons son ouvrage : *Talkhīs a māl al-hisāb*

- ✓ [l'Abrégé des opérations du calcul] qui a fait et sa notoriété et l'objet de nombreux commentaires. Parmi les commentateurs les plus connus, il faut signaler, pour le XIV^e siècle, Ibn Haydūr de Fez, Ibn Qunfudh de Constantine et al-'Uqbānī de Tlemcen, auxquels il faudrait ajouter Ibn Ghāzī de Meknès et al-Qalasādī d'al-Andalus.

- ✓ En astronomie, si Ibn al-Bannā produit 20 écrits, ceux-ci n'offrent pas de contributions originales.

Les commentaires sur la production scientifique de cette époque indiquent que, si le niveau qualitatif global des mathématiques n'a pas baissé, le calcul approché des racines cubiques et la recherche de nombres remarquables comme les couples de nombres amiables sont délaissés, ceci d'une part. D'autre part, la pratique du symbolisme mathématique voit sa part de plus en plus réduite.

Concernant l'activité astronomique, on observe une continuité par rapport aux siècles antérieurs et une reprise de ce qui a été produit dans les thèmes des pratiques religieuses.

Mathématiques et Astronomie au Maghreb après le XVe siècle

Après le XVe siècle, le nombre de mathématiciens et d'astronomes ayant vécu au Maghreb, selon les auteurs, dépasse 150 et leurs activités a porté sur la géométrie, la science du calcul, la construction des carrés magiques, la répartition des héritages, la visibilité du croissant de lune et sur la description des instruments astronomiques.

Au niveau du contenu, on constate une orientation vers les problèmes d'application au détriment de la recherche théorique et, au niveau de la forme, on observe trois types d'écrits, à savoir le poème, le résumé ou abrégé et enfin le commentaire qui était la forme la plus utilisée.

- ✓ Les poèmes : al-Wansharīsī (m. 1549), du Maghreb central, a mis en poème le *Talkhīs a'māl al-hisāb* d'Ibn al-Bannā et al-Akhdarī (m. ca. 1575), du Maghreb central aussi, a publié *ad-Durra al-bayda'* [La perle blanche] qui résume le *Talkhīs* d'al-Bannā. Le contenu de cet écrit est symptomatique du phénomène de la disparition progressive des fondements théoriques des notions au profit des outils pratiques de résolution des problèmes comme ceux posés par la répartition des héritages.
- ✓ Les abrégés : peu nombreux et de circulation restreinte dans l'espace scientifique.
- ✓ Les commentaires : mis à part le commentaire d'Ibn al-Bannā, intitulé *Raf' al-hijāb* [Lever du voile] sur son propre *Talkhīs*, les auteurs citent, pour les mathématiques, les commentaires de Maqdīsh (XVIIIe siècle), d'al-Majājī (m. 1867) et du Shaykh Tfayyash (du Mzab) sur le *Kashf al-asrār 'an 'ilm hurūf al-ghubār* [Dévoilement des secrets de la science des chiffres de poussière] d'al-Qalasādi. En astronomie, l'auteur cite un commentaire d'Ibn Hamdūsh (m. après 1775) et les gloses d'al-Awmī (m. 1789) sur le poème d'Abū Miqrā.

Il s'avère que le niveau scientifique de ce qui est produit entre le XVIe et le XIXe siècle est inférieur à celui du XVe siècle avec cette caractéristique pour ces écrits de pencher davantage vers

l'aspect technique au détriment de l'aspect théorique et justificatif des résultats avancés. Un processus de déclin des activités scientifiques s'est mis en œuvre mais les causes sont à la fois économiques, avec la perte de contrôle des routes commerciales et politiques suite à l'émergence de puissances d'Europe du sud.

Mathématiques et Astronomie dans l'Afrique subsaharienne et les manuscrits disponibles dans cette région (Chapitre 3, 4 et 5).

Dès la seconde moitié du VIIIe siècle, des routes commerciales anciennes, reliant l'Afrique du nord à la partie subsaharienne de l'Afrique de l'ouest, ont été réactivées par les marchands musulmans et de nouvelles ont été ouvertes. Au carrefour de ces routes, des marchands ont fondé des cités comme Gao au XIe siècle ou Tombouctou au XIIe siècle, pour ne citer que celles-là, dans lesquelles des traditions d'enseignement et d'étude en arabe commençaient à émerger.

S'il est établi que des échanges importants (religieux, culturels et scientifiques) aient eu lieu entre l'Afrique du nord et sa partie subsaharienne, par contre la connaissance des activités scientifiques sur cette contrée subsaharienne n'a pas encore bénéficié d'une recherche systématique et approfondie.

Dans une première étape, les ouvrages transportés par les marchands étaient destinés à la formation des enfants des familles maghrébines qui s'étaient installées vers la fin du VIIIe siècle à Sijilmassa et au royaume de Ghana. Dans une seconde étape, il y a eu la présence de marchands lettrés à Gao au XIe siècle et de familles arabo-berbères à Takrūr au XIIe siècle. Enfin, la troisième étape a consisté en une islamisation et une arabisation des élites locales.

Tout comme le début des sciences arabes dans le nord de l'Afrique, les problèmes de la pratique religieuse et de la répartition des héritages, selon la loi islamique, ont dû être à l'origine des enseignements de mathématiques et d'astronomie dans cette partie de l'Afrique subsaharienne. Cet enseignement scientifique reste actif jusqu'au XIXe siècle.

Pour la période postérieure au XVIe siècle, les auteurs citent deux noms, à savoir Sa'īd ibn 'Abdallah al-Tinuktī al-Gnawī auquel on attribue l'ouvrage intitulé : *al-Mazāhir al-Ahmadiya fi sharh al-nasama al-nafhiya* [Les phénomènes d'Ahmad à propos du commentaire sur 'la Brise parfumée']. Le second est Muhammad ibn Muhammad al-Fulānī al-Katsināwī as-Sūdānī (m. 1741). À l'actif de ce dernier, on compte, à l'heure actuelle, cinq titres dont un poème sur la logique, un manuel de grammaire et trois ouvrages mathématiques et astrologiques, citons parmi eux : *ad-Durr al-manṣūm wa khulāsat al-makṭūm fī 'ilm att al-āsim wa n-nujūm* [Les perles ordonnées et la quintessence du secret sur la science des talismans et des étoiles].

Dans cette transmission du savoir du nord vers les contrées subsahariennes, il semble que ce soit le Maghreb qui en a été le vecteur principal, bien qu'il y ait eu une contribution de l'Andalous et de l'Égypte dans ce transfert scientifique. Les auteurs nous livrent :

- Une liste d'ouvrages de référence (18) sur les sciences arabes
- Un catalogue de manuscrits arabes des bibliothèques subsahariennes
- Une liste biographique de 56 scientifiques (mathématiciens et astronomes) dont trois sont originaires de cités subsahariennes. Les écrits correspondants à ces hommes de sciences sont référencés grâce à la liste et au catalogue évoqués ci-dessus.
- Enfin, une liste d'écrits mathématiques et astronomiques anonymes.

Ahmad Babir al-Arawānī (m. 1997), est originaire du Mali, a enseigné à Tombouctou. Son ouvrage *Nubdhā fī 'ilm al-hisāb* [Eléments sur la science du calcul] est une épître (présentée en arabe avec une traduction française) malheureusement tronquée et qui porte sur les opérations arithmétiques (surtout de l'addition et de la soustraction) dans la numération positionnelle.

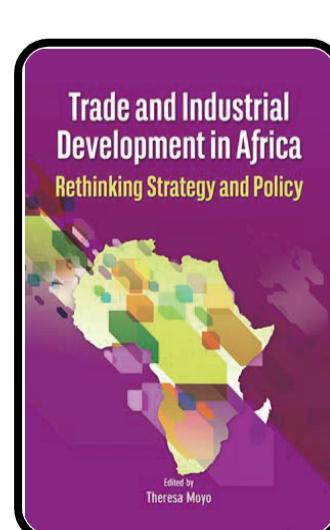
Conclusion

L'ouvrage rédigé par Ahmed Djebbar et Marc Moyon que nous avons tenté de synthétiser ici est très instructif pour celui qui s'intéresse à l'histoire des sciences et de la civilisation. Nous avons affaire à une contribution que les chercheurs en histoire des sciences arabes (mathématiques et astronomie en particulier) gagneraient à lire car non seulement elle recèle des informations, aussi précieuses qu'étonnantes par leur qualité, sur la production scientifique dans cette partie de l'Empire musulman (Égypte, Maghreb, Andalous et Afrique subsaharienne) mais aussi elle souligne tout le travail qui reste à faire pour la connaissance des activités scientifiques à partir du VIIIe siècle dans cette partie du monde. Il est aussi extrêmement utile pour tous ceux qui ne sont pas spécialistes de l'histoire des sciences mais curieux de la nature de l'héritage scientifique arabe car il prémunit de l'eurocentrisme dont on voit resurgir périodiquement² les dérives chauvines arabophobes et islamophobes.

Sa présentation pédagogique et documentée devrait d'ailleurs intéresser non seulement les étudiants de différentes disciplines, mais en faciliter aussi l'accès à un public plus large.

Notes

1. Ahmed Djebbar, 2005, *L'âge d'or des sciences arabes*, Paris, Le pommier; 2006, *Pour l'histoire des sciences et des techniques*, France, Hachette Education ; 2005, *L'âge d'or des sciences*, France, Actes Sud; 2011, *Les découvertes en pays d'Islam*, Le pommier. Marc Moyon, 2013, *Les ouvrages de mathématiques dans l'histoire. Entre recherche et culture*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
2. Confère à ce propos: Bachir senouci, mars 2013, « La passion et la raison », *Revue Africaine des Livres*, Vol 9 n°1.



Trade and Industrial Development in Africa

Edited by

Theresa Moyo

The subject of trade and industrial development in Africa is a topical issue which has been debated since the 1960s and 70s. That is because African states recognize the importance of industry and trade as important strategies to achieve growth and development. This is evident in national development plans and strategies. At the continental level, trade and industry issues have been prioritized in key policy documents.

This volume calls for a rethinking of trade and industry for Africa's development. That call arises because despite introducing plans at national, regional and continental levels, Africa's industry and trade performance has been poor. The volume also proposes some alternative strategies and policies which are necessary for trade and industry to grow and to contribute to the development aspirations of African states. It calls for a developmental trade and industry policy which fundamentally must be people-centred. African states should invest time, energy and resources to develop policies which seek to meet the aspirations and priorities of the African people. The various papers presented in the book all agree that there is need to rethink policy and strategy in order to achieve industrial development in Africa. There is no unique solution or answer as countries are different. While Africa can draw lessons from other regions which have successfully industrialized, the book argues that policies and strategies will have to be adapted to country-specific situations and circumstances.

ISBN: 978-2-86978-538-0

Pages: 404

Les articles que contient cet ouvrage sont les contributions à un colloque tenu à Rabat au Maroc en Avril 2009. A travers l'approche genre, une dizaine d'auteurs ont traité la question du droit humain et du droit de la femme en particulier en rapport avec la religion. Ces contributions s'inscrivent dans le cadre de la promotion d'une culture, où la paix et la religion sont en corrélation avec la situation des femmes. On comprendra aussi qu'ils tentent d'apporter des réponses apaisantes aux angoisses suscitées par une actualité parfois brûlante.

Tout d'abord, Ahmed El-Boukili (Maroc) nous présente une conception islamique sur la place de la femme dans la production de la culture de paix à travers des règles coraniques et l'analyse des structures culturelles. Selon cette vision, et à partir de ce qu'il a appelé « approche civilisationnelle » qui touche le sens, la référence est divine et elle doit faire de la femme, un être humain en paix avec soi-même, sa société et avec toute l'humanité. Cette conception peut être considérée comme modèle opérationnel de la philosophie de paix référencée au monothéisme qui exige l'engagement dans la parole unique pour vivre ensemble. Parmi les caractéristiques de cette conception, les différentes religions et cultures sont des signes de Dieu qui reconnaît la dissemblance dans le cadre du respect des valeurs. Cette approche va aboutir à une interprétation mystique.

De son côté, Latifa Mehdawi (Maroc) cherche, dans le patrimoine et à travers l'histoire de l'islam, des femmes leaders religieuses et spirituelles ayant joué leurs rôles depuis le Prophète, telle que Khadija sa première épouse, et ses filles qui étaient parmi les premières à immigrer en Abyssinie, et qui l'ont rejoint à Médine. En outre, les femmes de l'islam ont participé dans la vie politique à travers l'allégeance (*el bayaâd*) soit à Médine ou à la Mecque, dans les guerres entant qu'infirmières et même dans les batailles. A la fin, l'auteure montre que cette participation de la femme avait un caractère socio-économique et politique, ce qui marque la présence d'une élite féminine dans le patrimoine islamique.

Abdallah Elhawzi (Maroc) présente un cadre théorique des valeurs de citoyenneté que sont, la liberté et l'égalité sur la base de la modernité politique. La citoyenneté est liée au modernisme du XVe Siècle à travers trois éléments : 1-l'humanisme auquel on a accès avec ce que cela suppose comme liberté, égalité et rationalisme 2-la philosophie du droit naturel, 3-la théorie du contrat social (société civile). En ce qui concerne les sociétés arabo-musulmanes, l'auteur distingue le Maghreb et le Moyen Orient, s'appuyant sur le Maroc où existent plusieurs associations et mouvements féministes avec une participation des femmes dans le champ politique. En se fondant sur différentes disciplines, et en particulier l'anthropologie politique, nous pouvons cibler les notions de citoyenneté civile, et citoyenneté sociale et, en même

La contribution de la femme musulmane à la culture de paix

Abdelouahab Belgherras

Femmes, Religions et Paix

sous-direction de

Fouzia Rhissassi, Yahia Abou El Farah, Khalid Berjaoui

Publications de l'Institut des études africaines,

Rabat, Maroc, 2011, 148 pages,

ISBN 978.9981-37-060-9

temps, dépasser les mythes d'entraves qui bloquent le projet de l'émergence de la femme citoyenne marocaine. De tout cela, on peut dire avec l'auteure qu'on ne peut pas parler de citoyenneté sans la participation réelle et active de la femme.

S'appuyant sur le soufisme, Soraya Sbihi (Maroc) montre l'importance du champ religieux et de la sainteté en particulier. À travers l'histoire de l'islam, les femmes saintes ont occupé une place importante dans la hiérarchie mystique. Comme exemple, l'auteure a cité Marie (Maryam) telle qu'elle est présentée dans le Coran comme sainte, les femmes du prophète de l'Islam, et ainsi de suite jusqu'aux femmes souffrantes du Maghreb islamique. Ces femmes maghrébines telle que Al Alia, fille de Tayeb Benkirane, disposent d'une intelligence remarquable. L'auteure nous montre que dans le champ mystique de l'islam, la femme représente les manifestations du Divin, et selon cette vision elle arrive à accéder au rang le plus élevé des saints comme Qotb¹ (Pôle). Dans la mystique islamique, la femme et l'homme sont dans une éternelle relation, ce qui nie toute différence entre eux.

D'autre part, Hakim Elghissassi (Maroc) traite la problématique de la femme et la religion en rapport avec l'immigration et avec des attitudes sociales et culturelles multiples. Pour arriver à l'articulation entre ces termes qui faisaient les mots clés de ce sujet, il a introduit l'élément « immigration » pour faire une définition spécifique liée à l'identité. Arrivant aux contextes des minoritaires comme c'est le cas des femmes immigrées en France, l'auteur confirme leurs rôles dans la transmission des valeurs religieuses, et elles peuvent même contribuer à la paix si elles parviennent à hautes responsabilités.

Rachid Benabbah (Maroc), à partir d'une approche mystique, montre la vision divine du corps humain, dans le rapport entre homme et femme. Durant la création d'Adam, la distinction du genre n'est pas sanctionnée par une décision divine, ce qui signifie que l'homme a été créé mâle et femelle en même temps, qu'il n'y a pas de séparation ontologique, cette dernière forgée durant l'histoire renvoyait



d'après l'auteur, à une lecture morale et théologique. Le Coran comme la Bible reprend le même schéma en ce qui concerne la création de l'homme sauf que la notion du péché originel, lié à Eve, ne retrouve plus aucune place dans le Coran. Dans les trois monothéismes

(Judaïsme, Christianisme et Islam), les femmes qui se sont sacrifiées pour la cause divine sont rares, c'est une justification pour dire que le corps de l'homme répond mieux à la sainteté. En conclusion, l'auteur arrive à partir d'une lecture des trois grandes religions, au fait que ce ne sont pas les textes religieux qui font cette distinction entre le corps masculin et le corps féminin, mais plutôt la tradition et les interprétations.

Ahmed Farid Merini (Maroc) introduit la problématique du rapport entre la femme et la paix à travers le cas du conte des *Mille et une nuits*, très connu dans la littérature arabe, en travaillant sur les fondements de la paix et en s'appuyant sur la guerre civile qu'a vécu le Liban. L'auteur utilise une approche psychanalytique en traitant le problème d'identité et de haine entre les sexes. Dans cette logique, la différence de sexe paraît comme facteur fondamental qui porte un malentendu structural. A partir de ce mythe qui, signifie le multiple et l'un, l'auteur souligne que la paix est une question de tolérance de l'autre, et c'est le cas de Schéhérazade qui nous a conduits vers la paix entre les genres à travers des contes et des histoires qui ont duré *Mille et une nuits*.

Anja Mihr (Pays-Bas) appréhende la problématique à travers les droits de l'homme et les droits de l'homme à l'éducation, qui représentent le défi du XXI^e siècle. Avec cette philosophie des droits de l'homme, l'enseignant doit donner aux élèves non seulement des connaissances mais aussi des savoir-faire et des savoir-être, et ce pour arriver avec l'enfant à connaître les droits de l'humanité et les respecter. Et en particulier, les femmes et les filles doivent avoir au moins l'éducation et l'accès au secteur éducatif, accès à l'information et avoir des contacts avec le monde extérieur. A partir de ces enseignements, les femmes peuvent exercer leurs droits à des opinions,

d'échange d'informations, de discuter de leurs préoccupations futures et prospectives, de la reproduction ou de la famille.

Zakia Zouanat (Maroc) aborde la problématique du rapport femme, paix et religion à travers la sainteté féminine au Maroc, en soulignant que la sainteté est une femme. Les caractéristiques de la femme comme la beauté, la douceur et les larmes, forment une armature anti-guerre. Dans ce cas, l'auteure a cité l'histoire d'une sainte marocaine qui était une servante noire que son statut social n'a pas empêchée d'avoir des bénédictions reconnaissables; d'autres saintes marocaines font acquérir la paix interne par leurs enseignements et assurent la paix sur le plan temporel par leurs charismes et leurs médiations. Enfin elle arrive au point que la sainteté, qui est féminine par définition, forme le lien organique des trois notions (femmes, religions et paix) puisqu'elle célèbre l'amour et condamne toute guerre.

Dans une approche linguistique fondée sur le sens littéral et holistique des termes, Aicha Y. Musa (Floride) appréhende la lecture du texte coranique. Cette lecture montre que les différences entre nations, tribus, religions, cultures et même entre genres sont des données de Dieu et des merveilles de la création. Dieu a fait pour chaque communauté et chaque religion une loi et un chemin (*Minhâge*), cette différence est un test auquel nous sommes confrontés, et nous sommes invités à faire le bien. En s'appuyant sur le verset coranique « Nous vous avons répartis en peuples et en tribus » (Coran49:13), l'auteure présente les dimensions de l'interculturalité et la reconnaissance des cultures et des religions. D'après cette vision, le Coran invite les gens à se reconnaître et à s'apprécier les uns les autres.

Les contributions regroupées dans cet ouvrage nous invitent à relire le texte religieux, loin des interprétations idéologiques largement usitées de nos jours (et aux effets meurtriers), nous invitent aussi à relire l'histoire du monde musulman pour découvrir le vrai rôle de la femme même à l'aube de l'Islam dans le domaine de la transmission des valeurs. Le rapport entre femme et paix dans un message religieux ou bien dans une vision qui se réfère au religieux a été traité plusieurs fois, soit par des penseurs, soit par des hommes de religion et en particulier le courant soufi d'aujourd'hui.

Pour indiquer la place de la femme musulmane, beaucoup d'auteurs qui travaillent sur le sujet ont traité la question tel que l'islamologue français Éric Geoffroy dans *L'islam sera spirituel ou il ne sera plus*², rejoignant Ibn'Arabi et d'autres soufis, d'après qui la femme peut arriver jusqu'au statut d'imâm en mesure de diriger la prière collective, et au plus haut statut spirituel dans la hiérarchie mystique de l'Islam.

D'autre part, dans l'ouvrage de Halima Ferhat, *Le soufisme et les zaouïas au Maghreb*³, il est signalé l'existence de plusieurs femmes maghrébines qui ont marqué leur

participation dans la vie socioculturelle à partir de leurs enseignements mystiques. Peut-être même que c'est cette ouverture religieuse qu'a connu le Maghreb vis-à-vis des femmes qui aura permis à ces dernières de participer à la vie politique et intellectuelle d'aujourd'hui. Plusieurs contributions sur le rapport entre la femme et la promotion de la culture de

la paix dans le monde musulman sont signalées notamment dans les littératures soufies, traditionnelles et récentes. Nelly Amri (de Tunisie), dans l'ouvrage écrit avec Laroussi Amri sur *Les femmes soufies ou la passion de Dieu*,⁴ nous présente un soufisme féminin marqué par l'harmonie entre sainteté et participation à la vie communautaire.

Notes

1. Qotb (littéralement=pole), c'est le grade le plus élevé dans la sainteté islamique et la hiérarchie du soufisme.
2. Éric Geoffroy, 2009, *L'islam sera spirituel ou il ne sera plus*, Paris, Edition du seuil.
3. Halima Ferhat, 2003, *Le soufisme et les zaouias au Maghreb*, Casablanca, Ed. Toubkal.
4. Nelly et Laroussi Amri, 1999, *Les femmes soufies ou la passion de Dieu*, Saint-Jean de Braye (France), Editions Dangles.



Cet ouvrage collectif édité en 2011 est une contribution à la connaissance du champ religieux dans la société sénégalaise actuelle, mais il éclaire aussi sur les racines des rapports religion-politique et des recompositions en cours.

Les contributions portent principalement sur la place des confréries religieuses, de leur approche du politique, de leur implication dans le soutien de personnalités politiques de premier plan mais aussi dans un travail d'intervention dans la société qui recoupe ou compense et appuie celui des institutions politico-administratives.

La lecture de ce livre peut se faire synthétiquement en deux temps qui ne correspondent pas à la chronologie déclinée dans le sommaire des contributions mais qui identifient deux axes complémentaires : d'une part l'exploration du rapport au politique (Cheikh Gueye et A Seck, Abdou Salam Fall, Mamadou Bodian) d'autre part le dernier article de Selly Ba plus pointu et instructif sur la place des acteurs religieux dans l'économie sénégalaise.

La première contribution, de Cheikh Gueye, rappelle l'importance historique des confréries dans l'histoire sociale et politique du Sénégal. C'est particulièrement le cas des Tidjanes, des Mourides, des Layènes et des Qadriya. Pendant la période coloniale, la puissance occupante après avoir pris la mesure du poids de ces confréries et de leur capacité à encadrer politiquement la société, a œuvré à les ramener sur le terrain de la participation en qualité d'acteurs de médiation. C'est la naissance du « Contrat social sénégalais » qui consacre le statut de médiateur de ces acteurs religieux. Ces derniers, sans avoir en principe d'engagement politique direct, ni de projet de type dynastique, apparaissent néanmoins comme des groupes très influents et en mesure de peser sur le cours des affaires politiques. Après l'indépendance du Sénégal ce « contrat social » dans ses grandes orientations reste valable mais il se recompose dans la mesure où l'intervention des confréries prend plus d'ampleur. En effet sans jamais prétendre à exercer le pouvoir politique directement ou même par délégation explicite, leurs

Confréries religieuses et processus de sécularisation au sein de la société sénégalaise

Mohamed Brahim Salhi

Islam et engagements au Sénégal

Mayke Kaag (sous la direction de)

Centre d'études africaines, 2011 (2^{ème} édition), Leiden, 136 pages,

ISBN 978-90-5448-100-3

interventions deviennent à la fois incontournables et décisives pour les forces politiques et les destinées des hommes politiques. Léopold Séder Senghor bénéficie d'une forte intervention des Tidjanes ; son successeur Abdou Diouf doit aussi ses deux mandats à cette confrérie, tandis qu'Abdoulaye Wade revendique explicitement sa qualité d'adepte Mouride. Cette confrérie, qui lui rend bien cette allégeance sera identifiée comme tenant le pouvoir par le biais de son illustre adepte.

Cette situation ouvre la voie à une double tension : une protestation des autres confréries qui est la conséquence de l'ostentation politique des Mourides, soutiens d'A. Wade et un questionnement certainement inquiet des acteurs politiques sur le principe de laïcité de l'Etat sénégalais. Le débat est donc autant engagé dans le champ religieux que dans le champ politique. Cette situation induit un repositionnement des autorités khalifales (direction des confréries) qui pourrait s'exprimer par une prise de distance par rapport aux joutes et compétitions politiques, et en particulier par le refus de soutien direct lors des élections. Mais pour autant la pression qu'exercent les acteurs religieux, de différentes manières, demeure considérable. Toutefois la configuration des rapports de force et des modalités d'intervention, chemin faisant, s'est renouvelée.

C'est la contribution de Mamadou Bodian et El Hadj Malick Sy Camara qui, à travers l'analyse de l'appropriation du débat sur la bonne

gouvernance, met en perspective les transformations affectant le champ religieux. Dans le contexte des mutations économiques et sociales récentes qui a vu notamment la mise en œuvre de restructurations imposées par le FMI et la Banque mondiale, des acteurs religieux puisant des ressources dans le référentiel islamique s'emparent de thématiques inspirées des débats sur la bonne gouvernance « pour pallier à la faillite morale, politique, et économique de l'Etat et de la société sénégalaise ». Le discours et l'intervention des acteurs religieux, outillés par une « rhétorique » sur la bonne gouvernance, vise une conquête de l'espace public. Cette démarche est stratégiquement possible face à ce que les auteurs appellent « la déliquescence des partis politiques traditionnels ».

Si cela est possible c'est parce que le champ religieux connaît des changements qui indiquent des recompositions durables et profondes. Les confréries ont vu l'émergence en leur sein de tendances réformistes qui remontent à loin (années 1920) mais qui se formalisent et s'autonomisent au point de fonder des partis politiques. Leur assise sociale en gestation tout au long du XXe siècle par le biais d'une élite d'arabisants formée au Maghreb et au Moyen Orient investit les espaces de prédication et les médias. Les confréries comme celle des Mourides ne négligent pas non plus ces créneaux d'expression. Des descendants de marabouts opèrent des ruptures dans leur intervention et se tournent vers la critique sociale et politique contrastant ainsi avec la tradition de leurs parents.

De plus dans l'ensemble, les acteurs religieux se reposent en intégrant dans leur stratégie l'activisme citoyen.

Au total si l'acceptation traditionnelle du rapport chef religieux-adepte décliné dans une attitude de déférence et d'allégeance semble encore tenace, la réalité montre au contraire des bifurcations significatives des adeptes face à la chose politique. Si les Khalifes de confréries gardent une influence appréciable, les réseaux religieux eux se diversifient, innovent dans leur approche du politique et de l'intervention dans la société. Les adeptes se montrent perméables à des prises de position plus individualistes quand il s'agit de choix politiques.

La contribution de Selly Ba est un exemple frappant de cette mutation de l'approche des questions sociales et politiques par les acteurs religieux. En effet à travers le cas d'une association religieuse islamique engagée dans la lutte contre le Sida, en collaboration avec l'Etat, on mesure les ajustements éthiques mis en œuvre pour passer du paradigme du Sida comme « une maladie des pervers » à celui d'une maladie comme les autres. Les auteurs soulignent l'efficacité du réseau contre le Sida appuyé par des acteurs religieux.

« Les usages des liens confrériques dans l'économie sénégalaise » est le champ exploré par Abdou Salam Fall. Quelle est l'influence des confréries dans les jeux économiques et financiers ? Les confréries imposent-elles une logique d'allégeance aux stratégies entrepreneuriales ? L'appartenance confrérique est-elle un atout dans les affaires ? L'auteur développe une analyse fouillée et surtout tout en nuance et précisions. Il n'y a pas une seule démarche mais une diversité de stratégies des acteurs économiques. Il est clair que les appartenances confrérielles induisent des solidarités dans les jeux économiques. Elles sont en effet un atout dans les affaires. Mais il faut, comme y invite l'auteur, regarder de près. Ainsi certains rapports tiennent d'une relation *du don et contre-don*, à savoir ressources contre conseils et prières qui, sans doute, renforcent la légitimité de l'entrepreneur et lui procurent une protection symbolique.

Plus simplement la relation clientéliste, en contrepartie de l'allocation de ressources matérielles se justifie par un besoin d'ancrage, d'appartenance qui se matérialise par le statut d'adepte.

Les réseaux créés à partir de l'appartenance confrérie peuvent être individuels ou de groupes fortement soudés ou simplement convergents pour des intérêts à un moment donné. La filiation confrérie intervient au sein

des institutions sous forme du coup de pouce donné au frère ou plus significativement par l'aide à l'octroi de franchises. Mais l'auteur cite aussi la figure du marabout vertueux qui privilégie l'éthique des affaires (honnêteté, travail...). Il s'agit ici de processus de fabrication d'une image qui est investi dans le « marketing social du marabout ».

Enfin dans le secteur de l'agriculture l'appartenance confrérie se décline

dans une relation plus classique à savoir l'usage des adeptes comme main-d'œuvre gratuite (volontariat des adeptes) ou acquisition de terres.

Cet ouvrage au-delà de l'exemple sénégalais invite à une réflexion sur la flexibilité du rapport religion-politique et les capacités d'ajustement et de recomposition des acteurs religieux, qui, au total peuvent être perméables et sensibles à des questions pressantes du

siècle. Ceci tout en négociant des positionnements qui ne sont pas nécessairement de l'ordre de l'instauration d'un Etat à leur dévotion et sans alternative pour la question de sa laïcité. Les contributions regroupées ici, participent ainsi à un éclairage des processus de sécularisation en cours dans l'Afrique contemporaine.

L'ouvrage dont nous nous proposons ici de présenter un certain nombre d'éléments synthétiques autour de la problématique de la citoyenneté en Algérie se veut l'expression collective d'une dizaine de chercheurs ayant œuvré dans le cadre d'un projet sur la thématique de la citoyenneté sous la direction du socio-historien Hassan Remaoun. En sus des différents questionnements que suscite la genèse de la notion de citoyenneté et son impact sur le changement socio-politique des communautés humaines ayant été sujettes à un processus de démocratisation, l'ouvrage s'intéresse principalement aux éléments fondateurs de cette notion en Algérie, ses acteurs, ses formes de manifestations, ses entraves et ses enjeux, en partant d'une analyse socio-anthropologique et historique des différentes mutations que traverse l'Algérie post-indépendante. Car, en effet, la notion de citoyenneté renvoie dans sa globalité « aux droits et devoirs concernant des femmes et des hommes vivant dans le cadre d'un État démocratique. Il s'agit essentiellement des droits civiques : participation aux élections permettant la désignation aux assemblées et fonctions publiques ; notamment celles liées à l'exercice de la souveraineté de l'État et de se porter candidat, droit de défendre ses opinions et d'association »(H. Remaoun, p. 31).

Approches théoriques, historiques et institutionnelles

La première partie de cet ouvrage est dédiée à l'image multidimensionnelle et pluraliste que pourrait décliner la définition d'une notion clé telle que la citoyenneté dans la construction du fait identitaire. Une notion longtemps promulguée par certains comme sujet de souveraineté et par d'autres comme objet de lutte sociale.¹ En effet, définir la citoyenneté dans un contexte géopolitique et sociohistorique comparable à celui de l'Algérie mérite d'abord réflexion sur le type d'approches en mesure de cerner la conjoncture locale, mais aussi universelle à l'origine de l'émergence du concept. Ainsi, lorsque les historiens sont appelés à apporter leur contribution dans le domaine du politique, ceci accuse de l'engagement de ces derniers dans la reformulation conceptuelle de ce champ et de ses différentes notions. Par conséquent, Hassan Remaoun retrace, dans sa présentation prologue,

Algérie : ce que citoyenneté veut dire

Soraya Mouloudji-Garroudji

L'Algérie aujourd'hui : approches sur l'exercice de la citoyenneté

Hassan Remaoun (Dir.),

Éditions du Crasc, Oran - Algérie, 2012, 339 pages,

ISBN 978-9961-813-45-4

« *Le corps politique, aussi bien que le corps de l'homme, commence à mourir dès sa naissance et porte en lui-même les causes de sa destruction.*

Mais l'un et l'autre peut avoir une constitution plus ou moins robuste et propre à le conserver plus ou moins longtemps. La constitution de l'homme est l'ouvrage de la nature ; celle de l'Etat est l'ouvrage de l'art ».

Jean-Jacques Rousseau,

Du contrat social. In Ecrits politiques, p. 293.

l'évolution synchronique et diachronique d'un concept dit politique, marqué par une révolution continue dans le temps et dans l'espace et souvent assimilée à des comptes contradictoires relevant de la confrontation pré-citoyenneté/post-citoyenneté.

Par ailleurs, l'assoiement d'un système d'idées quelle que soit son affiliation idéologique ou politique requiert un canal de transmission à travers lequel les prémisses de son message prennent forme tout en permettant d'explorer le degré de perceptibilité par le public ciblé. C'est justement dans cette logique que l'ouvrage analyse la question de la citoyenneté à travers des quotidiens² de presse nationaux dont l'orientation éditoriale et la politique de vulgarisation déterminent, *a priori*, la nomenclature des valeurs embrassées par chaque émetteur médiatique en vue de répondre à des engagements accrédités principalement au discours fondateur du système, plutôt qu'aux convictions métissées des uns et des autres et ce, au détriment même du consommateur principal de l'information, *le citoyen-lecteur* (question abordée par Mustapha Mejahdi).

Cependant, depuis l'éclatement des événements du 5 octobre 1988 en Algérie, il n'est plus possible d'évoquer « un état politique » en évinçant les représentations engendrées par la société civile et les partis politiques. Ainsi, il est question ici de la place qu'occupe la notion de la citoyenneté dans le discours officiel et des entités politiques, à savoir trois partis politiques représentatifs des trois grandes tendances idéologiques³ qui dominent la scène politique algérienne, en l'occurrence le nationalisme, l'islamisme et le mouvement démocrate. Une citoyenneté qui demeure loin d'être acquise, l'espace public étant recalé des prérogatives capitales des partis politiques, et leur intérêt étant exclusivement porté vers l'acquisition des droits civils et nationaux. De cette manière, « les acteurs politiques, de par leurs différentes orientations n'ont jamais abouti à dépasser la politique du mouvement national qui, n'étant pas suffisamment conscient de l'importance de l'espace public, n'a jamais milité pour la consécration de la citoyenneté » (Mohammed Hirène Bagdad, p. 65).

D'autre part, l'ouvrage ouvre le débat au profit du mouvement associatif en Algérie qui, depuis quelques

décennies bénéficie, beaucoup plus de l'appui des fondations internationales et des organisations non gouvernementales que du financement des pouvoirs publics aux yeux desquelles les associations sont souvent instrumentalisées en guise d'une notoriété politique et électorale. De ce fait, est engendrée une perception mitigée de la citoyenneté par ces pouvoirs dont la position demeure coincée « entre le souci de donner à l'extérieur l'image d'un pays ouvert et soucieux du développement de la société civile et le danger de voir se développer un mouvement associatif hors contrôle » (A., Izerrouken, p. 92).

Citoyenneté, identités et dynamique sociale

Quant à la deuxième partie de l'ouvrage, elle est consacrée à la mobilité sociale dans sa relation avec la construction des identités politiques en Algérie et le rôle fondateur de ces identités dans l'émergence d'une réelle société civile. En effet, le civisme sociétal dans sa version individualiste connaît au fil du temps diverses interprétations conjoncturelles relatives à la conquête, par le citoyen, d'une forme plus au moins définie de la liberté. Aujourd'hui, dans l'ère de la démocratie moderne, le citoyen aspire à une liberté individuelle revendiquant plus d'espace dans la sphère publique. Or, lorsqu'une telle revendication est confrontée à un rapport quasi-rompu entre Etat et individus-citoyens, il est dans l'ordre des choses que la « citoyenneté active » se heurte à un dysfonctionnement politique et un désengagement social très significatif dans les différents milieux sociaux, notamment les plus diminués. Comme le montre Omar Derras dans sa contribution sur la mobilité sociale et l'identité politique :

les espaces de socialisation politique restent encore rudimentaires voire anémiques dans la mesure où ils relèvent exclusivement du domaine et de la responsabilité de l'Etat. Ainsi, dire ses opinions politiques ou s'engager politiquement ne sont pas encore institutionnalisés et ne font pas encore partie de la culture de l'Algérien (O., Derras, p. 98).

La question de la condition des femmes, à travers leur rôle dans le processus de démocratisation d'une société patriarcale, a également trouvé sa place dans cet ouvrage. Les femmes algériennes parviennent-elles à faire entendre leurs

voix pleinement après cinquante ans d'indépendance du pays et plus de soixante ans de la Charte⁴ de l'Organisation des Nations Unis en vue de la dénonciation de toute discrimination fondée sur les différenciations de genre? Ont-elles atteint le statut qu'elles méritent, ou seulement le mérite de vouloir l'atteindre ? C'est autour de ces questionnements impératifs dans la mise en branle d'un débat sur l'exercice de la citoyenneté à travers la dimension « genre » que se construit, dans cet ouvrage, une réflexion cruciale étayée sur l'implication politique des femmes, « *une minorité en émergence ?* » telle que décrite dans l'étude de Benghabrit-Remaoun Nouria. Cette étude met l'accent également sur la visibilité des femmes algériennes dans/et à travers les institutions publiques et les codifications juridiques, nationales soient-elles ou internationales. L'Algérie partie intégrante de l'Afrique, la question est aussi posée dans un contexte plus vaste, celui de tout le continent.⁵

Cet ouvrage nous confronte aussi à une réalité environnementale qui se proclame du degré de civilité des occupants et du domaine de la citoyenneté conscientieuse. En effet, la protection de l'environnement et sa valorisation est, en soi, une cause dont l'adoption par l'Etat, mais aussi par les individus, mérite d'amples stratégies de mobilisation, de formation et d'information et un engagement aussi bien moral que physique (contribution de Bachir Senouci).

L'ouvrage a également le mérite d'aborder la question de la citoyenneté algérienne au-delà des frontières géographiques, à travers la forte présence de la diaspora algérienne en France. Ainsi, sont inventoriés un certain nombre de variables dans la citoyenneté des Algériens et leurs descendants en France (cf. la contribution de Anissa Bouayad).

Citoyenneté et pratiques électorales

La dimension de la citoyenneté face aux défis du local, est abordée à travers une contribution collective s'appuyant sur une enquête de terrain réalisée dans l'Ouest algérien en 2007, et portant sur les pratiques électorales des acteurs politiques locaux. En effet, voter est une action expressive de la citoyenneté, et le vote demeure en soi un moyen fondamental dans la consécration de la citoyenneté et sa ré-institution : « il n'a pas pour seules fonctions de choisir les dirigeants, (...). Il est aussi le symbole du nouveau sacré, celui de la société politique elle-même, qui assure les liens sociaux et trace le destin de la collectivité ». Seulement, aujourd'hui en Algérie, l'instabilité politique et l'ambiguïté marquant la position des porteurs de discours idéologiques, suscitent bien des interrogations sur le destin de cette collectivité. Car changer de camp et d'étiquette pour le candidat ou opter pour la liste gagnante semble devenir un droit acquis par une pratique astucieuse d'une citoyenneté que les élus eux-mêmes sont censés protéger. Peu importe le discours qui mène au

pouvoir, pourvu qu'il y parvient et peu importe le parti qui porte ce discours puisque désormais : le credo serait « partis pour tous, tous pour le pouvoir » (cf. l'enquête menée au niveau de trois wilayas par quatre des contributeurs de l'ouvrage).

Dans de pareilles circonstances, un citoyen exclu de la sphère économique et privé de son droit ultime d'exister socialement par le travail, peut-il avoir confiance dans un système qu'il déclare corrompu et déréglementé ? Comment peut-il apprécier les représentations sociales de la citoyenneté à travers l'acte électoral ? Être actif ou passif dans le monde du travail, a-t-il des rebondissements sur la position des citoyens quant à la configuration individuelle de la citoyenneté sociale ? Dans le but d'apporter des éclaircissements à ces questionnements, l'ouvrage remet au goût du jour la relation étroite existant entre le travail et la citoyenneté. Cette relation se traduit dans sa pratique sociale par l'exercice de l'acte électoral, et ce, à travers une enquête de terrain menée dans une entreprise industrielle métallurgique publique domiciliée dans la ville d'Oran et touchant deux catégories de travailleurs : ceux toujours en exercice dans leur fonction au sein de l'unité et d'autres ayant été victimes de vagues de licenciement en 1996 et 1997 à la suite d'un plan de réajustement structurel préconisé par le FMI. L'enquête vise essentiellement à définir les rapports, les représentations et les discours qu'entretiennent les travailleurs par rapport à l'acte électoral, en fonction de la structuration des différentes situations de travail dans les divers secteurs d'activité économique (secteur formel, secteur informel, secteur privé....), mais aussi dans les cas de chômage conjoncturel ou structurel (Fouad, Nouar, p. 111-112).

Citoyenneté et socialisation à travers la religion et l'école

Cette dernière partie traite des aspects religieux et éducatifs de la socialisation avec ses différents modes et espaces d'appropriation dont principalement la mosquée et l'école. En effet, en prônant un certain mode de conduite et de pratiques sociales dictées par le discours religieux, les prêches prononcés dans les mosquées véhiculent un message de civilité en relation étroite avec la constitution de la signification de la citoyenneté en Algérie. Mais cette citoyenneté « religieuse » relève-t-elle de l'ordre du politique? Reflète-t-elle les mêmes contraintes sociales? Est-elle en conformité avec le discours de l'Etat ? Pour y répondre, l'ouvrage aborde la problématique conflictuelle/ou pas entre le « politique » et le « religieux » en Algérie à travers l'espace-mosquée au sein duquel la primauté idéologique de l'un rejaillit amplement sur l'autre ; la fin étant de produire un discours inspiré certes des textes religieux, mais visant à instituer la citoyenneté dans un moule officiel. Ainsi, apparaissent les enjeux et les limites du discours religieux des imams, dans ses interactions avec la notion significative de citoyenneté. Dans

cette perspective l'étude de Djilali El Mestari vient appuyer

l'intérêt porté à ce type de discours religieux et sa capacité à cerner, aujourd'hui en Algérie, les composantes principales du discours de la citoyenneté en relation avec les événements politiques et les mutations sociale, économique et juridique qu'a connue l'Algérie (p. 156).

Par ailleurs, jouir entièrement de ses droits impliquerait la mise à disposition du citoyen « en cours de construction » d'un certain nombre de moyens dont la plupart sont acquis principalement à travers une institution qui, à la base, n'est pas politisée. Toutefois, le message politique et civique transmis à travers ses différents outils pédagogiques détermine les convictions politiques et les orientations idéologiques des futurs citoyens politiquement non impliqués jusqu'alors... ou presque. Bien évidemment, il s'agit de l'Ecole, une institution qui doit munir les jeunes citoyens de toutes les capacités intellectuelles indispensables à leur développement identitaire. Une contribution de Hassan Remaoun met ainsi l'accent sur l'approche de la citoyenneté à travers les manuels scolaires d'éducation civique en Algérie, comparés à ceux en usage au Maroc et en Tunisie. D'ailleurs, l'approche du discours de la citoyenneté diffusé à travers d'autres disciplines enseignées à l'Ecole telles que l'éducation islamique ou l'histoire, avait déjà été abordée dans d'autres travaux réalisés

par les rédacteurs de l'ouvrage. De la sorte, de nombreux éléments représentatifs sont décryptés dans le but d'expliquer l'énonciation similaire soit-elle ou différente de la citoyenneté dans le système éducatif des trois pays du Maghreb, sans pour autant marquer une grande distanciation par rapport aux configurations politiques et religieuses en vigueur dans chacun d'entre eux.

Dans un monde où les civilisations s'interpellent et les religions s'évertuent à coexister ensemble, la portée de la citoyenneté prend, aujourd'hui, une envergure plus indulgente quant à la liberté individuelle et le respect d'autrui. En Algérie, aussi bien que dans les autres pays d'Afrique jouissant depuis quelques décennies seulement de leurs indépendances, des dynamiques sociales, économiques et politiques sont enclenchées en vue de répondre au besoin incessant de confirmer les repères d'une identité nationale et les valeurs d'une citoyenneté locale. Cependant, vivre aujourd'hui pleinement sa citoyenneté signifie plus qu'un engagement envers un système de valeurs ou de convictions ; c'est un travail constant sur soi et sur son environnement, mais aussi l'entreprise d'un combat permanent contre les injustices sociales, car l'acquisition de la citoyenneté est à la conjoncture d'aspirations à la fois aux droits civils (ou droits de l'homme), civiques (ou droits politiques) et sociaux (demande de justice sociale avec la création de dizaines de nouveaux quotidiens).

Notes

1. Bien évidemment, il est fait référence dans le premier cas à Jean-Jacques Rousseau et dans le deuxième à Karl Marx. Cf. Allan Popelard, « Une démocratie à construire. Citoyenneté, un mot galvaudé, des espoirs intacts », *Le Monde diplomatique*, septembre 2012. <http://www.monde-diplomatique.fr>
2. Il s'agit du quotidien d'expression française *El-Moudjahid* fondé en 1956 et faisant longtemps figure d'école de la Révolution algérienne, et le journal de langue arabe *El-Khabar*, quotidien national d'information dont le premier numéro est paru en 1990.
3. Hélas, selon l'expression de Carlo Lopes, « L'idéologie est une représentation et non pas une réalité ». C'est pourquoi il est toujours recommandable aux intellectuels africains (y compris les Algériens) de procéder à la critique des idéologies des différentes classes dirigeantes devenus presque du sens commun. Cf., Carlo Lopes, 2008, *L'Afrique face aux enjeux de la citoyenneté et de l'inclusion : héritage de Mario de Andrade*, Dakar, CODESRIA, pp. 34-35.
4. La Charte de fondation de l'organisation, approuvée par San-Francisco le 26 mai 1945. Voir, Giovanna Procacci et Maria Gazia Rossili, 1997, « La construction de l'égalité dans l'action des organisations internationales », In Christine Fauré (Dir.), *Encyclopédie politique et historique des femmes*, PUF, p. 827.
5. Voir également sur cette question Nouria Benghabrit-Remaoun et Belkacem Benzenine, 2012, *Les femmes Africaines à l'épreuve du développement*, Oran, Editions Crasc.
6. Dominique Schnapper, 1994, *La communauté des citoyens*, Editions Gallimard, p. 140.

La projection des quatorze courts métrages lors de la sixième édition du Festival du film arabe (FOFA) organisé à Oran du 15 au 22 Décembre 2012 a permis au public d'apprécier la richesse de la production cinématographique, notamment celle des pays africains ayant participé à cette manifestation. Il est évident que, dans une compétition de cette importance, les réalisateurs des courts métrages ne misent pas seulement sur les aspects techniques et esthétiques. Ils optent aussi pour des sujets qui préoccupent l'opinion publique dans le but de mettre au jour des questions qu'ils jugent importantes, et mettent le récepteur dès les premières séquences dans le vif du sujet, surtout vu le temps limité imparti à ce genre de production cinématographique. Nous tenterons dans ce compte rendu de faire ressortir les histoires qui intéressent les réalisateurs en ce qui concerne leur sélection des intrigues qui touchent le public. Loin de prétendre à une analyse critique des œuvres artistiques, nous focaliserons sur les différentes techniques adoptées par les réalisateurs et qui leurs permettent de reproduire des réalités sociales.

Les maux et les mots*de l'Afrique profonde

L'idée qui traverse l'ensemble des trois courts métrages dont il est question dans ce paragraphe c'est *l'envie de partir à tout prix*. Les individus éprouvent pour différentes raisons (guerres, mal-vie, entre autres), l'envie de quitter leur territoire pour partir vers une autre destination. Du fond du Darfour, *Les enfants de la cave*,¹ exprime les souffrances d'une guerre qui déchire le Soudan. Les enfants symboles de l'innocence n'échappent pas au désastre, à « la mort inévitable » malgré les efforts de leur mère qui tente de les cacher dans une cave creusée dans le sable. Elle espérait mettre ses enfants à l'abri d'un accrochage survenu lors d'un long voyage vers une terre refuge. Elle revient pour les récupérer après la fin du danger, mais elle perd les repères de la cave couverte par le sable, et elle perd ses enfants à jamais. Elle continue son voyage en allant dans tous les sens. La guerre finalement ne déchire pas seulement les territoires, elle déchire les liens et les coeurs.

Si, en Afrique de l'Est, c'est la guerre, en Afrique du nord c'est *El hurga*, émigration clandestine des jeunes, qui est à l'origine des souffrances. Dans le court métrage algérien *Harraga*² ou Brûleurs, Farid Bentoumi évoque le phénomène de l'émigration clandestine. Pour lui, *brûler* ne s'applique pas seulement aux frontières du moment que ces jeunes brûlent aussi leurs papiers. A travers cet acte, « brûler les papiers » les jeunes expriment l'envie de renaitre de nouveau, l'envie de couper avec une appartenance, de couper les liens pour devenir citoyens d'un autre pays. Ces jeunes prennent le risque de voyager sans passeur et ne veulent plus attendre un jour de plus, mais au cours du voyage ils perdent leur compagnon Khalil, « un jeune de 22 ans, titulaire d'un master en sciences politiques ».

L'Égyptien aussi veut quitter son pays mais à la différence des autres concernés, il veut le faire dans le respect des règles. Il entame la procédure pour l'obtention d'un passeport, mais l'administration lui demande de fournir des papiers (l'acte de naissance ou l'acte du décès de sa mère et de l'ex épouse de son père). Il se dirige vers Alexandrie pour retrouver l'ex épouse de son père dans l'espoir d'obtenir les documents nécessaires. Elle lui donne ce qu'il demande, mais il renonce à son projet

Les voies et les voix africaines sur l'écran de la FOFA

Mustapha Medjahdi et Souad Guerguabou

Courts métrages : **Les enfants de la cave**, Association Soudanaise pour la Protection de la Nature, Soudan.

Harraga, 2011, Les films de Velvet, Algérie.

Voyage seul, 2010, Université française d'Egypte, Egypte.

Papa Noël, 2012, Barney production, Tunisie.

Le danseuse, 2012, MFS, Maroc.

La main gauche, 2012, Kinochoc Productions, Maroc.

Une femme dans le gouffre, Université française d'Egypte, Egypte.

Square Port Saïd, Production : Belle-Ville, Algérie.

migratoire pour ne pas reproduire l'erreur de son père qui l'avait abandonné. Il s'est senti le devoir de rester auprès d'elle après avoir découvert qu'elle est malade et qu'elle n'a plus personne pour s'occuper d'elle depuis qu'elle a refusé de quitter le pays avec son père. C'est autour de ce scénario que tourne la nouvelle histoire égyptienne : *Voyage seul*.³

Visages masqués et rôles réels

La vie n'est pas toujours facile pour certains ; elle les oblige à accepter parfois des rôles dont ils ne sont pas toujours fiers, comme c'est le cas par exemple dans deux des films proposés ici. Il s'agit pour le premier du court métrage tunisien *Papa Noël*⁴ qui se penche sur le devenir des sans-papiers à travers le quotidien de Fouad, un jeune tunisien qui vit clandestinement en France. Il travaillait au début de son séjour au noir dans un chantier contre un revenu dérisoire pour pouvoir subvenir au minimum dont aurait besoin sa famille, et sans pouvoir revendiquer ni contester auprès de son patron. Un soir il rentre chez lui « dans un appartement qu'il partage avec d'autres Tunisiens ». Son ami lui propose un travail assez amusant qui consiste à jouer le rôle au *Papa Noël*. Il accepte cette tâche, étant donné qu'il bénéficiait d'un déguisement (tenue du Père Noël, son visage voilé par la longue barbe blanche et le chapeau), donc rassuré du fait que personne ne pouvait le reconnaître. Mais un jour la police vient l'arrêter en découvrant que beaucoup de Tunisiens sans papiers ont opté pour ce job. Ainsi une vingtaine d'immigrés clandestins déguisés en père Noël, se font expulser du territoire français vers leurs pays d'origines.

Tout comme le Tunisien *Papa Noël*, *Le danseuse*⁵ marocain déguisé se dirige chaque soir à *Sahet Elf'na*,⁶ la plus connue à Marrakech. Il rejoint le groupe de musique folklorique pour le spectacle ; ils chantent et *le danseuse* met son *Kaftan* marocain et danse pour gagner sa vie, mais en nous avertisant : « ne croyez pas que je danse pour vous par plaisir, l'oiseau, égorgé, danse de douleur ». Il vit deux personnalités, celle d'un homme qui, durant la journée, s'occupe de sa femme et ses deux filles, et celle d'une femme qui porte un *Kaftan* le soir pour danser en public. En dépit de l'image négative de ce métier et de la mauvaise réputation des danseuses, *le danseuse* lui, bénéficie du respect de son entourage, de sa femme et de ses petites filles dans la mesure où tout le monde sait qu'il ne fait pas cela pour le plaisir mais pour subvenir aux besoins de sa famille.

la prostitution pour subvenir aux besoins du foyer. Elle subit au cours de ses aventures toutes formes de violences de la part des clients jusqu'à ce qu'elle tombe malade. Après sa guérison, son mari retrouve la vie normale, mais tous les deux restent prisonniers du passé et n'arrivent pas à occulter cette partie de leur histoire.

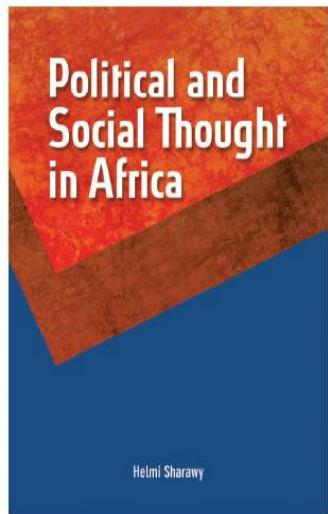
On ne peut pas finir sans parler de : *Square Port Saïd*,⁹ qui synthétise en quelques minutes un autre problème auquel les jeunes sont confrontés, le recul de l'âge du mariage. La scène se passe dans un bus qui se dirige vers Square port Saïd à Alger. Un jeune s'assoie en face d'une jeune fille. Le contrôleur du bus se pointe et le jeune n'avait pas en poche de quoi payer. La jeune fille s'empresse de régler le prix de son ticket. Lorsqu'il s'aperçoit qu'elle est sourde et muette, le jeune invente un code pour dialoguer avec elle en fabriquant des origamis¹⁰ à l'aide de son ticket. Cette communication non verbale aura permis au réalisateur de mettre sur écran les rêves différenciés entre les deux sexes. Le jeune utilise son ticket pour en faire un petit avion, puis un bateau, et invite la fille l'accompagner, l'essentiel pour le réalisateur étant d'exprimer cette obsession de vouloir partir. Elle lui fait signe pour dire « non ». Pour exprimer son projet d'avenir, elle crée à l'aide du ticket une petite maison avec deux fenêtres et une porte avec un petit cœur, mais le jeune refuse de le prendre. Un vieux s'assoie et trouve ce ticket (représentant une maison) et commente en disant : « tu resteras toute ta vie sans accomplir ce rêve (posséder une maison) ».

Il reste à souligner que c'est le court métrage : « Vie courte » ou *Hayat Qacira* du réalisateur Adil El Fadl du Maroc qui a remporté le premier prix ou Lion d'Or (*El Wihr Ed-habi II*), tandis que « Hawess » du réalisateur Egyptien Mohamed Ramadan Saïd Gabr a obtenu le prix du Jury. Mais notre objectif ne consistait pas à focaliser sur des films sélectionnés par le jury, mais d'identifier les sujets qui préoccupent les réalisateurs et qui reflètent notamment des réalités sociales et culturelles dans des régions de l'Afrique d'aujourd'hui. Et l'essentiel après tout est que cet événement a permis aux artistes et au public de vivre des moments d'échanges et de parler de ces réalités que le cinéma a pu capter, produire et mettre sur écran.

Notes

- * Expression reprise de Abdelmalek Sayad dans son papier « Les maux-à-mots de l'immigration » Entretien avec Jean Leca (<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/search/>)
- 1. 2010, scénario : El Tayeb Mahdi, Photo : Ahmed Abbas Kadoura, son : Fawzi Thabet, montage : Marie Pierre Renault, musique : Dr Kamal Youssouf Ali, producteur : Association Soudanaise pour la Protection de la Nature.
- 2. 2011, écrit et réalisé par Farid Bentoumi, directeur de la photographie : Lucas Leconte, ingénieur de son : Julien ROIG, producteur : Les films de Velvet.
- 3. « Ya M'safer wahdek », 2010, scénario et dialogue : Khaled Hassouna Chadi Abou Chadi, montage : Mina Bersouna, directeur de production : Mostapha E-Chafai et Charif Fethi, production : Université française d'Egypte.
- 4. 2012, Ecrit par Thomas Cailley et Walid mattar, réalisé par Walid mattar, produit par Said Hamich, ingénieur de son : Nicolas Rhode, Producteur : Barney production.
- 5. 2012, Scénario et réalisation de Abdelilah El Jaouhari, Photo : Fadil Chouika, montage : Mohamed Ouazzani, Musique : Karim Slaoui, Production : MFS.
- 6. « Place des arts », selon des habitants de la ville mais qui pourrait signifier aussi : « place des exécutions capitales ».
- 7. 2012, film documentaire, scénario: Mohamed Arious, réalisateur : Mirfat El Ebiyari, photo : Fadil Chouika, son : Najib Chlih, montage: Njouh Jaddad, musique : K'lma, Producteur : Kinochoc Productions.
- 8. Scénario: Adel Abdellah, Directeur de la photographie : Hany el Nehasy, montage: Réda Ezzat, Producteur : Université française d'Egypte.
- 9. Film de Faouzi Boudjemai, Idée : Mekki Messaoud, Scénario : Faouzi Boudjemai, Image : Benjamin Echazarreta, montage : Franck Cotelle, Musique : Hakim Oulamer et Mokrane Yahyaoui, Production : Belle-Ville.
- 10. Art du papier plié, (www.origamania.free.fr), (www.fr.origami-club.com)
- 11. *El Wihr Ed-habi* signifie : « lion d'or », Wihr est le symbole de la ville : « Wihran - Oran » ou deux lions.

CODESRIA Publications: www.codesria.org



Political and Social Thought in Africa

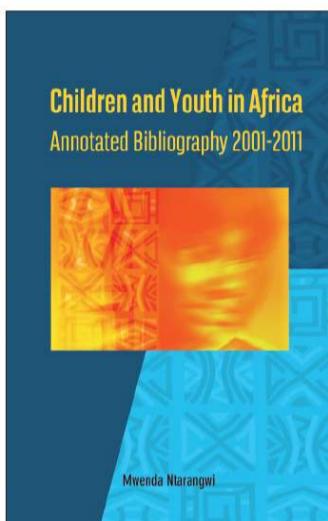
Helmi Sharawy

The essays collected together in this book reflect the author's varied experiences in the realms of politics and social struggle, he notes that they cannot be separated from his other experiences in my own country, Egypt over the years. These extend from popular culture or folklore, to the wide world of African liberation politics, and to the Committee for the Defence of National Culture. This book is like a long trip with African culture from the 1950s to these beginnings of the 21st century, it is most likely going to provoke many memories, sweet and bitter, with maybe the bitter ones as the more lasting. The author notes that it seems as if the only relationship that seems to have mattered for a long time, for the Egyptians, was the river Nile which joins the country with ten other African countries, while a vast desert stands in-between. Such separation ignores the ancient relations between Pharaonic Egypt and the rest of Africa, the Egyptian role in supporting many African liberation movements seems to have been forgotten. The author has set himself some tough questions: Is it legitimate today to sub-divide the African continent according to the races it contains? Can this, moreover, be simply done with a-historic content for race, or an idealistic concept of identities? Or are we going to talk about the Arabism of Egypt, Libya or Maghreb as if it were an identity gained with the advent of the Arab race, implying that these were 'lands with no people' – a sort of 'No Man's Land' or fragile spaces that could not confront the invading empire? Or will Arabism equate with Bantuism or negroism sometimes, and Hausa and Swahili cultures at other times? These are the types of issues that Helmi Sharawy examines in this very important book.

Experiences that inform this book began with the author's first encounter in March 1956, with some African youths who were in Cairo for higher studies or as representatives of African liberation movements with whom he worked as an intermediary with the Egyptian national state left an everlasting impression.

ISBN: 978-2-86978-586-1

Pages: 260



Children and Youth in Africa: Annotated Bibliography 2001-2011

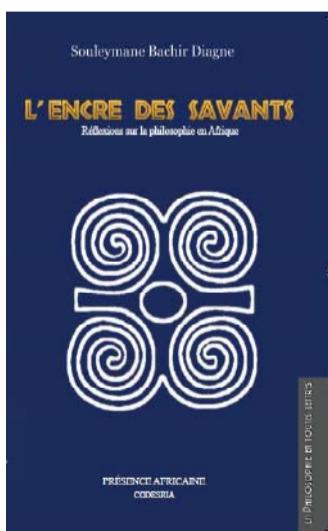
Mwenda Ntarangwi

This annotated bibliography provides a summary of scholarly work specifically focused on children and youth in Africa published between 2001 and 2011 in both journals and books. Some African scholars have questioned this view of children especially when it comes to their own agency and full participation in socioeconomic production for households, the idea of children as vulnerable social subjects continues to shape much of the research that was carried out on African children.

This view of children as passive and vulnerable is also reflected in much of the work and perceptions of children in the West especially when seen from an economic perspective. Western restrictions on specific age limits that govern children's participation in work or labour, whether paid or not, and the subsequent rights that go along with them are often not easily translatable to many African contexts. As is often in the case of children acting as household heads and fending not only for themselves but for their siblings and times their parents, the Western notion of children as 'emotionally priceless but economically useless'³ is not tenable. This construction of African children and youth in terms of received Western categories of personhood is still very strong today. The overwhelming focus of research publications on HIV/AIDS and orphans, violence and child-soldiers, children's rights, and street children, demonstrates this continued interest in regarding children as vulnerable and in need of adult protection. Moreover, with most of the research projects being shaped by external funding agencies it is not surprising that many of the research questions being pursued tend to focus on areas of study preferred by these agencies. Focusing on the vulnerable child in Africa is mostly a result of the construction of childhood in modern (mostly) Western perception of childhood based on chronological age. This book examines the wide spectrum of writing on children and youth in Africa. It is very important for all scholars working in this field.

ISBN: 978-2-86978-587-8

Pages: 196



L'encre des savants : réflexions sur la philosophie en Afrique

Souleymane Bachir Diagne

Partant de ce fait que la philosophie africaine connaît aujourd'hui un important développement et fait l'objet de nombreuses publications, l'auteur examine le champ de question et l'espace de débat que constitue l'activité philosophique en Afrique pour présenter ici à la fois un « précis » de cette activité et un exposé de ses propres réflexions sur les thèmes les plus importants autour desquels elle s'organise. L'on peut considérer en effet, constate-t-il, que pour l'essentiel quatre grandes questions constituent les enjeux majeurs de la réflexion philosophique africaine : premièrement celle de l'ontologie en relation avec les religions et l'esthétique, deuxièmement celle du temps – plus particulièrement de l'avenir et de la prospective –, troisièmement celle de l'oralité et des implications de sa transcription/traduction, quatrièmement enfin celle, politique, des socialismes. Ces grandes questions posent aussi celle, fondamentale, et qui les traverse, des langues et de la traduction.

ISBN : 978-2-86978-584-7

Pages : 124

For orders / Pour les commandes

Africa

CODESRIA Publications

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org

Librairie CLAIRAFRIQUE

(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel: +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax :+221 33 864 58 54

Mosuro/The Booksellers Ltd.

HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 / 8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna

344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél. 00 212 5 37 723106 – Fax. 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Cle

Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaoundé, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 / 99 58 06 39

University Bookshop Makerere

P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442 fax +256-414-534973
Mobile +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective

PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@aficanbookscollective.com
Web: www.aficanbookscollective.com